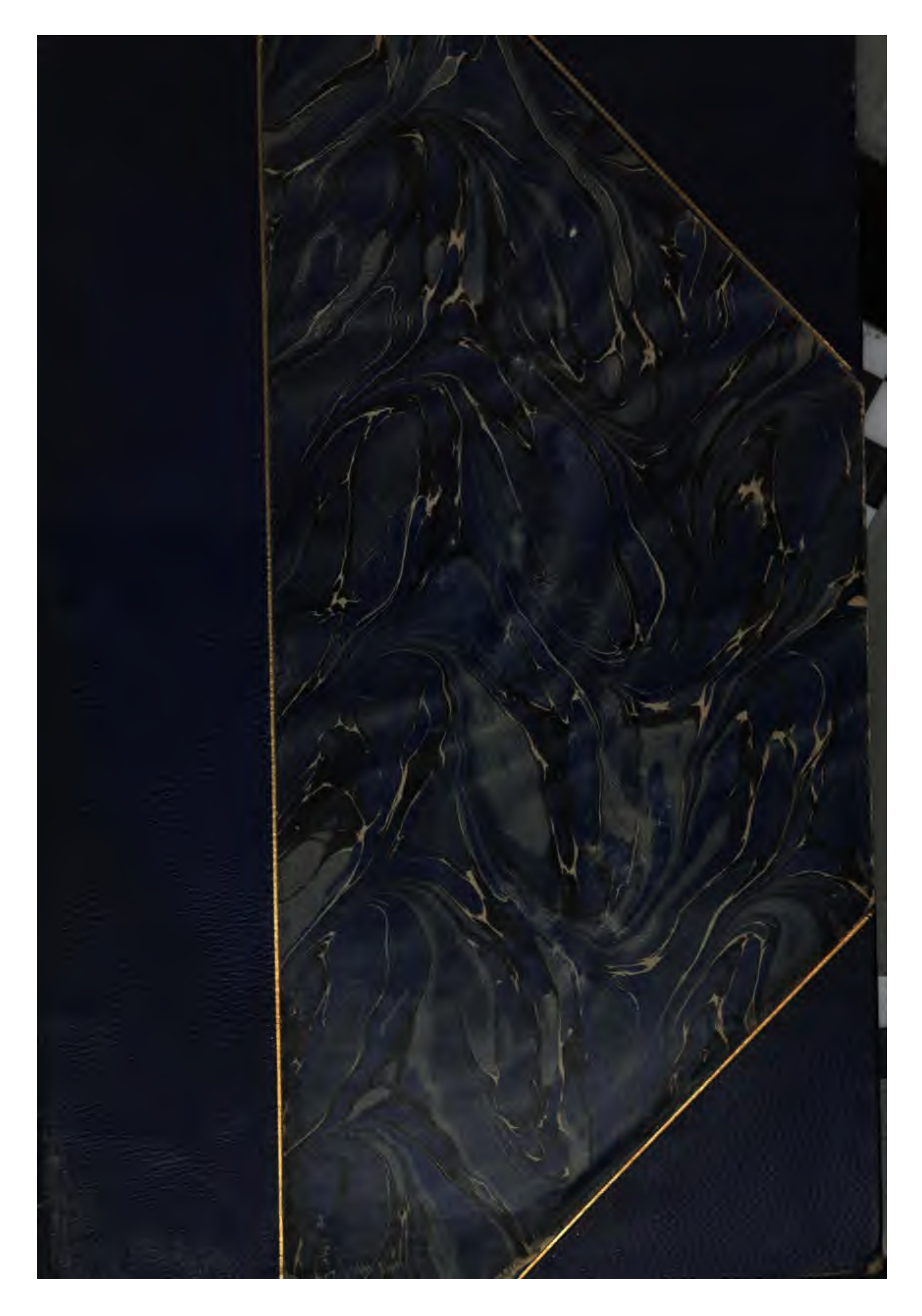
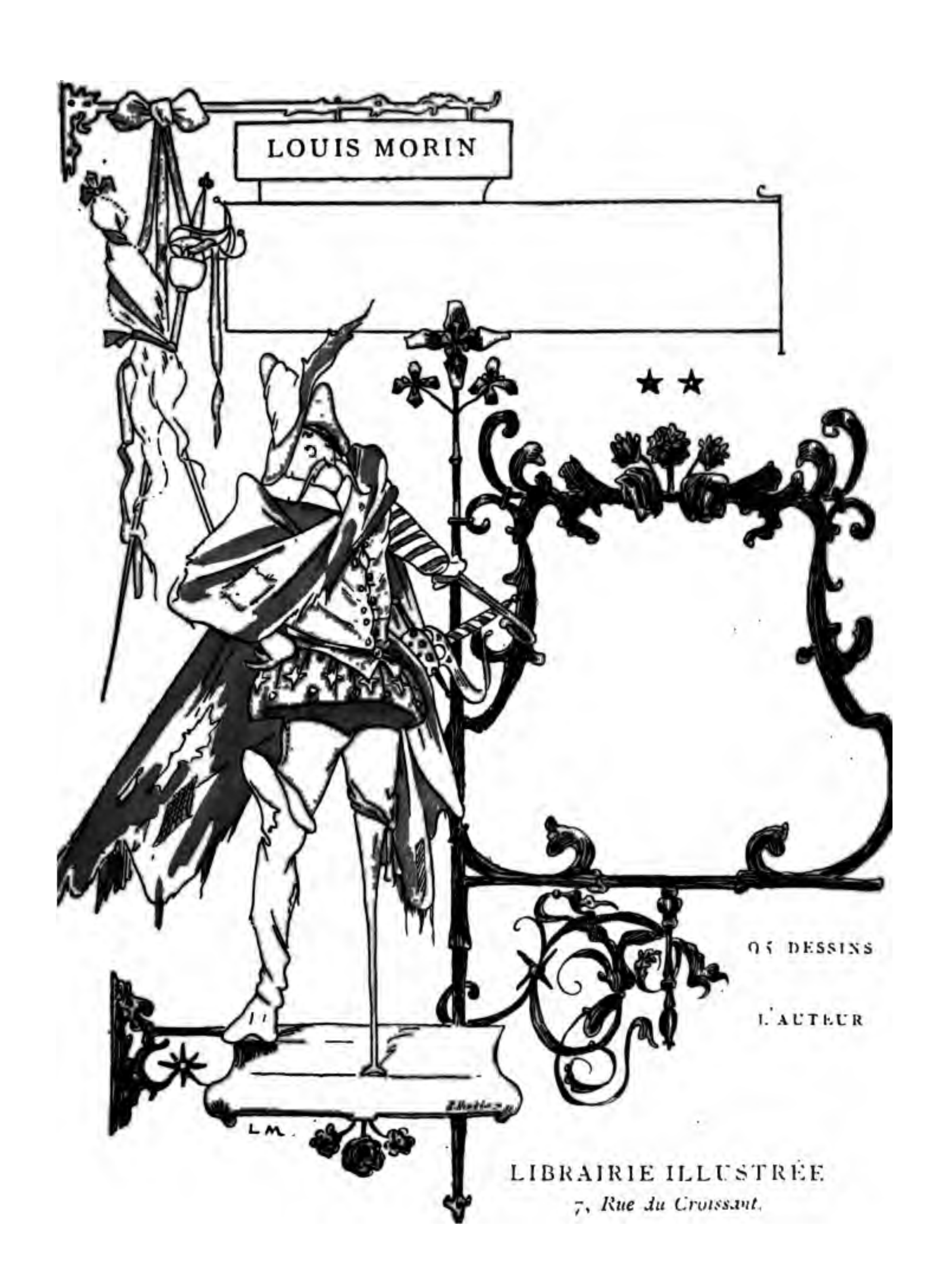


C|135


LOUIS MORIN
★★
05 DESSINS
L'AUTEUR
LM.
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, Rue du Croissant.

N° 37
G. D.

LE CABARET

DU

PUITS-SANS-VIN

LOUIS MORIN

HISTOIRES D'AUTREFOIS

★★

LE CABARET
DU
Puits-sans-Vin

95 DESSINS DE L'AUTEUR

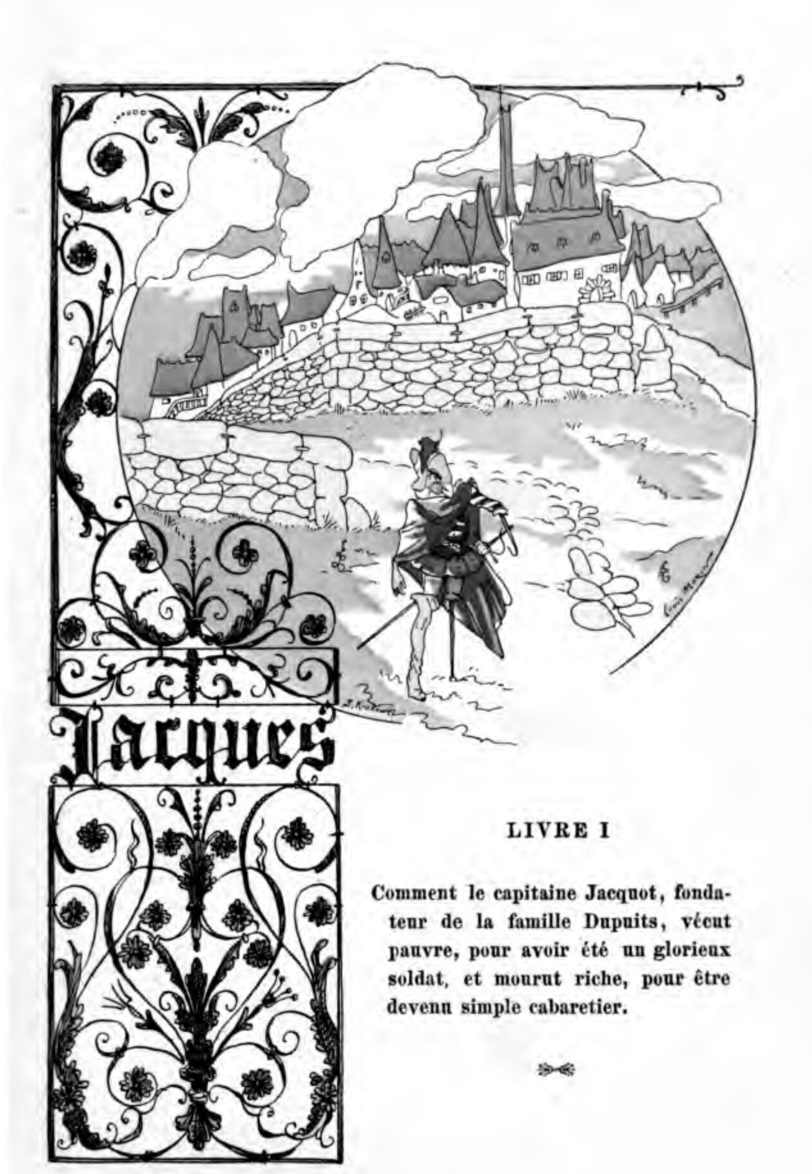


PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, *Rue du Croissant*, 7

—

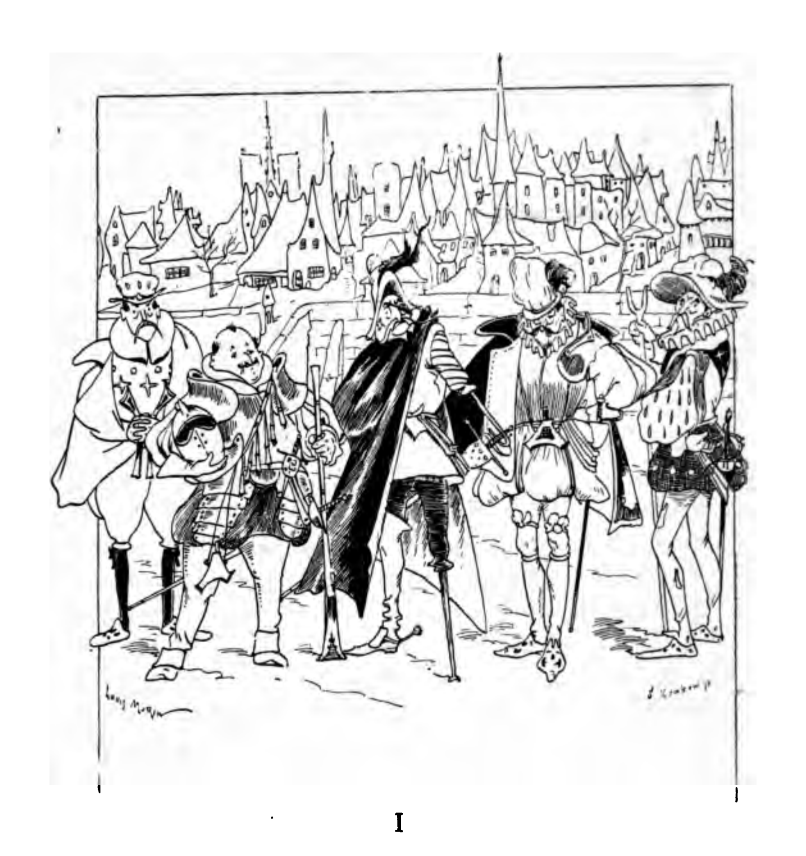
1885





LIVRE I

Comment le capitaine Jacquot, fondateur de la famille Dupuits, vécut pauvre, pour avoir été un glorieux soldat, et mourut riche, pour être devenu simple cabaretier.



I

QUEL ÉTAIT LE CAPITAINE JACQUOT ET COMMENT, MALGRÉ L'INGRATITUDE DU ROI, IL TROUVAIT MOYEN DE MENER JOYEUSE VIE.

C'était sous le règne du bon roi Henri, l'argent était rare, les vivres hors de prix et la poule-au-pot un souhait irréalisable.

Les hôtelleries donnaient maigre chère à leurs clients,

les clients ne payaient qu'à regret, Crédit était mort, et l'hôtesse soupesait de l'œil l'escarcelle des gens avant d'avouer qu'il restait du vin au cellier et du lard au charnier ; jamais les pots d'étain n'avaient été bosselés avec plus de malice et les assiettes plus plates; le quart d'heure de Rabelais était plein d'orages; d'interminables disputes s'élevaient au sujet des moindres contestations. Il fallait qu'un hôtelier soucieux de son bénéfice eût bon pied, bon œil, la dague à portée de la main et qu'il sût défendre hautement son droit ; encore les plus assurés ne tiraient-ils parfois que des horions des vieux combattants d'Arques et d'Ivry, capitaines vagabonds que le Béarnais avait renvoyés chez eux avec un grand merci, et qui ne savaient où traîner leurs chausses et leur rapière, faute d'avoir eu jamais d'autre foyer que celui du bivouac et d'autre toit que le grand ciel bleu.

La plupart étaient restés dans Paris : de temps à autre ils venaient errer autour du palais, ils montaient même jusque dans la salle des Suisses, mais le roi ne les connaissait plus, et ils se retiraient, justement irrités. C'était donc en vain qu'ils avaient associé leur fortune à la sienne, supporté la misère, souffert la faim, le froid, la guerre ! Avec quelle ardeur cependant, du fond de leurs provinces, ils avaient suivi ce roi d'aventure dont la belle verve gasconne entraînait les plus pacifiques ; il était alors plus avare d'argent que de belles promesses, mais chacun lui faisait crédit volontiers, car la victoire souriait toujours à ce diable d'homme, et il ferait bon d'être de ses amis, à l'heure du triomphe.

Cette heure n'était pas venue, telle du moins que l'es-

péraient nos capitaines. Henri IV n'avait pu vaincre par la seule force de ses armes, l'Espagnol était là qu'il importait avant tout de chasser de France, il fallait abjurer le calvinisme ou éterniser une guerre désastreuse ; Henri abjura, les Espagnols s'en allèrent et les huguenots furent éloignés ; ce fut le loyer de leur fidélité.

Ils devinrent ce qu'ils purent : les uns suivirent l'exemple de leur chef et se convertirent au catholicisme, les autres se drapèrent dans leurs loques, farouches et faméliques, attendant des temps meilleurs, cherchant des querelles, une occasion de mettre de nouveau flamberge au vent, ingénieux à faire naître quelque bagarre profitable. Mais la vie était de jour en jour plus dure pour eux, ils allaient être obligés bientôt de faire le siège des cabarets pour obtenir un verre de vin.

Parmi ces capitaines, tous gentilshommes, gascons, pauvres et orgueilleux, tous cadets de famille issus d'une tourelle sur la Gironde ou sur la Garonne, était un brave soldat qui, ayant été trouvé tout enfant sous un arbre, dans les landes, avec ce nom épinglé sur la poitrine : — Jacques, gentilhomme — profitait du mystère qui planait sur sa naissance et déclarait qu'à défaut de parchemins il se sentait de sang très noble et de bonne race ; personne n'y faisait objection, car il était en état de prouver son dire à qui que ce fût, l'épée au poing.

On l'appelait le capitaine Jacquot.

Le capitaine Jacquot avait laissé la moitié de ses membres dans la plaine d'Ivry : la jambe, le bras, l'œil et l'oreille gauche, et il en avait rapporté une furieuse

estafilade qui lui dessinait un accent grave sur le sommet du nez, entre les deux sourcils. Il fallait l'entendre affirmer sérieusement que, dans cette chaude affaire, il n'avait point senti les coups qui lui étaient portés et que sa surprise avait été grande, au sortir de la mêlée, quand il avait constaté le dégât fait à sa personne. Malgré sa jambe de bois, le crochet qui lui servait de bras, le bandeau noir qui recouvrait son œil crevé et l'oreille dont il dissimulait coquettement l'absence en inclinant son feutre sur le côté, c'était un capitaine de bonne mine que le capitaine Jacquot : l'œil qu'il avait conservé était plein de flammes, ses moustaches se retroussaient en crocs audacieux, et il suffisait de le regarder pour comprendre que, tant que le bras droit lui resterait, il ferait bon marché des membres que le fer et la balle avaient épargnés ; il ferraillait à tout propos, la poitrine en avant, ferme sur sa jambe gauche et son moignon droit, ne parant que du poignet et pourfendant son adversaire en étendant seulement le bras : il avait une volonté tenace, une faconde et une gaîté toutes gasconnes, le cœur le plus sensible du monde, une probité médiocre, un honneur parfait et la plus vive imagination. Il était vêtu de guenilles de velours et de cuir qui sentaient assez le gentilhomme et le soldat.

Ces qualités physiques et morales lui donnaient un ascendant considérable sur ses compagnons d'infortune ; il était l'âme, l'esprit, le cœur du groupe des huguenots qui jetaient la terreur parmi les Parisiens, en l'an de grâce 1595.

C'est un vilain état que la paix, pour un homme de

guerre ; il ne fallait rien moins que le génie inventif du capitaine Jacquot pour empêcher ses camarades de mourir de faim, sous le buffle et le fer. Son premier moyen d'existence était le jeu, le second consistait à se faire offrir un repas, de bonne amitié, par n'importe qui.

Expliquons-nous : le capitaine entendait le jeu comme l'entendaient les plus dignes gentilshommes de son temps, c'est-à-dire non point la lutte à cartes égales où le sort décide, mais le jeu à cartes bisautées, le jeu du tricheur qui met au service de sa veine tout un art de délicates supercheries ; les plus honorés en usaient ainsi, ce n'était qu'une manière différente de jouer où l'adresse, l'audace et l'imagination concouraient au succès ; tant pis pour les timides et les maladroits. Nul, mieux que le capitaine, ne savait corriger le hasard, et non seulement il connaissait toutes les piperies en usage, savait moucher la chandelle à propos pour changer le jeu, faire sauter la carte, en user les coins ou piquer les as pour les reconnaître au besoin, mais il avait des manières de friponner qui ne laissaient pas de traces après elles, il dupait les voleurs eux-mêmes et les renvoyait à l'école. C'était là son plus grand plaisir ; tromper un tricheur lui semblait une œuvre méritoire.

Il était incapable de voler un innocent ; c'était parmi les gens qui cent fois avaient mérité la corde ou la roue qu'il choisissait ses victimes, pour la plus grande gloire de la justice.

Ces talents lui valaient quelques écus qu'il partageait de bon cœur avec ses amis.

Quand les dupes faisaient défaut, le capitaine tâchait de se lier avec quelqu'un, fût-ce le premier venu : c'était son second moyen.

Il s'en allait par les rues, les moustaches au vent, suivi d'un compère, qui presque toujours était le brave capitaine Rodrigue, son ami de cœur, jusqu'à ce qu'il eût aperçu un bourgeois dont la figure débonnaire donnât quelques espérances; attirer sur lui l'attention du personnage était chose facile pour le capitaine, un coup de poing à la volée dans son feutre et quelques gestes bizarres suffisaient : l'homme restait béant, la bouche ouverte et les yeux écarquillés, devant ce matamore dont la silhouette bizarre, moitié chair et moitié bois, semblait faite pour épouvanter les oiselets ; il n'en fallait pas davantage pour que Jacquot se déclarât mortellement offensé de ces regards insolents et qu'il saisît l'imprudent au collet en réclamant une réparation immédiate. C'était le moment que choisissait le compère pour intervenir, en qualité d'ami de l'offensé ; il séparait les adversaires, contenait Jacquot et expliquait très nettement au pauvre diable, désolé d'avoir une affaire sur les bras,



que le terrible capitaine ne s'apaiserait point facilement et sur une simple excuse, à moins que l'on ne fît tous ses efforts pour prouver sa bonne foi. Il ressortait clairement de sa harangue que la paix se faisait le mieux du monde autour d'une table bien garnie, que le capitaine, ayant un faible pour la bonne chère, ne refuserait pas de s'y asseoir avec son adversaire, et qu'il convenait à trois hommes de valeur de vivre en bonne intelligence, et même de devenir amis, plutôt que de se couper par petits morceaux.

Cinq minutes après, les trois braves s'en allaient, bras dessus bras dessous, vers la plus belle hôtellerie voisine : au milieu le bourgeois, riant d'aise d'être sorti d'une si fâcheuse aventure. Tout le long du chemin les camarades étaient racolés, comme par hasard, et demandaient à être témoins d'un si touchant accord.

Lorsque le mystifié s'exécutait de bonne grâce, les choses allaient le mieux du monde ; le capitaine n'abusait pas et jurait un dévouement éternel à son nouvel ami, qui devenait en effet le protégé de la bande ; le drôle n'était pas à plaindre : pour quelques ducats, il dînait gaiement, avec des gens d'esprit, et il pouvait compter, pour sa sûreté personnelle, sur une demi-douzaine de longues tueuses qui avaient fait leurs preuves.

Lorsqu'au contraire il se montrait récalcitrant, il en était quitte pour la peur; Jacquot aimait la plaisanterie, mais il n'était pas homme à mettre à mal un quidam inoffensif.

Quand ces deux sources de fortune manquaient à nos

gens, ils achetaient un quignon de pain qu'ils s'en allaient manger à l'odeur des cuisines, comme on fait dans les romans.





II

COMMENT LE CAPITAINE JACQUOT, FATIGUÉ DE LA VIE QU'IL MENAIT, TROUVA DU MÊME COUP UNE FEMME ET UNE POSITION SOCIALE.

Les capitaines choisissaient quelquefois, comme lieu de réunion, le cabaret de la veuve Simone, au Puits-sans-Vin ; ils y étaient bien reçus, et il eût été difficile de dire si ce bon accueil était dû à la sympathie que les cabare-

tières bien pensantes éprouvent toujours pour les braves gens de guerre, même lorsque la fortune leur est contraire, ou si la pauvre femme, exposée par sa solitude aux entreprises des mauvais payeurs, souhaitait dans un but intéressé de se placer sous la protection de ces vaillants ; toujours est-il qu'ils avaient là un refuge assuré, dans les jours de misère, et que Simone ne leur faisait pas trop grise mine pour quelques bouteilles impayées.

Le Puits-sans-Vin était situé dans la rue du Mouton, proche la place de Grève, et son enseigne, grinçant majestueusement à tous les vents, découpait dans le ciel une silhouette compliquée.

Cette enseigne était justifiée : avant la construction du cabaret, un puits se trouvait là, fournissant sa belle eau claire à toutes les commères d'alentour ; l'acheteur du terrain, né malin, conserva le puits dans le cabaret et fit assavoir à tout le monde qu'on pourrait y venir puiser son eau, comme par le passé. On venait en effet chercher de l'eau et on emportait du vin, par la même occasion. Mais le cabaretier mit le comble à sa fortune, par un coup de génie, en nommant son cabaret : le Puits-sans-Vin.

L'enseigne devint populaire, et des générations de farceurs y trouvèrent matière à de faciles plaisanteries, telles que les aimaient nos pères, qui avaient le rire naïf et la gaîté indulgente :

— Je vais boire au Puits, ma commère !

— Oui, ton puits, nous le connaissons, c'est le puissant vin !

— Hé, tavernier ! ton vin est clairet, on dirait que tu le tires plus au puits qu'au tonneau !

Et cent autres fadaises.

Quelques tonnelles entouraient le cabaret, couvertes de plantes grimpantes, — un coin de verdure éclos par miracle dans les sombres ruelles du vieux Paris ; dès l'entrée, une appétissante odeur de bonne cuisine montait aux narines et l'avenante figure de l'hôtesse, entrevue à la lueur du tourne-broche, dans le fond de la salle, invitait à s'asseoir et à commander de confiance.

Dans toute la pièce, autour des colonnes qui soutenaient le plafond à poutrelles, les tables de chêne bruni se dressaient, couvertes d'une brillante vaisselle à fleurs et de gobelets reluisants ; les feutres aux plumes hérissées, les épées soutenues par leurs baudriers aux fines lanières de cuir et les capes accrochées aux patères décoraient bizarrement la muraille.

L'hôtesse courait par la salle, attentive à servir la pratique, souriant d'un air indifférent aux compliments que lui attiraient sa complaisance et sa bonne mine, et elle avait fort à faire, avec ses deux servantes, pour contenter tout le monde. La Simone, pendant le siège de la ville, avait su façonner des repas avec rien du tout, elle faisait des merveilles maintenant que les vivres entraient librement à Paris ; quel malheur que son pauvre cher homme fût mort par ces temps de misère ! il allait y avoir gros à gagner, le bon peuple de Paris, si longtemps affamé par la guerre, se reprenait d'un vif amour pour le vin et la bonne chère, voyageurs et marchands, soudards, écoliers et poètes en ripaille se pressaient au

Puits-sans-Vin, suffirait-elle à gouverner tant de monde? Après boire, on jouait, c'était l'heure des querelles: entre les deux adversaires, debout, les pots aux mains, prêts à frapper, Simone avait grand'peine à s'interposer pour ramener la paix ou faire quitter la place aux tapageurs; elle avait beau gémir pour la réputation de sa maison et menacer du guet les mauvaises têtes, les perdants ne pouvaient se consoler et les gagnants s'obstinaient à garder un argent si honnêtement acquis.

Quelquefois les épées étaient tirées du fourreau; les catholiques et les huguenots, mal réconciliés, se montraient les dents à tout propos: deux hommes s'insultaient, s'élançaient l'un vers l'autre avec un grand bruit de tables renversées et de vaisselle cassée, des défis étaient envoyés et acceptés, et, au milieu de la cohue et des cris, dans un champ clos de quelques pieds carrés, les rapières cliquetaient.

Mais il faisait beau voir Jacquot faire la police dans ces occurrences, il venait bravement au secours de l'hôtesse et il avait bientôt fait de concilier les parties, à grand renfort de bourrades; son crochet entrait comme une griffe dans le pourpoint du disputeur et ne cessait de le secouer qu'il n'eût demandé grâce et juré de rester sage. Jacquot emmenait les plus enragés sur la berge pour les faire battre tout à leur aise, et l'honneur du Puits-sans-Vin était sauf.

Et quel gai compagnon c'était! quel conteur de prouesses! Il eût fait croire aux plus invraisemblables des rodomontades qui éclosent dans le pays de Gascogne; on voyait, lorsqu'il commençait un récit, les buveurs se

rapprocher peu à peu, le verre en main, et chercher un coin de table pour être plus à portée de l'entendre il avait un art particulier pour élever les plus simples histoires à la hauteur d'un poème épique ; la sévère réalité n'était pas faite pour plaire à un tel homme, il mentait sans y songer, selon les besoins de son récit, et finissait par croire sincèrement aux bravades qu'il imaginait. Il avait ainsi, le temps aidant, composé une histoire de ses propres actions qui dépassait en merveilleux les légendes de la Table ronde, et il la racontait avec une telle assurance, un tel luxe de détails probants, que les plus sensés se sentaient à demi-convaincus. On devenait crédule en effet à voir la silhouette de ce conteur qui semblait sorti des plus furieuses mêlées.



Simone écoutait sans en avoir l'air, tout en surveillant sa cuisine et ses tonneaux ; elle trouvait le conteur magnifique, avec ses balafres et son air de héros, et l'idée lui venait qu'il était grand dommage qu'un tel compère fût gentilhomme et huguenot ! Ce n'était certes pas qu'elle manquât de prétendants : elle était encore jeune, accorte et fraîche, et possédait, outre le cabaret, quelques sacs d'écus qui ne devaient rien à personne, mais elle voyait bien, en bonne marchande qu'elle était, que Jacquot seul était capable de faire du Puits-sans-Vin le

cabaret qu'elle rêvait ; il aurait le double talent d'attirer la pratique et d'écarter les turbulents et les mauvais payeurs..... Et elle soupirait, tout en promenant sa cuiller sur le ventre doré des volailles qui tournaient à la chaleur d'un grand feu clair !

Ils étaient devenus amis. Le soir, après le couvre-feu, il restait quelque temps à la veillée, buvant à petits coups dans son grand verre, pendant qu'elle rangeait sa vaisselle et son linge, avec ses servantes ; elle comptait ensuite le gain de la journée, parlait de celui qu'elle espérait pour le lendemain et demandait des conseils. Il lui racontait des histoires, puis, avant de se séparer, ils restaient quelques instants sans rien dire.

— Ah ! se répétait-elle, faut-il qu'un tel compère soit gentilhomme et huguenot !.....

— Hélas ! se disait Jacquot de son côté, dans la demi-somnolence d'un bon repas, combien heureux sera celui qui épousera ma belle hôtesse ; que volontiers je donnerais la gentilhommerie que je me suis attribuée sur la foi d'un chiffon de papier sans armes ni sceau, et qui n'est vraisemblablement qu'une chimère, — car je me sens parfois un amour de vilain pour le bien-être et la tranquillité, — afin d'être celui qui s'appellera l'hôte du Puits-sans-Vin et le mari de Mme Simone !

Il arriva qu'un soir ils formulèrent ces souhaits assez haut pour être entendus l'un de l'autre. Simone raconta franchement son histoire : elle n'avait pas de famille, ayant été trouvée sur les marches du cabaret par le fondateur du Puits-sans-Vin, et, recueillie, élevée, mariée

par lui, elle avait été son héritière. Jacquot expliqua, de son côté, comment il n'avait point à déroger, puisqu'à vrai dire il n'était gentilhomme que de son autorité privée.

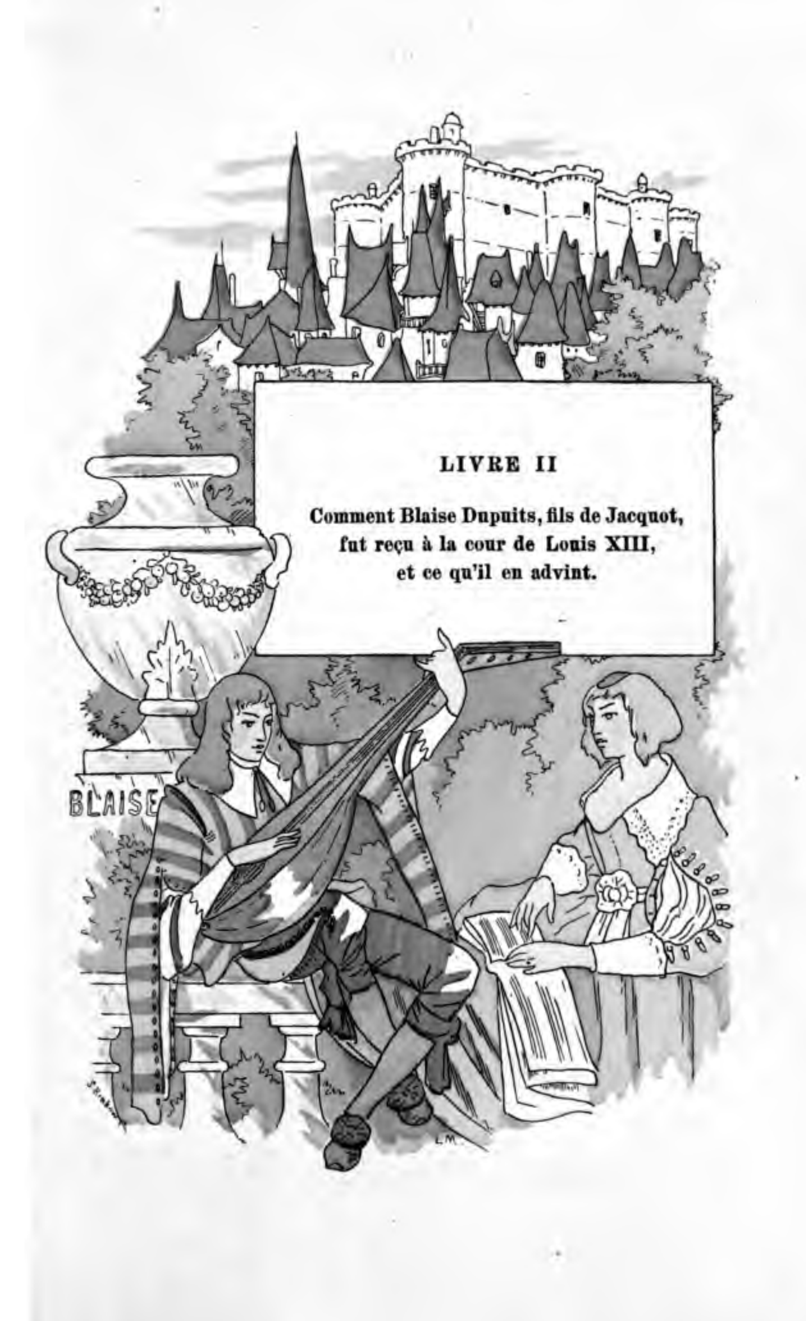
— J'en ai parbleu assez de me battre pour les autres, et ma noblesse ne m'a valu que de mauvais coups, tant donnés que reçus ; que Dieu me pardonne les chrétiens que j'ai navrés, car je n'aurai plus maintenant d'autre affaire que de faire vivre mes semblables : aussi bien est-il grand temps que je m'établisse, si je ne veux m'aller faire capitan chez les gueux de l'hostière, dans la cour des Miracles.

Leur semblable origine les avait attirés davantage l'un vers l'autre, l'accord se fit sur-le-champ, et, comme Mme Simone émettait encore quelques scrupules d'épouser un parpaillot :

— Ne vous mettez en peine, ma mie, je veux suivre l'exemple du roi ; et il ajouta, par manière de souhait : — Si nous avons un fils, nous n'en ferons point un soldat, car le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Telle fut l'origine de la famille Dupuits, héroïne de cette histoire. Jacquot s'accommoda de ce nom, tiré de l'enseigne de son cabaret, faute de posséder un nom patronymique établi par chartes et parchemins.





LIVRE II

Comment Blaise Dupuits, fils de Jacquot, fut reçu à la cour de Louis XIII, et ce qu'il en advint.



I

DE L'ÉDUCATION QUE REÇUT BLAISE DUPUITS, FILS DU CAPITAINE.

Cet enfant, destiné dès avant sa naissance à une vie pacifique, naquit la seconde année du mariage du capi-

taine Jacquot. Il fut baptisé sous le nom de Blaise Dupuits et eut pour parrain messire Jean Passerat, excellent poète.

Car le Puits-sans-Vin avait changé de clientèle : les vieux restes de l'armée huguenote avaient disparu peu à peu, et c'était le bataillon des rimeurs qui jouissait des bonnes grâces de Mme Simone ; les tonnelles du cabaret avaient attiré les poètes, qui se plaisent, comme chacun sait, où il y a des fleurs et de la verdure. Le Puits-sans-Vin maintenant ne voyait plus guère d'autres luttes que celles de l'esprit, et, quoique ces messieurs se donnassent volontiers l'air de matamores et fissent arser leur épée comme des bretteurs, ils ne la tiraient pour les beaux yeux de leur muse que quand ils se trouvaient à bout d'épigrammes, c'est-à-dire jamais.

La grande salle du Puits-sans-Vin semblait une cage pleine d'oiseaux chanteurs, tant on y entendait de diseurs de vers et de musiciens. Il y avait des faiseurs d'odes et d'épopées, petits buveurs et grands silencieux, des poètes bachiques qui ne trouvaient leur chanson qu'au fond de la bouteille, en faisant rubis sur l'ongle, — ceux-là tenus en grand honneur par Mme Simone, — des poètes satiriques et railleurs, des faiseurs de tragédies, sombres et rêvant d'héroïques carnages, des auteurs comiques, toujours en quête des ridicules de leurs amis, des sonneurs de sonnets, des diseurs de contes, des rimeurs de madrigaux, des chansonniers, des fabulistes, et des amateurs d'ancienne poésie qui soupiraient des idylles et des églogues, à la manière de Virgile et d'Ausone. Mathurin Régnier, maître Nicolas Rapin, prévôt

de la connétablie, homme d'armes et poète, messire Agrippa d'Aubigné et François Malherbe lui-même ne dédaignaient pas de s'asseoir au cabaret de Jacquot, devant un pot de clairet angevin.

Et à la suite des poètes étaient venus, comme papillons attirés par la lumière, des chanteurs, des musiciens, des acteurs, histrions, bateleurs et baladins, ces derniers gardant pour la plupart, par grande pauvreté, quelque chose de leurs costumes de théâtre, velours fripés et loques de satin. Le dernier camarade de Jacquot, le capitaine Rodrigue, était de ces gens ; désolé de ne plus faire les cent coups dans les batailles, il était entré au théâtre, où du moins il pouvait ferrailler et pourfendre en simulacre tout à son loisir.

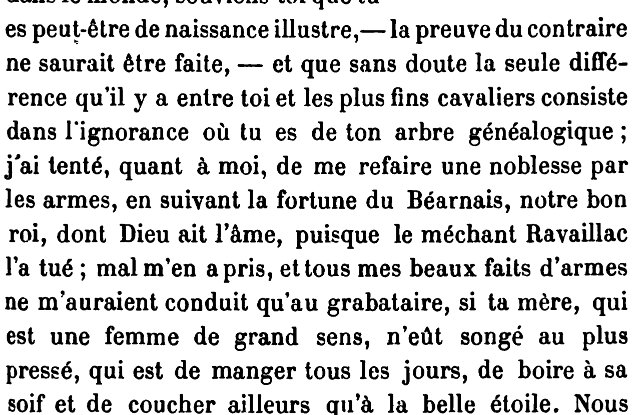
C'est sur les genoux de ces personnes que grandit Blaise; il fut, par les faiseurs de sonnets, comparé à tout ce qui brille, à tout ce qui naît, à tout ce qui chante, aux anges, au printemps vermeil, aux oiseaux des bois, à Eros ; les Isabelles, les Violantes, les Zerbinettes et les Sméraldines le dévorèrent de baisers, et, dès que sa main fut assez grande pour couvrir la table d'harmonie d'une mandoline, on commença de lui apprendre un air de danse.

Aussi le petit enfant, éduqué par tant de bons maîtres, devint-il promptement un prodige, la merveille des merveilles, la gloire future du royaume, au dire des hôtes du Puits-sans-Vin. Dame Simone n'y contredisait pas, toutes ces louanges lui semblaient raisonnables, et elle serrait sur son cœur — le petit roi de sa vie, — dont la tête malicieuse semblait autoriser toutes les espé-

rances. Le capitaine Jacquot voyait aussi ces choses d'un fort bon œil, il savait par expérience qu'il est meilleur d'amuser les grands que de leur être utile. Le bonhomme se faisait vieux déjà, ayant beaucoup souffert dans sa prime jeunesse ; il avait suspendu sa grande épée à la muraille et ne songeait qu'à bien vivre ses derniers jours au milieu de cette abondance qui lui arrivait sur le tard ; les roses de ses joues se muaient en pivoines, les rubis de son nez en améthystes, et son ventre s'arrondissait noblement sous le tablier, comme il convient à un cabaretier dont la bonne mine doit faire l'éloge de sa cave et de son garde-manger. A l'ardeur de son caractère avait succédé une jovialité magistrale tout-à-fait congruente à ses fonctions, et il passait sans conteste pour le meilleur hôtelier et le plus joyeux compagnon de la ville : les poètes l'admettaient volontiers dans leurs conversations, quoi qu'il ne fût pas grand clerc et qu'il ne sût pas distinguer une rime kyrielle d'une couronnée, car sa faconde inépuisable les amusait et leur fournissait matière à tous les poèmes qu'ils souhaitaient de rimer.

Quand Blaise eut huit ans, il fut envoyé à l'école pour apprendre le latin et le grec. Il fit de rapides progrès dans l'étude de ces deux langues ; c'était un garçon doux et studieux et qui se plaisait davantage aux jeux de l'esprit qu'aux exercices du corps, néanmoins son père lui apprit l'escrime et à tirer l'arquebuse : ce sont des arts utiles à tout le monde et principalement aux gens pacifiques. A douze ans, Blaise charmait les plus délicats en jouant de la guitare, et, à seize, il était capable

de composer une sarabande et de l'exécuter aussi bien que qui que ce fût. Comme il était en outre doué d'une agréable figure et d'une voix touchante, qu'il rimait des vers jolis à ravir les poètes eux-mêmes, son père et sa mère ne doutèrent plus qu'il ne fût appelé à faire bonne figure à la cour, en dépit de sa naissance obscure.



Toutes les ambitions du capitaine Jacquot s'étaient réveillées et se reportaient sur son fils.

Un jour, comme Blaise entrait dans sa dix-huitième année, son père le prit à part et lui adressa ces paroles :

— Te voilà déjà grandelet, mon cher fils, et en état de paraître dans le monde, souviens-toi que tu es peut-être de naissance illustre,— la preuve du contraire ne saurait être faite, — et que sans doute la seule différence qu'il y a entre toi et les plus fins cavaliers consiste dans l'ignorance où tu es de ton arbre généalogique ; j'ai tenté, quant à moi, de me refaire une noblesse par les armes, en suivant la fortune du Béarnais, notre bon roi, dont Dieu ait l'âme, puisque le méchant Ravaillac l'a tué ; mal m'en a pris, et tous mes beaux faits d'armes ne m'auraient conduit qu'au grabataire, si ta mère, qui est une femme de grand sens, n'eût songé au plus pressé, qui est de manger tous les jours, de boire à sa soif et de coucher ailleurs qu'à la belle étoile. Nous

vivons aujourd'hui dans des temps moins troublés, la bonne fortune du Puits-sans-Vin en est la preuve, et, puisque notre reine Marie favorise les beaux esprits, profite de celui que tu as pour gagner quelque bonne place auprès d'elle. Quelqu'un de ces messieurs te présentera ; va, sois honnête homme, crains Dieu, aime ton père, ta mère et le roi. »

Blaise fut présenté à la reine Marie de Médicis et au jeune roi par messire Théophile de Viau, poète fort aimé de la cour ; il y fut reçu de la façon la plus favorable.

Quelques jours après, le capitaine Jacquot mourut, rendant au ciel son âme blanche, et à la terre son corps mutilé.





II

COMMENT BLAISE FUT REÇU A LA COUR ET S'Y MARIA, AU GRAND DÉPIT DE M. DE COSSINADE.

Ce fut à un bal donné à la cour par M. d'Epernon que Blaise fut présenté au roi et à la reine, après avoir fait montre de son talent devant le duc qui s'en déclara pleinement satisfait. Comme il entrait dans la salle, un peu gauche dans ses habits de gala, la société dansait la pavane : les dames, en parure de fête, marchaient gravement, soulevant du bout des doigts leurs robes de brocard, tandis que les seigneurs, la cape retroussée par

la pointe de l'épée, tendaient la jambe et faisaient la roue.

Cela lui donna le temps de se remettre.

Les musiciens, ses collègues, groupés sur une estrade, râclaient les basses de viole et les violons, grattaient les guitares, frappaient sur les tambourins et soufflaient dans les flûtes. Quand la danse fut terminée, il alla prendre place au milieu d'eux, son instrument sous le bras, accueilli avec une protection hautaine par ceux d'entre eux qu'il connaissait pour les voir chez son père, et avec un dédain froid par les autres.

Le duc avait voulu, pour plaire à ses hôtes, que les airs de danse fussent entremêlés de soli, afin que les danseurs pussent prendre du repos et que le plaisir de la musique ne leur fût pas épargné ; il fit commander à Blaise de jouer une seguidille. Les premiers accords parurent hésitants, car une vive émotion serrait le cœur du pauvre garçon, et cela attira sur lui l'attention de toute la société, mais ce fut bien à son avantage, car il reprit presque aussitôt son assurance, et, animé par la difficulté de l'épreuve, il se surpassa lui-même et sut émouvoir tout le monde. L'ingrat instrument, grinçant et sec, semblait sous ses doigts prendre vie, et la voix qui en sortait, au début criarde et chevrotante, s'adoucissait et se mouillait de larmes, comme si quelque âme plaintive eût habité ce coffre incrusté d'ivoire : la reine daigna sourire en inclinant la tête avec bienveillance, ce fut assez pour que tous les courtisans criassent à la merveille. On fit chanter Blaise, sa voix plut infiniment. Les musiciens, étonnés de ce succès rapide, sen-

tirent qu'il était inutile de lutter avec une célébrité naissante et lui firent de grandes protestations d'estime et d'amitié, tout en déclarant, à part eux, que jamais râcleur de jambon n'avait été moins digne d'occuper des oreilles royales.

Quelque temps après Blaise était nommé l'un des guitaristes de la reine. Ce fut grande fête ce jour-là au Puits-sans-Vin, dame Simone sourit pour la première fois depuis la mort du pauvre capitaine, et le bon Jacquot lui-même, si les morts s'occupent encore des mesquines ambitions des vivants, en dut tressaillir de joie dans sa tombe.

Ce fut un temps de prospérité pour Blaise, le goût de la musique était fort répandu dans cette cour italienne où le sieur Concini, maréchal d'Ancre, régnait en maître ; logé au palais, Blaise occupait tout son temps à la musique et à la poésie.

Le matin, à la chapelle, il accompagnait, avec les autres musiciens, les chantres de la maîtrise royale : il abandonnait alors la guitare pour la contrebasse, sur laquelle il excellait également ; c'était le plus heureux moment pour lui, il aimait la gravité des chants religieux s'élevant sous les voûtes sonores, et ces longs silences que trouble seulement la voix du prêtre et les sons argentins de la clochette. Pendant les repas de la reine, il faisait partie des orchestres commandés pour exécuter des morceaux d'ensemble : les musiciens, placés dans une tribune éloignée de la salle du festin, jouaient en sourdine, afin que la conversation des convives ne fut point interrompue et que la musique leur arrivât comme

une chanson lointaine, chantée à la cantonade. Et le soir encore il devait jouer de la guitare, ou chanter, aux bals et aux concerts qui réunissaient toute la cour.

Pendant le temps que lui laissaient ces devoirs, les occupations ne lui manquaient pas ; la guitare était à la mode en ce moment, tout le monde en voulait gratter, et Dieu sait quelle râclerie c'était ! Chacun voulait compter parmi les élèves du jeune maître. Son talent de poète aussi lui servait fort, car les grand seigneurs qui n'avaient pas le don des vers venaient le prier de leur composer, pour leur argent, quelque sonnet, rondeau ou madrigal, qui pût les faire estimer des dames et leur donner cet air de bel esprit si goûté parmi les gens de qualité.

— Mon petit Blaise, telle dame m'a défié de louanger dignement ses perfections, je me suis engagé, devant un de mes amis, à faire pour le moins deux sonnets à la gloire de cette belle d'ici l'après dînée, et, faute de ce faire, à lui donner l'un de mes chevaux qui vaut cinq cents écus : par malheur, je ne me sens point en état aujourd'hui d'en écrire le premier vers, m'abandonnerez-vous en cette angoisse, vous qui êtes mon ami?

— Non certes, monseigneur!

— Eh bien! partageons la peine, nous partagerons le salaire, vous aurez la moitié des cinq cents écus que sans votre amitié j'aurais perdus ; mais gardez-moi le secret, au moins !....

— Mon petit Blaise, il s'agit de féliciter le roi sur la prise de telle ville, je suis incapable d'y parvenir, et cependant cela importe au soin de ma fortune ; faites

une cinquantaine de vers pour moi, je le reconnaîtrai volontiers.

— Oui, monseigneur.

Tout en aidant à la fortune des autres, Blaise faisait aussi la sienne, sans y prendre garde : l'amitié de quelques grands auxquels il avait rendu des services et la supériorité de son talent l'avaient poussé à plusieurs postes fort importants, malgré les ennemis que ses succès lui avaient suscités. Lorsque Louis XIII prit le pouvoir des mains de sa mère et que le duc de Luynes succéda au maréchal d'Ancre, Blaise garda ses fonctions, car il n'était engagé avec aucun des partis qui divisaient la cour, et ce fut à ce moment qu'il jeta les yeux, pour en faire sa femme, sur l'une des demoiselles d'honneur de la petite reine Anne.



M[lle] Séraphine était de noblesse toute récente, étant fille d'un des Italiens que Concini avait attirés en France. Son père, parfumeur émérite, avait conquis, dans la curée que faisaient les étrangers des deniers du royaume, une jolie somme en écus et le titre de seigneur de la Courtillère, qu'il accolait orgueilleusement à son nom patrimonial de Piétro. Il était peut-être audacieux au jeune musicien, fils d'un cabaretier, de porter ses vues sur une fille d'honneur de la reine, mais le succès lui

donnait toutes les audaces, et le nouveau seigneur de la Courtillère, jugeant que la fortune du jeune homme était en bonne voie, ne fit pas mauvaise mine à ses ouvertures. Il disait que le mérite tient lieu de nom et de fortune; n'avait-il pas survécu lui-même à la chute de son maître, grâce à son incomparable talent, dont la cour n'aurait pu se priver ? Mlle Séraphine était un miracle de beauté, et les plus nobles cavaliers briguaient l'honneur d'obtenir sa main ; parmi ces prétendants, rivaux de Blaise Dupuits, se trouvait le chevalier de Cossinade, qui, pour n'être qu'un hobereau de province, criblé de dettes, n'en marquait pas moins la plus grande stupéfaction qu'un homme de rien vînt lui disputer la possession de celle qu'il daignait honorer de sa recherche.

Séraphine n'hésita pas longtemps, ses grands yeux de velours brun se détournaient de la face grotesque du chevalier de Cossinade pour se reporter volontiers sur le visage du jeune musicien, et jugez si l'aimable fille n'usait pas avec raison du droit de toute femme d'aimer qui lui plaît.

Cossinade était petit, gros, rond, il avait la fignre boucanée, le nez en bec d'aigle ; ses yeux, émerillonnés et non sans malice, disparaissaient presque sous un front proéminant qui contenait tous les entêtements irraisonnés, sa moustache hérissée lui donnait un air de chat furieux ; il était emperruqué de roux, s'accoutrait d'une façon bouffonne, de couleurs voyantes, se coiffait de feutres extravagants, empennés de plumages incarnadins, se bottait de bottes démesurées, à chaudron, ergotées d'énormes éperons d'or, s'armait d'un estoc si

long qu'il eût pu servir de brochette à tous ses rivaux, n'eût été la couardise qui lui retenait le bras. Le plus petit de ces défauts eût fait fuir la moindre péronnelle de la cour. — Blaise était grand, mince, il avait belle taille et belle jambe, ses cheveux, calamistrés avec soin, retombaient en boucles brunes sur ses épaules ; il avait le nez droit, une naissante moustache, une parfaite matité du teint, des yeux expressifs sans être trop grands et, dans toute sa personne, un air de braverie charmante qui lui attirait les cœurs.

Mlle Séraphine lui donna volontiers sa main, le seigneur Piétro sa bénédiction, le roi consentit au mariage, et le chevalier jura de se venger.





III

INTRIGUES ET VENGEANCES.

Le duc de Luynes était fort jaloux de son pouvoir : un homme ne passe pas subitement de rang d'éleveur d'oiseaux à celui de premier ministre sans craindre l'envie. En ce temps de fortunes rapides, tout le monde intriguait, conspirait, depuis le dernier marmiton jusqu'au premier valet de chambre ; la roue pouvait tourner demain, qui savait si l'on ne serait pas porté au plus haut rang ? Chacun faisait partie d'un petit groupe d'amis qui s'alliaient ainsi pour se servir, se pousser,

s'entr'aider, et au besoin pour se combattre. Quelqu'un de ces partis prenait-il le pas sur les autres, tous aussitôt se réunissaient pour le tirer par les chausses ; ils ressemblaient à des gens qui veulent tous passer ensemble par la porte et qui s'écrasent entre les linteaux.

Luynes se sentait protégé par la discorde qui régnait au camp de ses ennemis, mais il ne laissait pas cependant de surveiller tout le monde et de punir sévèrement la moindre incartade.

Il n'y avait à la cour que Blaise qui n'eût pas d'alliances souterraines, pas de projets tortueux et qui ne voulût tromper ni gagner personne ; le bon musicien ne cherchait qu'à faire de bonne musique, le bon poète qu'à trouver des rimes riches et de triomphantes métaphores, et le bon mari qu'à aimer sa femme, la jolie Séraphine ; cela suffit pour qu'on le crût plus ambitieux et plus dissimulé que le signor Machiavel lui-même. Son indifférence passa pour de l'hypocrisie, son amour du travail pour le besoin de déguiser ses entreprises, son mariage lui-même, qui n'avait été que le résultat d'une mutuelle inclination, fut regardé comme un coup de maître, une manière habile d'entrer dans les bonnes grâces de la jeune reine, à l'imitation de Concini, qui, au début de sa carrière, avait épousé Léonora Dosi, fille d'un maître charpentier et sœur de lait de la reine Marie.

Le chevalier de Cossinade entretenait de son mieux ces calomnies, mais il n'avait garde de le faire ouvertement ; il sut, au contraire, dominer sa haine et devenir l'ami de Blaise. Cela lui fut aisé : il se connaissait assez

en musique et en poésie pour pouvoir donner de justes louanges à Blaise, qui lui en fut très reconnaissant, comme les artistes ont accoutumé de l'être quand on les admire à propos et comme il convient. M. de Cossinade avait un emploi dans la vénerie de la reine, il se rencontrait souvent avec Blaise, il put lui faire la cour, et un an ne s'était pas écoulé, qu'on les eût pris pour les sieurs Oreste et Pylade, patrons des bons amis.

En l'année 1620, le 15 juillet au soir, Mme Séraphine eut un fils qui fut baptisé sous le nom d'Hyacinthe; Cossinade en fut le parrain, et, sur les fonts baptismaux, en lui versant l'eau du baptême, il lui souhaita du fond du cœur toutes les infortunes du monde, car c'était un homme constant dans ses inimitiés, et, pour avoir été blessé dans son amour et dans son orgueil, il eût maudit la race des Dupuits jusqu'à la cinquième génération. Ce fut ainsi que le pauvre enfant fut salué, à son entrée dans la vie.

Mais une simple malédiction, et ses effets douteux, ne pouvaient contenter la vengeance du chevalier, il chercha une meilleure occasion d'exercer sa malignité : un matin, M. de Luynes trouva dans ses bottes, parmi les dentelles qui les ornaient, un petit billet, gracieusement plié en triangle, qu'il crut d'abord tombé, à son adresse, de la main de quelque grande dame de la cour. Le duc le prit du bout des doigts, le retourna, en flaira la fine odeur de musc et de benjoin, mais à peine en eût-il rompu le cachet de cire sans armoiries, que sa figure

s'empourpra et qu'il frappa violemment du pied en jurant qu'il saurait bien découvrir l'insolent qui l'avait écrit.

Le billet contenait ces vers burlesques, écrits en lettres romaines par un anonyme :

Le roi trop simple donne tout,
Monsieur de Luynes ruine tout
Et ses deux frères râflent tout;
Tous leurs parents emportent tout
Et leurs agents déguastent tout.
Le chancelier excuse tout,
Les intendants retranchent tout,
Le garde des sceaux scelle tout,
Le père Arnoux déguise tout,
Le Parlement vérifie tout,
Les pauvres Français souffrent tout,
Mais à la fin ils perdront tout ;
Et si Dieu ne prévoit à tout
Le grand Diable emportera tout.

Le duc brûla le billet, prit son chapeau et y trouva un autre billet, passé dans la ganse, en tout semblable au premier ; sa colère augmentait, il trouvait partout, sous ses mains, de nouveaux billets, tous renfermant la même satire ; ses gants en recélaient dix, roulés et passés dans les doigts, il y en avait un qui tournait autour de son fouet de chasse, comme les devises autour d'un mirliton, et un que l'on avait soigneusement épinglé sur le col de son manteau. Il sortit ; les arbustes du parc en balançaient quelques-uns, en guise de feuilles, et un coup de vent qui s'éleva en fit voltiger que l'on avait posés sur les bancs et sur le piédestal des statues. Des groupes s'étaient formés, de seigneurs et de valets, qui se disper-

saient à la vue du ministre, en étouffant des éclats de rire.

Luynes enrageait ; s'il eût tenu en ce moment l'audacieux semeur de petits papiers, il l'eût pour le moins fait brancher incontinent aux arbres du parc, ou écarteler à quatre chevaux dans la cour des écuries; il commença une enquête, d'une voix brève, les dents serrées, mais personne n'avait rien vu et tout le monde tremblait également d'être soupçonné. Alors il pensa que les poètes devaient être suspectés en première ligne ; ces mauvais rimeurs et grimauds n'étaient bons qu'à de semblables sottises.

Et il en arriva, ainsi que Cossinade l'avait prévu — car c'était ce méchant homme qui était l'auteur et le distributeur de la pièce incriminée, — il arriva que Blaise fut accusé, tout justement parce qu'il fut le seul qui ne vint pas se disculper à grand renfort de protestations. Le chevalier avait machiné toute une mise en scène très compliquée à la suite de laquelle, Blaise étant fouillé, on devait trouver sur lui un brouillon raturé de la pièce de vers, preuve accablante de son crime, pendant que lui-même, chevalier de Cossinade, quoique lié au coupable par les liens de l'amitié, apparaîtrait comme le modèle et parangon du dévouement au roi et à M. de

Luynes. Mais cela ne fut point nécessaire, tout le monde avait intérêt à trouver un coupable, quel qu'il fût ; la nouvelle, lancée on ne sait par qui, que Blaise pouvait être l'auteur de la satire, se répandit avec une merveilleuse rapidité, la dixième personne qui le répéta affirma que cela était certain, et la vingtième que Blaise lui-même s'en était vanté.

Le duc, ravi de pouvoir solennellement affirmer sa puissance, dépêcha quelques estafiers qui conduisirent à la Bastille le malencontreux poète, muni d'une lettre de réception signée du roi. Le chevalier se frotta les mains, et la belle Séraphine, congédiée avec mépris, se réfugia en pleurant chez Mme Simone, emportant dans ses bras le triste Hyacinthe.





IV

COMMENT BLAISE FUT MIS A LA BASTILLE ET COMMENT IL EN SORTIT.

Blaise fut embastillé sans avoir eu le temps de se reconnaître ; il eut beau supplier ceux qui le conduisaient de faire en sorte qu'il pût se justifier, ces braves gens lui rirent au nez.

— Je prends part à votre chagrin, monsieur, lui dit le chef de la troupe; mais réfléchissez que tous ceux que

l'on emprisonne protestent ainsi de leur innocence, et dites-moi, je vous prie, à quoi serviraient les prisons d'État, si l'on voulait bien écouter les gens !..

Blaise jugea plus prudent de se taire et de se résigner, et il se laissa conduire dans la cellule qui lui était destinée.

Ce logement n'était point un cachot obscur et malsain; il n'y avait point là de chaînes scellées au mur, point de cruche surmontée d'un morceau de pain, en guise de couvercle, point de paille humide pour servir de grabat ; c'était une petite chambre d'apparence monastique, ayant pour tout mobilier un lit, une table et une chaise, et, n'eussent été les forts barreaux de fer scellés à la fenêtre, Blaise aurait pu se croire dans quelque chambre d'hôtellerie de peu d'importance. Le geôlier lui annonça que, deux fois par jour, il lui apporterait à manger, puis il se retira en lui souhaitant de prendre son mal en patience, puisque le roi n'avait point ordonné qu'on le tourmentât en aucune façon. Le prisonnier s'assit et écouta les lourdes portes se refermer les unes après les autres, dans le silence des corridors, avec un grand bruit de clefs et de ferraille.

Le roi n'avait point ordonné de le tourmenter en aucune façon ! Suivant l'avis du geolier, il semblait que, moyennant ces paroles rassurantes, Blaise dût se trouver le plus heureux prisonnier du monde; en effet, manger le pain du roi sans être obligé à aucun travail était, aux yeux du brave gardien, un sort très supportable. Blaise ne fut point de cet avis lorsque quelques semaines se furent écoulées.

Les premières journées lui parurent assez courtes : il se creusait l'esprit pour deviner comment il avait pu mériter une pareille disgrâce, il s'inquiétait du sort de sa femme et de son enfant, mais il était soutenu par l'idée que son innocence allait être reconnue et prêtait l'oreille au moindre bruit, ne doutant point que l'heure de la délivrance n'allât sonner bientôt. Puis, comme la nature humaine se plie à toutes les exigences du sort, il arriva qu'insensiblement ses préoccupations furent moins vives et que son impatient espoir de délivrance fit place à une attente moins anxieuse. Ce fut alors que l'ennui, le plus cruel ennemi des prisonniers, vint le torturer.

C'est l'ennui surtout qui fait naître les projets d'évasion dans l'esprit des détenus : l'imagination inoccupée se concentre tout entière sur l'étude des moyens de conquérir la clef des champs, si impossible que paraisse la réussite; c'est alors que, le temps et la patience aidant, s'élaborent ces merveilleuse évasions qui déconcertent les geoliers les plus soupçonneux et que ne peuvent prévoir les verroux ni les grilles. Et bien des prisonniers n'ont dû qu'à de folles entreprises, toujours avortées, l'énergie nécessaire pour ne pas mourir de découragement.

Blaise n'en arriva pas tout de suite à ces extrémités, il rimait des vers, bien qu'il ne pût les écrire que sur le mur de sa prison, avec une des dents de la fourchette qu'on lui laissait ; il composa ainsi un long poème et quelques douzaines de sonnets; mais l'esprit s'engourdit dans l'éloignement du monde, et, quand le mur fut

couvert tout entier de belles rimes sonores, sa muse s'envola, effrayée sans doute par la solitude.

Il chantait aussi, pour se distraire; mais, faute de pouvoir composer de nouvelles chansons, celles qu'il répètait continuellement lui semblèrent fastidieuses.

Alors il se mit à chercher autour de lui quelque être, si infime qu'il fût, qu'il pût regarder vivre ; il n'y avait là que des mouches et des araignées, il s'enquit de leurs mœurs, s'intéressa dans leurs guerres ; mais, d'abord impassible spectateur des crimes minuscules qui se commettent sur la toile de l'araignée, il devint bientôt le défenseur de la mouche opprimée.

L'attention qu'il prêtait par désœuvrement à ces drames lui en révélait des détails microscopiques : il voyait, à l'approche de la mouche, l'araignée se tapir avec précaution au fond du tunnel qui forme le centre de ses filets, et surveiller avec une anxiété que trahissaient ses mouvements nerveux le vol étourdi de l'insecte convoité. La mouche frappait de l'aile sur la toile et tout aussitôt, se sentant prise à la glu, se débattait avec une bourdonnement désespéré, sans autre résultat que de s'empêtrer davantage. A se signal, l'araignée s'élançait de sa cachette et courait sur les fils, avec ces mouvements balancés qu'ont les danseurs de corde ; ses yeux se dilataient, deux de ses pattes pelues se tendaient en avant, prêtes à enserrer sa victime... C'est alors que le doigt de Blaise apparaissait, semblable au *deus ex machinâ* des drames antiques ; il recueillait la pauvre mouche en brisant un fragment de la toile et la déposait sur sa table, où il s'amusait à la regarder se

débarrasser péniblement des liens qui l'emmaillotaient, pendant que l'araignée, déçue dans son espoir, s'activait à repriser ses filets ou s'enfuyait effarée sur la muraille.

Grâce à cette protection constante accordée aux mouches, les araignées mouraient de faim, ou bien s'en allaient chercher des lieux moins policés où elles pussent en paix exercer leurs brigandages. Quand l'automne arrivait, les mouches à leur tour périssaient de froid et Blaise se retrouvait seul.

Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque Blaise, désespérant d'obtenir sa grâce, ou tout au moins son jugement, se mit à chercher les moyens de s'évader.

Il connaissait, pour les avoir lues dans les livres, presque toutes les évasions notables, depuis Hégésistrate, qui, selon Hérodote historien, se coupa le pied pour se délivrer de l'anneau de fer qui le retenait au mur de son cachot, jusqu'à Marie Stuart qui fit dérober les clefs de sa prison par un page, sur la table même du laird de Loch-Leven, et s'enfuit à la barbe de celui-ci vers ses bons amis d'Ecosse ; mais la Bastille, construite depuis Charles VI le Bien Aimé, avait eu le loisir de devenir une prison modèle, hermétiquement bouchée, et ses gardiens, instruits par une tradition deux fois séculaire, étaient de vieux renards auxquels il était difficile de faire croire que les vessies fussent des lanternes.

Blaise projeta successivement de trouer le plancher de sa cellule, de scier les barreaux de la fenêtre, de grimper par la cheminée, de pratiquer un souterrain

dans l'épaisseur des murailles, de façonner des cordes avec ses chemises et ses draps et des armes avec son bougeoir de fer, d'étrangler son gardien pour s'emparer de ses habits et de ses clefs, de mettre le feu aux portes pour se glisser par les brèches enflammées, enfin de se cacher dans un coffre qui servait à lui apporter du linge; mais, les études étant faites, il s'apercevait bientôt que ces ruses enfantines, bonnes tout au plus avec des geôliers de province, n'offraient aucune chance de succès.

De sa fenêtre, en montant sur la table, et malgré le balcon de pierre que formait la muraille, il distinguait quelques toits du faubourg Saint-Antoine, au-dessus duquel il se trouvait, mais il savait qu'entre sa cellule et les maisons voisines il y avait un mur lisse haut de plus de vingt toises et un fossé large de vingt-six et profond de huit; le tout surveillé nuit et jour par des soldats armés de mousquets qui avaient ordre de tirer sur les fuyards à première vue. Quant à s'échapper par l'intérieur de la prison, cela paraissait encore plus impossible, vu le nombre infini des portes verrouillées et des postes soumis à la plus sévère consigne. La cheminée était fort étroite et grillée de cinq grilles.

Cependant un homme d'imagination n'est jamais pris au dépourvu : Blaise résolut, après des mois passés en recherches, de feindre une évasion par la fenêtre et de se cacher dans sa chambre, si bien caché que l'on ne pût soupçonner la fraude ; un homme qu'on ne surveille plus est à demi sauvé; peut-être, pendant qu'on le chercherait dans la ville, trouverait-il un moyen de s'esquiver par l'intérieur de la prison.

Il risquait, s'il était découvert, d'être traité plus durement, mais cette tentative attirerait du moins l'attention sur lui et il était possible que, par ce moyen, il obtînt le jugement qu'il espérait toujours; il verrait des juges, il pourrait protester, savoir enfin ce qui lui valait tant de misères.

Il fallait, pour réussir dans ce projet, trois conditions principales : premièrement, préparer son évasion par la fenêtre, comme si elle devait être accomplie réellement, de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit de ses gardiens; deuxièmement, trouver une cachette improbable dans cette chambre si nue et si peu meublée; et enfin, cette cachette étant trouvée, conserver à portée de sa main quelques vivres qui lui permissent d'y rester plusieurs jours, s'il était besoin. Le hasard ferait le reste.

Blaise commença par la besogne la plus longue et la plus difficile, qui était de scier un barreau de la fenêtre ; il lui fallut pour cela se fabriquer une lime, et il y parvint, après plusieurs semaines de travail, en faisant rougir au feu et en trempant dans sa cruche un vieux clou qu'il avait découvert. Son outil achevé, il l'emmancha fort proprement avec un morceau du bois qu'on lui donnait pour se chauffer, puis il attaqua le barreau.

Une telle coupure ne pouvait être faite en un jour ; il dut composer avec de la mie de pain une sorte de mastic mélangé de rouille qu'il appliquait très exactement sur la partie entaillée : l'œil le plus soupçonneux y eût été trompé.

Quand le barreau fut à moitié rongé, il s'occupa de

faire une corde de vingt-cinq toises, employant pour cela son linge qu'il déchirait en lanières très étroites, et de la paille, tirée de sa paillasse, qu'il tressait en minces cordelettes : il cachait soigneusement son travail dans son lit, quelque temps avant la visite du gardien. Cela l'occupa plusieurs mois. Combien ? il n'aurait pu le dire ! il ne connaissait plus l'ennui maintenant, quoi qu'il feignît un profond découragement. Sa prudence devait être toujours en éveil ; un fétu de paille, un fil de linge, un grain de limaille de fer luisant le soir à la chandelle pouvaient attirer l'attention, éveiller les soupçons, compromettre le fruit de tant de labeur ; et il passait presque autant de temps à faire disparaître les traces de son travail qu'à exécuter ce travail lui-même.

Ces différents préparatifs étant terminés, il se mit à économiser sur sa portion de chaque jour : il délayait son pain dans l'eau et le pétrissait en boulettes pour le réduire au plus petit volume possible. Quand il eut fait une provision suffisante, il s'occupa de préparer sa cachette.

Le choix de celle-ci avait demandé de longues réflexions : il avait d'abord songé à se blottir sur l'armoire, dans son matelas, sous le lit, à soulever des carreaux du plancher et à se creuser une petite loge souterraine ; mais il crut devoir s'arrêter à la dernière idée qui lui vint, parce qu'elle était la plus improbable et par conséquent la meilleure.

Il avait remarqué qu'il existait un certain espace entre le châssis qui soutenait sa paillasse et le bas de la planche qui formait le ventail du devant de son lit, de telle sorte

qu'un objet accroché sous ce châssis, tout à fait dans l'angle formé par le devant du lit, ne serait point aperçu, à moins que l'on ne se penchât jusque contre terre pour visiter le dessous du lit. Il fit des expériences préparatoires : un paquet de hardes mesurant juste la grosseur de son corps fut attaché par lui, à l'aide de solides lanières, dans la position requise, et il eut la joie de reconnaître qu'on pouvait parfaitement fouiller le lit et regarder dessous sans rien apercevoir de suspect.

Ce dernier atout mis dans son jeu, il n'y avait plus qu'à choisir le jour et l'heure de l'exécution de son plan.

Il savait que, pendant la nuit, il s'écoulait un quart d'heure entre les rondes ; ce court espace de temps devait lui suffire pour raffiner sur la vraisemblance de son évasion. Au jour choisi, à la nuit tombante, aussitôt après la visite du geôlier, il commença par arracher le barreau qu'il avait limé, puis il se fit une saignée au bras et barbouilla de sang les aspérités de la pierre, pour faire croire à une pénible escalade ; la corde, frottée de sang par places, fut accrochée aux barreaux qui restaient à la fenêtre, et celui qu'il avait coupé, suspendu au bout [illegible] la corde, gratta le mur par endroits, comme si des [illegible]'y fussent appuyées.

Il éten[illegible]ras : des gouttelettes rouges tombèrent sur le chemin [illegible] ronde, puis il jeta son pourpoint, qu'il entendit avec [illegible]isir tomber dans le fossé rempli d'eau. Et enfin, d'un [illegible]rnier effort, il lança le plus loin qu'il put, à la grâc[illegible]e Dieu, un bout de corde rompue qui devait faire [illegible]re à son escalade de l'autre côté du fossé.

Il était temps; déjà les pas de la ronde suivante retentissaient au loin, Blaise ne perdit pas un instant pour s'attacher, avec les liens qu'il avait préparés, et pour se suspendre, comme en un hamac, à la place qu'il avait choisie.

Puis il écouta ce qui allait se passer.

Un coup de mousquet retentit dans la nuit, quelques cris d'alarme, et aussitôt la prison toute entière fut en rumeur. Blaise prêtait l'oreille avec une angoisse indicible. Quel fut son étonnement en entendant une voix crier : — Je l'ai touché, je l'ai touché !

Il perçut le grincement de lourdes portes, celles des cours et des poternes, qui tournèrent sur leurs gonds ; puis une rumeur et une mousqueterie lointaines lui firent juger qu'on était pris à sa ruse et qu'on le poursuivait jusque dans le faubourg, et l'espoir entra dans âme. Mais, contrairement à ses prévisions, les portes de son couloir ne s'ouvrirent pas et personne n'entra dans sa cellule ; alors il desserra ses liens et prit quelque mouvement, il lui importait de ne pas fatiguer ses membres par une trop longue inaction.

Une heure après, un bruit de pas s'étant fait entendre, il reprit vivement sa position et attendit sans oser souffler : le moment critique approchait.

Plusieurs personnes entrèrent dans la salle, et, se dirigeant vers la fenêtre, reconnurent, à la lueur d'une lanterne dont il voyait par moments la lumière courir sur le plancher, le bel état dans lequel Blaise avait laissé la serrurerie du roi; il jugea que ce devaient être le gouverneur de la prison, son geôlier et quelques

soldats, et il eut lieu d'être surpris de la conversation qu'il entendit.

— Il est impossible, disait une voix qui devait être celle du gouverneur, il est impossible que le prisonnier ait pu préparer son évasion avec tant de soin et de bonheur sans que tu y aies prêté la main, ou que tu aies tout au moins fermé les yeux ; la question te fera parler, maraud, car tu dois avoir bien des choses à confesser !

— Oh ! monseigneur, suppliait une voix tremblante, celle du porte-clefs, je vous jure par devant Dieu et monsieur Saint-Michel, mon patron, qu'il y a là-dessous quelque diablerie dont je suis la victime, et l'innocente victime ; demandez plutôt à ces braves soldats, qui ont tiré sur le fuyard, si les balles ne traversaient pas son corps sans y laisser de traces et si le plomb dont il fut atteint l'empêcha un moment de courir comme un possédé qu'il est !

— Il est vrai, dit un autre des assistants, que tout honnête chrétien y fût demeuré, car nous l'aperçûmes au moment qu'il traversait le fossé à la nage ; le temps d'épauler, d'abattre la mèche, et un biscaïen lui traversa le corps ! Mais, quand nous sommes arrivés pour repêcher notre gibier, nous n'avons plus trouvé que son pourpoint percé de ma balle, ce qui prouve que je ne suis pas trop maladroit ; quant à l'homme, un de nos camarades l'a bien vu qui s'enfuyait par le glacis, comme un diable, en faisant de grands bras par dérision, et il en est resté cloué sur la place, sans seulement pouvoir faire un signe de croix, tant la frayeur le tenait au ventre !

Le gouverneur ne fit point d'objections, c'était un homme superstitieux, fort peu soucieux de se commettre avec les êtres chimériques et qui n'aimait point les aventures qui sentent le fagot ; il ne pouvait concevoir comment Blaise avait escaladé l'autre paroi du fossé à la barbe de ses soldats, et les assertions de ces derniers, auxquels la peur avait fait voir beaucoup trop de choses, le déroutaient complètement. Il résolut, pour plus de prudence, de faire le silence sur l'évasion de Blaise Dupuits et l'ordre qu'il en donna fut reçu avec joie par le geolier, qui tremblait pour sa peau et croyait déjà voir le chevalet dressé à son intention, et aussi par les soldats, lesquels eussent volontiers donné la moitié de leur solde, plutôt que d'être mêlés à des affaires de diableries.

On convint que Blaise passerait pour défunt de sa mort naturelle et qu'il n'en serait autrement question, et la troupe s'en alla rapidement, comme on quitte des lieux qui ne sont point salubres à habiter, laissant les portes ouvertes et le prisonnier à sa seule garde.

A peine le bruit de leurs pas se fût-il éteint que Blaise fut debout hors de sa cachette; sa situation se simplifiait et se compliquait tout à la fois. Il était évident que le plus fort était fait et qu'il trouverait peut-être moyen de sortir de la Bastille, mais, s'il se laissait prendre, sa perte était certaine ; le gouverneur, le geôlier et les soldats ne voudraient pas avoir inutilement décrété sa mort, et la moindre chose qui pût lui arriver était un bon procès en sorcellerie. Cependant, comme c'était un courageux garçon, il fit taire ses appréhensions et ne songea

qu'au plus pressé, c'est-à-dire à s'en aller. Minuit sonnait à toutes les horloges de Paris, il retira ses souliers, qu'il accrocha aux boutons de sa culotte, et s'avança avec précaution dans les corridors.

L'ombre était épaisse, il erra longtemps dans les couloirs, descendit des escaliers si profonds qu'ils semblaient s'enfoncer jusqu'aux entrailles de la terre ; il songeait que le fil de Mme Ariane lui eût été fort nécessaire pour pouvoir, au besoin, regagner son cachot et sa cachette, s'il ne trouvait pas d'issue ; il se hâtait, trébuchait parfois et roulait sur la pierre, sans penser à essuyer du revers de sa manche la sueur qui perlait sur son front, car l'heure passait et les premières lueurs du jour le livreraient à ses ennemis, s'il ne pouvait s'évader auparavant.

Tout à coup un chant éloigné frappa son oreille :

On ne me voit paraître
Avec l'air triste ou chagrin,
Je suis, ou voudrais être,
Partout où l'on boit du vin.
En buvant de ce jus divin
Du bonheur nous sommes certains,
En noyant le chagrin.

— Pardieu ! se dit Blaise, la voix est fausse en diable et la rime détestable, mais la pensée me paraît belle, poétique, et surtout très raisonnable, car, pour ma part,

je ne souhaiterais rien tant au monde que d'être assis devant un broc couronné de mousse rose, dans le cabaret de ma mère, avec mon enfantelet sur les genoux et ma bonne femme auprès de moi.

A pas de loup il se dirigea vers le lieu d'où partait le bruit et s'approcha d'une petite porte qu'encadrait un filet de lumière : autour d'une table, une vingtaine de soudards buvaient et jouaient aux cartes, l'un d'eux chantait ; quelques autres, étendus sur des lits de camp, ronflaient à l'unisson, formant une basse à ce concert improvisé, sans être dérangés par le vacarme qui se faisait autour d'eux. Blaise fit réflexion que ce poste devait être voisin d'une porte de sortie et cette pensée lui donna du courage. Il songeait qu'il n'aurait sans doute qu'à ouvrir cette porte et à continuer son rôle de fantôme pour terrifier ces vaillants soldats, mais ce fut lui qui brusquement fit un saut en arrière et se rejeta dans l'ombre, car la porte s'ouvrait.

Un grand diable, vêtu de cuir et d'acier, le chef couvert d'un feutre à larges bords, en sortit, porteur d'une lanterne, de plusieurs flacons vides et d'un trousseau de clefs. Blaise lui emboîta le pas et le suivit comme une ombre, en remerciant Dieu de lui envoyer si à propos un guide. Le soldat ouvrit plusieurs portes, et tout à coup les étoiles pâlissantes dans le ciel du matin apparurent aux yeux du prisonnier. Il se glissa par l'huis entrebâillée et se hâta de s'éloigner, pendant que le soldat descendait les degrés d'un cellier qui prenait accès sur la cour de la prison. Parvenu hors du rayon de la lanterne, Blaise s'agenouilla dévotement sur la pierre et

remercia du fond du cœur Celui qui le protégeait d'une manière si évidente. Il attendit que le soldat fût rentré au corps de garde, puis, s'étant relevé, il fit avec précaution une promenade dans la cour, pour étudier le terrain.

Le jour se levait déjà, l'ombre des tours immenses se découpait nettement sur le ciel légèrement teinté de lueurs violettes, mais il restait assez d'ombre au fond de ce puits immense pour qu'un homme pût y marcher sans crainte d'être aperçu.

C'était la cour la plus éloignée des portes de sortie; Blaise s'aperçut avec désespoir qu'elle était parfaitement close. N'avait-il donc déployé tant de courage et d'habileté que pour rester pris dans cette grande souricière! Nul moyen de retourner à sa cellule, maintenant, il se trouvait dans la situation d'une pauvre bestiole tombée dans un piège et qui cent fois fait le tour de sa prison, s'épuisant en bonds inutiles et se cassant les ongles aux parois abruptes.

Cependant, en cet instant critique, il eut la preuve de la vérité de cet axiome, qu'il ne faut désespérer de rien, car son attention fut attirée par une voiture chargée de paille qui se trouvait là, dans un coin, appuyée sur ses chambrières. Il en fit le tour, flairant quelque bonne cachette et tâchant de découvrir ce qu'était venu faire la voiture et quelle était sa destination.

Cette inspection sommaire lui fit reconnaître que la cour n'était point jonchée de débris de paille, entre la poterne et la place qu'occupait la voiture, qu'au contraire une allée et venue était manifeste entre la voiture

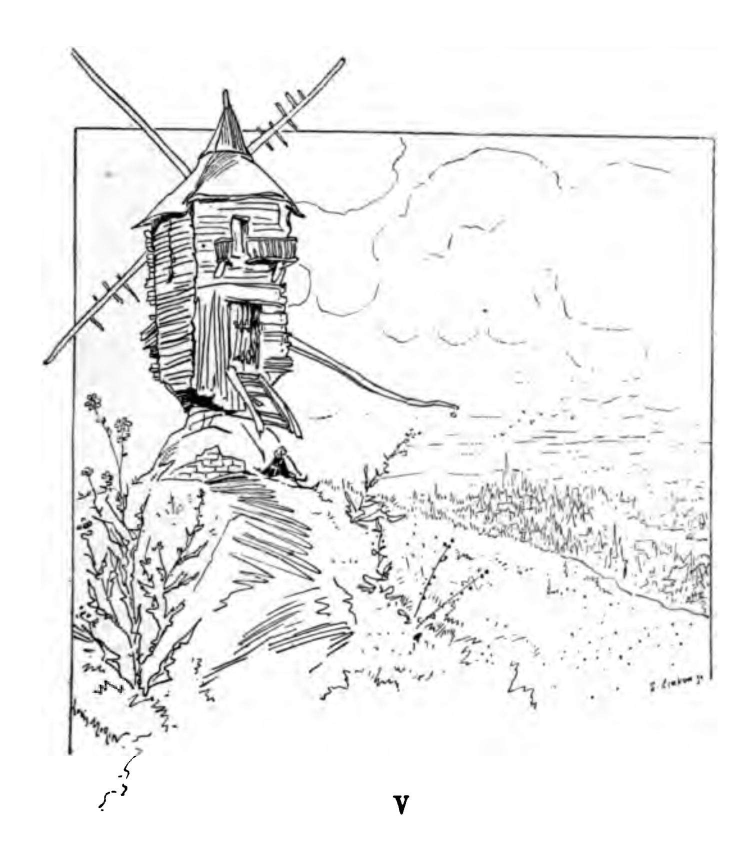
et la porte par laquelle Blaise était sorti à la suite du soldat; à l'examen de la paille elle-même, il était facile de voir qu'elle n'était point liée, par bottes, mais foulée, cassée, piétinée : il n'en fallait pas davantage à Blaise pour déduire que la voiture était entrée à vide dans la cour, qu'elle avait été chargée de fourrage ayant servi de litière aux soldats du poste, que la voiture serait sans doute emmenée le matin même et que c'était bien là la cachette idéale, une cachette qui allait rouler toute seule vers la campagne !

Il avala quelques-unes de ses boulettes de pain, comme un voyageur prudent qui se leste avant de partir, grimpa lestement sur la meule, s'y creusa un trou assez grand pour le contenir, s'y enterra bravement, ramena la paille sur sa tête et attendit patiemment l'heure du départ. Deux heures après, la voiture s'ébranlait, et le prisonnier franchissait les portes de cette Bastille d'où nul n'avait pu s'évader avant lui.

Peu de temps après, la voiture ayant gagné la campagne, Blaise se laissa glisser le long de la paille et se trouva sur la grand'route, libre, et dégouté à tout jamais de la société des grands.

Il y avait dix ans qu'il était prisonnier !





V

BLAISE ARRIVE A SON LOGIS ET EN REPART PRESQUE AUSSITOT POUR COURIR LA FRANCE EN COMPAGNIE DE RODRIGUE, CHEF DE COMÉDIENS.

Blaise erra toute la journée dans la campagne, son accoutrement ne lui permettait pas de rentrer à Paris pendant le jour ; il gravit les hauteurs de Montmartre, pour tâcher du moins de distinguer, parmi tous les toits de la capitale, le toit du Puits-sans-Vin, sous lequel

respiraient la belle Séraphine, son enfant chéri et sa vieille mère, la bonne Simone.

La ville s'étendait au loin, serrée dans sa ceinture de murailles, hérissée de tours et de flèches ; Notre-Dame, au centre de la cité, projetait son ombre immense sur l'inextricable fouillis des petites maisons qui l'entouraient. Blaise eut beau regarder, il ne put reconnaitre le faîte pointu du Puits-sans-vin : il resta pourtant là toute la journée, assis au pied d'un moulin abandonné, songeant à son bonheur prochain et appelant de tous ses vœux la nuit, protectrice des pauvres proscrits.

Ses projets étaient faits : il repartirait sur-le-champ, emmenant sa femme et son fils, bien loin, peu importait sous quels cieux, pourvu que l'on fût loin de la cour et loin de la Bastille. La bonne Simone n'abandonnerait pas ses enfants dans cette détresse et garnirait leur bourse jusqu'à ce que des temps meilleurs leur permissent de revenir au logis paternel. A défaut de cela, son talent de musicien, qu'il n'avait sans doute pas perdu, leur permettrait de vivre, en quelque lieu qu'ils se trouvassent.

La nuit descendit enfin ; Blaise entra dans Paris. Du plus loin qu'il aperçut le cabaret paternel, il augura bien de son retour au logis : toutes les fenêtres, comme jadis, étaient éclairées et, dans l'entre-bâillement des petits rideaux à carreaux rouges et blancs, derrière le réseau de plomb des vitres, il apercevait les buveurs lever le coude. Comme d'une rûche, un joyeux bourdonnement sortait du cabaret, et les rares passants de la rue

du Mouton qui n'entraient pas au Puits-sans-Vin s'éloignaient d'un pas plus lent et comme à regret.

L'évadé gravit les marches sur la pointe du pied et jeta un regard à l'intérieur. Oh ! comme son cœur battait ! Auprès du comptoir, dans le fond, Simone était assise à sa place accoutumée et sa bonne figure portait les traces d'un chagrin violent, continu ; Blaise sentit couler ses larmes. Qui n'eût-il pas donné à ce moment pour pouvoir entrer, pour se jeter dans les bras de sa mère en lui criant : — C'est moi ! c'est moi, ma mère, réjouis-toi, les chagrins sont passés, je t'aime comme autrefois, mille fois plus qu'autrefois ; viens, quittons Paris, fuyons avec ma femme et mon fils, si loin que nous puissions vivre en paix ! » Cependant une cruelle inquiétude lui étreignait le cœur: Séraphine était-elle là aussi ! Sans doute c'était sa lumière qui éclairait la petite fenêtre du second étage ; encore un peu de patience, et il allait serrer sur sa poitrine ces trois têtes chéries.

Il descendit dans la rue, car des buveurs s'étaient levés et allaient sortir, sans doute ; il entra sous les tonnelles et s'assit devant l'une des tables de bois : la porte des caves était placée devant lui.

Il était là depuis une heure environ, attendant le départ des hôtes, lorsqu'un enfant de onze à douze ans sortit du cabaret, un flambeau et un broc à la main, se dirigeant vers les tonnelles. C'était Hyacinthe, Blaise le devina tout de suite et il fallut qu'il appelât à lui toute sa raison pour rester immobile à sa place, car un éclat, les cris d'un enfant surpris et effrayé pouvaient le perdre.

Hyacinthe entra dans la cave, emplit son broc et repassa devant son père qui se cachait dans l'ombre comme un voleur.

Enfin le couvre-feu sonna par la ville, les derniers buveurs sortirent en chancelant et les volets se fermèrent au Puits-sans-Vin. Blaise entra ; un homme restait encore dans la salle, c'était le vieil ami de son père, le comédien Rodrigue. Cet excellent homme le reconnut tout de suite et le serra dans ses bras, mais sans vouloir répondre à ses questions pressantes, puis il sortit de la pièce et aussitôt reparut, ramenant Mme Simone et Hyacinthe, qu'il avait prévenus en quelques mots rapides.



Mais la joie de Blaise se changea en une douleur profonde : on ne put lui cacher que Séraphine était morte de chagrin, pendant la deuxième année de son embastillement, après avoir épuisé vainement toutes les prières pour obtenir la grâce de son mari.

Blaise s'indigna quand il connut la cause futile de ses malheurs, puis il raconta les circonstances de son évasion, mais ce fut Rodrigue qui ramena les esprits aux

conjectures présentes en demandant à Blaise ce qu'il allait devenir. Le pauvre garçon, tout à sa douleur, se fût laissé reprendre volontiers : il ne se sentait pas le courage de s'enfuir et de se cacher de nouveau ; il obéit cependant aux prières de sa mère et Rodrigue fut chargé de trouver une cachette.

— Je n'en connais pas de meilleure, dit l'acteur après avoir réfléchi quelques instants, que de te placer dans la troupe déambulatoire que je commande à présent ; demain nous partons pour une tournée des provinces, tous bons enfants et prêts à te servir et à te céler de notre mieux. Viens avec nous, tu seras notre poète et notre musicien, les comédiens ont cette franchise de pouvoir aller partout sans éveiller les soupçons : l'histrion passe, on siffle ou l'on applaudit, mais on ne lui demande ni d'où il vient, ni où il va. Aussi bien je ne donnerais pas un maravédis de ta peau si tu demeures ici. Monsieur le cardinal a succédé à monsieur de Luynes, cela est vrai, mais le nouveau ministre montre encore moins d'affection pour les chansonniers que son prédécesseur, et il est convenu, de par ton séjour à la Bastille, que tu es l'un des plus dangereux de cette espèce. Comprends donc que, tout innocent que tu sois, tu es coupable pour avoir été en prison et coupable pour en être sorti, sans compter que l'on peut relever contre toi plusieurs charges qui prouvent, clair comme eau de roche, que tu es en de trop bons termes avec M. Satanas, capitan de l'Enfer. Il importe donc de détaler, et promptement ; ton fils est trop jeune pour te suivre, quant à Mme Simone, son devoir est de rester ici et de ne pas se vanter de tes exploits. J'ai dit.

Ces raisons étaient excellentes, il fallait bien que Blaise s'y rendît. Après une nuit passée entre sa mère et son fils, à parler de ceux qui n'étaient plus, de Séraphine et du bon capitaine Jacquot, Blaise, convenablement rasé, vêtu d'un habit fort propre, mais de couleur sombre, pour ne point attirer les regards, et muni d'une bourse pleine d'or, monta sur le chariot de Thespis avec la troupe du sieur Rodrigue, lequel allait promener sa gloire par les provinces.





VI

TRISTE RÉCIT DU CAPITAINE RODRIGUE.
COUPS D'ÉPÉE ET PISTOLADES.

Le Puits-sans-Vin ne prospérait guère, depuis la mort du capitaine Jacquot : les temps étaient toujours mauvais pour les pauvres gens et la vie n'était facile que pour les grands seigneurs et les gens de leur maison : les serviteurs des princes s'en donnaient à cœur

5

joie, traitaient Paris en ville conquise et se riaient des édits du Parlement portés contre eux. Personne n'eût osé mettre la main sur le dernier des goujats, s'il était à Monsieur de Guise ou à Monsieur de Condé.

Des gens couraient Paris, gourmaient les passants, s'installaient aux auberges, criaient en maîtres et buvaient d'autant plus copieusement qu'il n'était point question de paiement ; tout le bénéfice du pauvre cabaretier s'en allait par ces gosiers d'éponge. Où étaient, pour effaroucher ces vilains oiseaux, le grand nez, les grandes moustaches, le front balafré, la silhouette macaronique et surtout la grande épée du capitaine ?

Hyacinthe grandit dans le cabaret, comme son père avait fait, mais Simone ne fut point d'avis d'en faire un savant, puisque le talent menait à la Bastille ; du reste il avait en toutes choses les goûts de sa grand'mère et peu d'entraînement vers les arts. C'était un enfant sérieux qui mettait beaucoup de soin et de diligence à remplir les petits offices dont on le chargeait, mais il aimait par-dessus tout à calculer dans les livres et son plaisir était aussi d'aller aider les voisins dans les achats et les ventes qu'ils faisaient. Mme Simone vieillissant, il prit tout jeune la conduite de la maison, et bien qu'il n'eût pas plus de force qu'un moucheron, il savait très bien résister aux exigences des mauvais clients et à leurs bourrades. Il leur tenait tête sans s'intimider et parvenait parfois à leur faire quitter la place.

Un jour, vers 1635, — il y avait longtemps déjà que l'on n'avait eu de nouvelles de Blaise, — Rodrigue reparut au Puits-sans-Vin. Le vieux comédien entra en

levant les bras au ciel, avec une mimique désespérée : il apportait de mauvaises nouvelles, le pauvre poète était mort, et le récit de cet accident sortit en de telles paroles de la bouche du capitan :

— C'est en Bretagne que ton père a quitté la vie, mon fils, et si quelque chose peut calmer la douleur que tu dois éprouver, c'est de savoir qu'il est mort en brave, l'épée au poing.

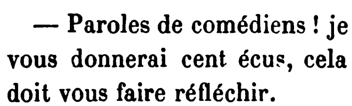
Nous nous étions dirigés vers ce pays où les comédiens ne vont guère, espérant n'y point trouver de concurrents et voir se délier plus facilement les bourses de gens depuis longtemps privés de tout commerce avec la muse et par conséquent plus alléchés par le plaisir de la comédie, le plus délicat qui soit. Nous nous arrêtâmes successivement à Rambouillet, à Chartres, à Mortagne, à Alençon, au Mans, à la Flèche, à Angers et à Nantes, ici applaudis et couverts de gloire, là sifflés et presque chassés honteusement, pour les mêmes pièces, jouées de semblable façon ; ce qui, en prouvant que l'opinion publique est ondoyante et diverse, donne aux comédiens la force de recevoir sans émotion la sombre grêle des pommes cuites et des trognons de chou, ou bien la pluie bienfaisante des couronnes et des bouquets. A Quimper, où nous allâmes ensuite, peu de personnes entendent le français ; nous fûmes réduits à jouer un mystère en pantomime, qui fut accueilli d'un œil favorable. Cela nous donna le désir de faire le tour de la basse Bretagne ; notre bourse s'emplissait, dans un pays où l'on peut vivre à bon marché, et nos gosiers se reposaient d'une longue campagne de chansons, de rires, de cris et

d'imprécations. Inutile de te dire que ton père excitait toujours l'admiration générale, que nous fussions hués ou applaudis, car, au bout de quelques semaines, il avait retrouvé tout son talent et, bien loin de nous être à charge, il contribuait plus que tout autre à notre heureuse fortune. Nous avions deux chariots, solides et recouverts de cuir contre les intempéries : l'un servait de véhicule pour la troupe et l'autre portait les bagages et les décors, de telle sorte que nous avions fort bonne mine et que nous étions généralement respectés. Il n'eût point fallu manquer aux dames qui faisaient partie de la troupe, Sylvia, la Chimère, Violante, Violetta et la Duègne devant Trivelin, Lélio, le docteur, le Tabarin, ton père et moi, le capitaine Rodrigue, armés chacun d'une bonne rapière et décidés à nous en servir dans toute l'étendue de notre droit.

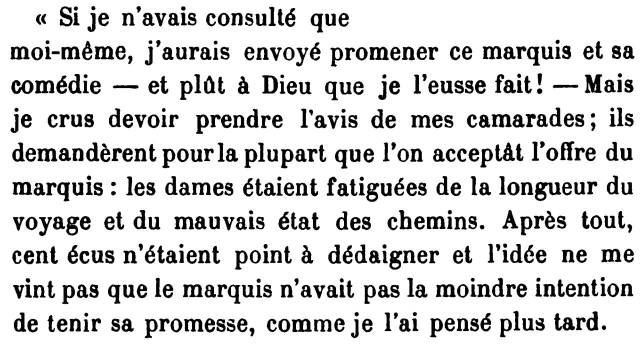
« Or, un jour, comme nous gravissions une lande sauvage, nous apperçûmes plusieurs gentilshommes qui venaient à nous, montés sur de petits chevaux du pays ; ils nous abordèrent sans politesse et l'un d'eux nous demanda qui nous étions et ce que nous allions faire par là. — Monsieur, lui répondis-je comme chef de la troupe, nous sommes des comédiens de Paris et nous nous dirigeons vers Brest où l'on nous attend avec la dernière impatience. — Comme cela se trouve, dit-il en se retournant vers ceux qui l'accompagnaient, nous pourrons faire jouer une pièce et nous donner du bon temps. — Puis, s'adressant à moi : — Venez avec moi, je suis le marquis de la Crublaie ; ces terres sont les miennes, et mon château est celui dont vous pouvez

apercevoir les tourelles à travers les arbres ; je vous logerai dans mes granges et je vous donnerai à apprendre les rôles d'une comédie qui est fort bonne, et que j'ai composée pour me divertir ; remerciez le hasard qui vous a conduits ici.

— Monsieur le marquis, lui répondis-je un peu froissé de ces façons cavalières, je ne doute pas que votre pièce ne soit supérieure à celle du sieur Hardi lui-même, mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous sommes attendus à Brest avec la plus vive impatience, et nous ne pouvons manquer à notre promesse.



— Paroles de comédiens ! je vous donnerai cent écus, cela doit vous faire réfléchir.



« Si je n'avais consulté que moi-même, j'aurais envoyé promener ce marquis et sa comédie — et plût à Dieu que je l'eusse fait ! — Mais je crus devoir prendre l'avis de mes camarades ; ils demandèrent pour la plupart que l'on acceptât l'offre du marquis : les dames étaient fatiguées de la longueur du voyage et du mauvais état des chemins. Après tout, cent écus n'étaient point à dédaigner et l'idée ne me vint pas que le marquis n'avait pas la moindre intention de tenir sa promesse, comme je l'ai pensé plus tard.

« Les conventions faites, nous quittâmes la grande route et nous nous dirigeâmes vers le château, escortés

de ces messieurs, qui se tenaient fort mal et voulaient obliger nos comédiennes à quitter leur touret de nez de voyage, ce que les personnes décentes ne font point sur les grandes routes.

« Le *pardon* allait avoir lieu, c'est l'époque que les Bretons choisissent pour prier Dieu de leur faire remise de leurs péchés et pour l'offenser de nouveau dans les ripailles qui accompagnent la cérémonie. Le château était peuplé de la noblesse des environs ; nous fûmes logés dans les granges, nous, nos chariots et nos bêtes, et, comme la nuit tombait, on nous laissa tranquilles.

« Le lendemain matin, le marquis nous apporta sa pièce et se mit à la lire. Je renonce à ma part du paradis si ce n'est la plus mauvaise que j'ai ouï de ma vie ! Il n'y avait pas dix vers par acte qui eussent leur nombre de pieds légal ; ces pauvres estropiés s'en allaient, boitant, trébuchant les uns sur les autres, au milieu d'un sujet à ce point incompréhensible que le diable, qui l'avait sans doute inspiré, ne s'y fût pas retrouvé. Le marquis continuait toujours sa lecture, riant aux larmes aux passages qu'il jugeait devoir être comiques, sans remarquer nos mines contrites et l'impatience de votre père, qui se contraignait visiblement pour ne point faire taire ce bavard. Ce fut pourtant à cause de lui que l'orage éclata. Le marquis s'interrompit : — Qui est le musicien de la troupe ? — Blaise lui fut présenté. — Etes-vous capable de mettre des couplets en bonne musique ?

— Fort capable, monsieur le marquis.

— Vous vous hâterez alors de composer la musique

de ceux-ci. Il faut trouver un air galant qui s'accommode avec les paroles.

« Et il les lut.

— Cela n'est point en mon pouvoir, monsieur, les vers sont faux, inégaux dans tous les couplets et ne peuvent être mis sur aucune musique.

— Qu'est-ce à dire, maître sot, mes vers sont excellents, vous dis-je, et vous les mettrez en musique.

— Je n'en aurai garde!.. cria votre père en se levant et en mettant la main sur la garde de son épée.

— Monsieur le marquis, me hâtai-je de dire pour apaiser la querelle, je crois que nous tenterions vainement de jouer votre comédie; nous ne sommes point montés pour ce genre de spectacle et les personnages que vous mettez en scène ne peuvent être représentés par aucun de nous.....

— Vous jouerez, vous dis-je, ou je vous ferai bâtonner d'importance!..

« Il s'emporta et nous dit les injures les plus blessantes. Il n'y avait plus à temporiser, je lui dis que nous allions sur-le-champ reprendre notre route et je fis atteler les chevaux. Il sortit alors en nous menaçant.

« Les dames étaient fort effrayées et poussaient des cris perçants; je les fis cacher derrière les coffres et nous quittâmes les granges en toute hâte, escortant le convoi avec nos conducteurs, qui étaient armés d'épées et de pistolets; il était temps : le marquis revenait, accompagné de ses amis et d'une foule de paysans qui brandissaient de longs bâtons de houx. Toute cette bande se jeta sur nous comme des sauvages et nous eûmes du

mal à soutenir le choc ; mais, plutôt que de nous laisser battre, nous eussions pourfendu tout ce monde : le plat de nos épées et quelques petits coups de pointe portés en douceur suffirent ; les chevaux effrayés par les cris partirent au galop et nous sautâmes, sous une grêle de pierres, dans les chariots, défendant leur approche avec des lances de théâtre.

« Déjà nous nous croyions hors d'atteinte, lorsque le pas de plusieurs chevaux retentit à quelque distance : c'était le marquis et les siens qui nous donnaient la chasse. Les traîtres passèrent rapidement auprès de nous et nous envoyèrent presque à bout portant une décharge de leurs pistolets.

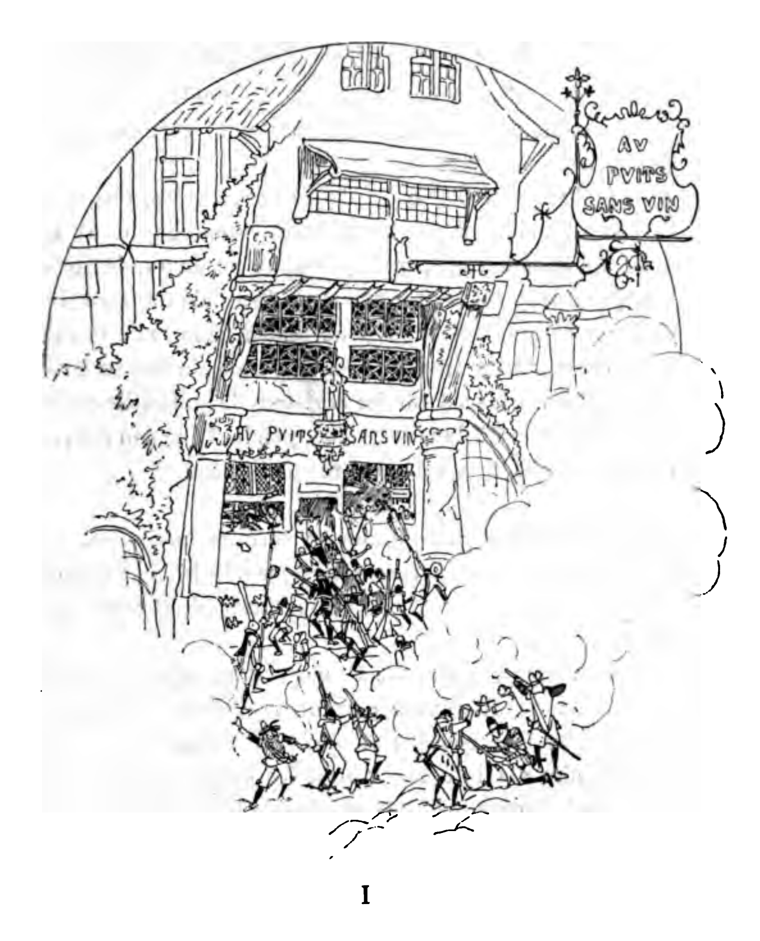
« Votre père tomba dans mes bras, blessé à mort, méchamment assassiné : nous l'avons emporté jusqu'à Brest où, n'étant pas comédien, il a été mis en terre sainte. A cette heure, acheva le vieux Rodrigue, il rend compte à Dieu de tout ce qu'il a souffert sur la terre, et il en reçoit la récompense, car les pauvres gens n'ont que cet espoir pour se fortifier. »





LIVRE III

Grandeur de la famille Dupuits, sous le règne de Louis XIV, pendant la vie de Hyacinthe, fils de Blaise.



I

COMMENT LE PUITS-SANS-VIN FUT LE THÉATRE DE LUTTES SANGLANTES, ET PROCHE DE SA RUINE.

Rodrigue avait raison : les pauvres gens n'avaient qu'à souffrir sans se plaindre et, malgré la sévérité que

Richelieu montrait pour les grands, les nobles brigands qui dévastaient la province ne redoutaient guère la justice.

Le malheureux Blaise fut pleuré par sa mère, par son fils, par Rodrigue et par les pauvres comédiens dont il avait été le camarade ; mais personne ne demanda justice de sa mort, et le marquis de la Crublaie fut libre de se livrer comme par le passé au plaisir de faire de mauvais vers et de les trouver bons. Le nom de Blaise Dupuits demeura inscrit sur les registres de la Bastille avec la mention : mort dans sa prison, pendant que son corps reposait à cent lieues de là, près de l'Océan.

Le Puits-sans-Vin continua sa fortune médiocre, et nul événement n'est à remarquer jusqu'à la cinquième année du gouvernement de Giulio Mazarini, successeur de Richelieu.

A ce moment, le vent de Fronde commençait à souffler : il arriva cette chose extraordinaire que le peuple se lassa d'être misérable et que le Parlement, chargé de défendre ses intérêts, voulut les défendre en effet. Les débuts furent brillants et chauds les dévouements; le vieux conseiller Broussel se mit à la tête des mécontents et réclama hardiment la remise d'un quart des tailles et l'union de tous les Parlements, et l'archevêque de Gondi appuya les représentations de son autorité.

Mais le dévouement ne fut pas de longue durée : Mazarin était là pour brouiller les cartes et pour démoraliser les gens ; les misères du peuple furent oubliées et les principaux acteurs de la farce se mirent à pivoter

comme les pions d'un échiquier, changèrent quatre ou cinq fois de rôle et arborèrent tour à tour à leur chapeau la paille du frondeur ou le papier du Mazarin. On vit Gondi favoriser à la fois l'émeute et la résistance de la cour, sans autre but que d'obtenir un chapeau de cardinal, Broussel se laisser gagner à prix d'or, Mazarin, trois fois chassé par la porte, rentrer par la fenêtre, la reine aller et venir de Paris à Saint-Germain, en fuites et en retours précipités, Condé battre l'émeute et, sitôt victorieux, se retourner contre Mazarin, puis contre l'émeute, et finalement passer aux Espagnols; Turenne, Beaufort et d'Orléans se donner au plus puissant.

Enfin, après cent tours de passe-passe, ce fut le Mazarin qui gagna la partie, et le peuple qui paya les pots cassés.

Le Puits-sans-Vin fut fort malmené dans cette occurrence, et voici à quelle occasion.

M. de Condé, serré contre les murs de Paris par M. de Turenne, était tout prêt de succomber, malgré son grand courage, lorsque Mlle de Montpensier lui fit la gracieuseté de tirer le canon de la Bastille sur les armées du roi et de lui ouvrir les portes de la ville : il y fit une belle retraite et ses soldats se mirent aussitôt à courir la place, comme en ville conquise, bien qu'on les

eût cantonnés dans le quartier Saint-Marcel. Condé était frondeur, cela est certain, la preuve en était à la paille qu'il portait au chapeau. Cependant il s'empressa, pour remercier les Parisiens de leur bon accueil, d'ameuter ses gens contre l'assemblée des frondeurs qui se tenait à l'Hôtel-de-Ville : cela convenait à sa politique, les frondeurs d'Orléans gênaient les frondeurs de Condé, il fallait la vie de quelques hommes pour compromettre M. d'Orléans.

L'exécution fut terrible. Du Puits-sans-Vin, situé, comme l'avons dit, dans la rue du Mouton, on voyait les bandes accourir sur la place de Grève. Hyacinthe, descendu sur le pas de sa porte pour voir ce qui allait se passer, fut enlevé par une troupe qui venait de la rue de la Tisseranderie et perdu dans la foule. Quelques coups de mousquet furent d'abord tirés contre les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, accompagnés de cris perfides : Mort aux Mazarins !

Ce fut le signal du massacre : les malheureux assiégés, à peine défendus par les archers de la ville, et croyant à un malentendu, sortaient d'eux-mêmes en criant qu'ils étaient frondeurs et pour l'Union, et se livraient aux massacreurs. Une troupe d'échevins et de délégués des quartiers, poursuivis par les gens de Condé, envahit subitement le cabaret de Mme Simone et s'y barricada.

Il fallut voir alors le beau carnage ! la vieille maison, pliante déjà sous le poids des ans, craquait du haut en bas et vacillait, menaçant ruine, au heurt des pavés et des madriers dont on battait à toute force ses portes et

ses fenêtres, et ses verrières s'effondraient en cliquetant, versant sur le sol, comme une monnaie, leurs petites vitres désagrégées. La pauvre vieille Simone, terrifiée, perdit connaissance à ce brusque événement et s'affaissa dans son fauteuil, derrière le comptoir ; à ce moment la porte céda et les assaillants envahirent la salle. Ce fut alors un tumulte indescriptible : les échevins et les délégués se défendaient du mieux qu'ils pouvaient, retranchés derrière les tables amoncelées, et se servaient comme de projectiles de tout ce qui leur tombait sous la main; les brocs, les pots et les bouteilles volaient et se brisaient avec fracas, répandant leurs liquides ; les meubles entassés craquaient et, dans le désordre, on voyait se glisser les longues épées et les lances, cherchant des corps.

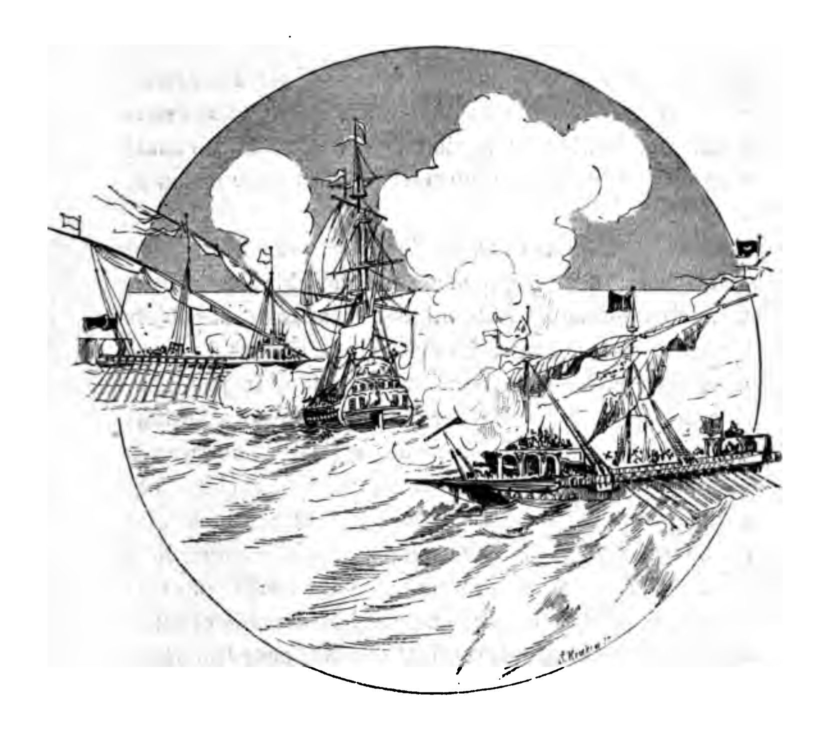
Cela dura longtemps, la vue du sang avait grisé les massacreurs; maîtres de la salle, ils coururent la maison, fouillèrent les chambres hautes, les caves et trouvèrent encore quelques malheureux qui s'y étaient cachés, enfin, le dernier survivant ayant rendu l'âme, toute la troupe vida la salle, courant à d'autres meurtres, et le Puits-sans-Vin resta désert.

Quant Hyacinthe put enfin franchir la porte de sa demeure, il resta sur le seuil, pétrifié d'épouvante : les corps des assassinés gisaient dans les flaques de vin et de sang, au milieu des débris, comme de bons buveurs roulés sur le sol après une immense orgie, et la vieille Simone, morte, toute blanche et raide dans son fauteuil, semblait présider cette scène.

M. de Gondi obtint son chapeau et prit le nom de car-

dinal de Retz, mais il fut emprisonné; le prince de Condé passa aux Espagnols et revint peu de temps après faire la courbette à Mazarin, puis il y eut amnistie générale, et tout le monde s'embrassa.





II

DE LA DÉCISION QUE PRIT HYACINTHE. SON DÉPART DE FRANCE. AVENTURES DE MER. HISTOIRE D'UN PETIT TONNEAU DE RHUM.

Hyacinthe était seul désormais dans sa maison saccagée. Le secrétaire de la grand'mère Simone contenait, il est vrai, une somme plus que suffisante pour relever le Puits-sans-Vin, mais le jeune homme se sentait peu en

goût de continuer le commerce hospitalier; des projets de négoce lointain le hantaient depuis longtemps et la crainte d'abandonner la vieille cabaretière l'avait seule retenu à Paris. Libre désormais, il allait pouvoir tenter la fortune.

Dans les dernières années, le trafic avec l'Amérique avait pris un développement considérable; les navires français sillonnaient l'Atlantique, échangeant des objets de mince valeur contre les riches productions du nouveau monde. Le café, le sucre, le coton, le rhum, la soie, le tabac, la poudre d'or, recueillis dans les Antilles et sur les côtes de d'Amérique, arrivaient en grande abondance sur les marchés français et de rapides fortunes prouvaient que, si les périls étaient nombreux, les chances de réussite étaient grandes aussi. Hyacinthe était de nature hardie et aventureuse, les récits que l'on faisait sur les dangers de la navigation et sur la cruauté des pirates barbaresques étaient peu faits pour le détourner de ses projets.

Deux marchands de sa connaissance, qui faisaient partie d'une compagnie propriétaire de quelques îles dans les Antilles, lui proposèrent de diriger une expédition projetée depuis quelque temps déjà. Il s'agissait d'aller, à bord d'un navire frété par la compagnie, recueillir les produits de la colonie qu'elle avait fondée et de compléter le chargement avec des achats faits aux naturels des côtes de l'Amérique du Sud. Pour son bénéfice, Hyacinthe aurait le droit d'emporter une pacotille à lui appartenant et de rapporter les marchandises qu'il acquerrait en échange.

L'offre était avantageuse, Hyacinthe l'accepta tout de suite ; de leur côté, les marchands savaient que leur affaire était en de bonnes mains ; ils avaient pu apprécier depuis longtemps l'honnêteté d'Hyacinthe, son intelligence et sa fermeté ; et les courtiers étaient rares, qui voulaient se charger de semblables missions, en ce bon temps de brigandage maritime où nul, s'il mettait le pied sur un vaisseau, n'était sûr de ne point aller achever ses jours en esclavage, au service des infidèles.

Il se mit aussitôt en quête d'acquérir, aux meilleures conditions, la pacotille qui devait tenter la cupidité des sauvages, leur faire goûter par avance les bienfaits de la civilisation, et leur arracher les denrées précieuses qu'ils avaient en leur possession : c'étaient de petits miroirs, des colliers de verroterie, des ciseaux, des couteaux, des haches et tels autres menus objets de première nécessité. Il loua, moyennant un prix assez avantageux, le cabaret du Puits-sans-Vin, puis, un beau jour, ayant dit adieu à la vieille maison et aux amis qu'il laissait à Paris, il prit **le chemin du Havre-de-Grâce,** plein de confiance en son heureuse destinée.

Le vaisseau qui devait l'emporter était déjà préparé, c'était un brig de 300 tonneaux, bon marcheur et commandé par un vieux loup de mer qui avait fait ses preuves ; le capitaine Penhoën conaissait tous les secrets de la navigation lointaine, pour avoir été dans son jeune âge quelque peu boucanier et flibustier dans les Antilles ; l'amour l'avait arraché à sa vie d'aventures, il était marié, père de nombreux enfants et établi au Havre. Il ne pouvait cependant s'empêcher de temps à autre de faire

quelque petite excursion dans son ancien domaine, au compte des marchands qui voulaient bien lui accorder leur confiance. Il la méritait du reste, cette confiance, car il avait mis sa gloire à ne jamais tromper un compatriote; en revanche, il avait conservé dans son vieil âge toute la verdeur de sa haine contre le More, l'Espagnol, le Portugais, l'Anglais et le Hollandais, et il était homme à s'exposer aux plus grands dangers pour leur porter préjudice.

Son brig, le *Saint-Jean*, était armé de deux canons et suffisamment fourni de mousquets, sabres et haches d'abordage pour tenir tête aux corsaires, s'il s'en trouvait sur la route. Il était monté par vingt hommes d'équipage.

Le *Saint-Jean* prit la mer presque aussitôt; un bon vent soufflait, il fallait se hâter d'en profiter. Hyacinthe se fit rapidement à son nouveau genre de vie; au bout de quelques jours, il se prenait déjà pour un vieux marin. La société de Penhoën était faite pour lui plaire; cet homme avait eu la vie d'aventures que Hyacinthe avait tant de fois rêvée pour lui-même, et, s'il n'avait pas fait fortune, c'était sans doute à cause de son insouciance naturelle : les occasions ne lui avaient pas manqué.



Il était inépuisable en récits héroïques : son plus beau titre de gloire et sa plus belle aventure, la dernière de sa vie de flibustier, était d'avoir été l'un des vingt-huit qui, sous la conduite de Pierre Legrand, capturèrent le vaisseau amiral des galions d'Espagne par un coup d'audace unique dans l'histoire maritime.

C'est assez dire qu'un voyage aux Antilles lui paraissait une simple promenade, et que les dangers de la mer n'étaient pas pour l'effrayer. Son seul défaut était un amour immodéré pour un petit tonneau de rhum qu'il entourait de tendres soins; il avait, pour le produit de la Jamaïque, une reconnaissance toute particulière, affirmant qu'une simple bouteille de cette panacée l'avait guéri de toutes les maladies qui lui voulaient entrer au corps, et qu'il n'avait jamais souffert d'autre médecin à son chevet. — C'est là, disait-il, à n'en point douter, le véritable élixir de longue vie cherché si longtemps par les alchimistes, mages et nécromanciens en leurs rêveries hermétiques; lorsque cette chaude liqueur descend en vous, ne semble-t-il pas que l'on boive à la source de la vie même. Quant à moi, à peine y ai-je trempé mes lèvres que je crois aussitôt avoir vingt ans; la vie me paraît charmante, comme à cet âge, et je sens se réveiller mes forces engourdies. Je ne serais point surpris vraiment s'il m'arrivait de vivre 969 ans, comme Mathusalem, fils d'Hénoch et père de Lamech, car il y a longtemps déjà que je fais usage de ce divin nectar... Regardez, ajoutait-il en élevant son verre à la hauteur du nez de son interlocuteur, ne dirait-on point, en voyant cette belle couleur où brille un point lumineux plus écla-

tant qne le soleil, que c'est bien là l'or potable et qu'il suffirait de remettre la liqueur au creuset pour lui rendre sa forme première et la transmuer en doublons, pistoles et rixdales !

Ainsi le capitaine, comme un poète amoureux, chantait la gloire du rhum, et charmait les ennuis de la traversée en tenant tête à Hyacinthe. Celui-ci préférait les vins de France, à cause de l'habitude qu'il en avait, et n'en usait du reste que fort modérément, n'ayant point été de ces hôtes qui prennent l'habitude de trinquer avec tous les clients.

C'était le temps que choisissait le capitaine pour raconter ses aventures, jusqu'à ce que, la bouteille étant achevée, il tombât dans une douce somnolence et s'endormît profondément, bercé par le roulis de son navire; à ce moment-là, on pouvait bien dire que le bâtiment voguait à la grâce de Dieu, car le brave homme eût été hors d'état de donner des ordres pendant toute la durée de son rajeunissement.

Jusqu'aux Açores le voyage se continua sans incidents; la mer était constamment belle et la brise favorable. Quelques voiles seulement se montrèrent à l'horizon : c'étaient d'honnêtes navires qui suivaient tout droit leur chemin, allant à leurs affaires, sans chercher noise aux passants. On relâcha quelques jours aux Açores pour renouveler l'eau et les vivres, puis on prit la route des Antilles. Le vent était tombé, le navire n'avançait plus que lentement, sur une mer calme et sous un ciel de feu : l'équipage, ayant mis toutes voiles dehors, se coucha dans les coins d'ombre et le capitaine eut recours,

plus fréquemment que de coutume, à l'élixir de longue vie, pour supporter la chaleur accablante qu'il faisait.

Ce sont les heures de paresse et d'engourdissement que choisit le danger pour apparaître, suivant le proverbe arabe; il apparut en effet sous la forme de deux galères barbaresques qui eurent tout le loisir d'approcher à quelques portées de mousquet du navire sans que personne prît garde à elles. On eût dit, à les voir courir de loin sur la mer bleue, agitant leurs cinquante-deux rames comme des pattes, que deux araignées poursuivaient un papillon blanc endormi à la surface de l'eau.

Ce fut Hyacinthe qui, le premier, remarqua la présence de l'ennemi, mais ses cris d'alarme et ceux de l'équipage tout entier ne purent éveiller le capitaine. Force fut donc au novice voyageur de prendre le commandement de la défense; mais il eut beau, pour son début dans les batailles maritimes, montrer un courage héroïque, l'équipage, terrifié par cette attaque soudaine, ne résista que mollement, et c'est à peine si deux coups de canon et quelques coups de mousquet furent tirés. Les rames des deux galères s'abattirent ensemble sur le pont du brig, à bâbord et à tribord, et la foule entière des Africains, courant sur ce pont fragile, fit irruption de tous les côtés à la fois.

Avec une rapidité qui faisait honneur à l'expérience des corsaires, les prisonniers furent dépouillés de leurs vêtements, et liés sur le pont d'une des galères, pendant que le brig, débarrassé lui aussi de sa toile, était attaché aux deux vaisseaux pirates par de longues amarres et

entraîné vers la côte africaine, comme un voleur entre deux archers.

Cependant, au moment où nos gens se désespéraient, justement émus par l'attente du triste sort qui leur était réservé, et s'efforçaient de s'accoutumer à la pensée d'aller servir les Mahométans en qualité d'esclaves, ou de faucher le *grand pré* sous le nerf de bœuf d'un garde chiourme infidèle, comme les malheureux qui gémissaient sous leurs pieds, — à ce moment même, le ciel prenait souci d'eux et, jugeant sans doute la punition suffisante, plaçait sur leur route deux galères de ces pieux chevaliers de Malte qui couraient la mer, comme jadis les chevaliers errants couraient les continents, redressant les torts et prêtant leur appui au faible contre le fort et au chrétien contre le païen.

Ils avaient été avertis par les deux coups de canon qu'avait fait tirer Hyacinthe, — ce qui prouve surabondamment qu'il faut toujours tenter de bien faire, même en une cause désespérée, et que la Providence aide les hommes de bonne volonté.

Ce fut une belle bataille : les chevaliers commencèrent par couler celle des galères que ne montaient point les prisonniers, — la mer engloutit pêle-mêle les cruels pirates et les innocents galériens, chrétiens pour la plupart, qu'elle contenait ; puis ils se retournèrent contre l'autre galère et l'entourèrent comme les vaisseaux barbaresques avaient fait pour le brig. La lutte devenait forcement iné-gale, d'autant plus que les prisonniers du brig, n'étant plus surveillés, s'efforçaient de se débarrasser de leurs liens. Hyacinthe, et le capitaine, que ces deux aventures

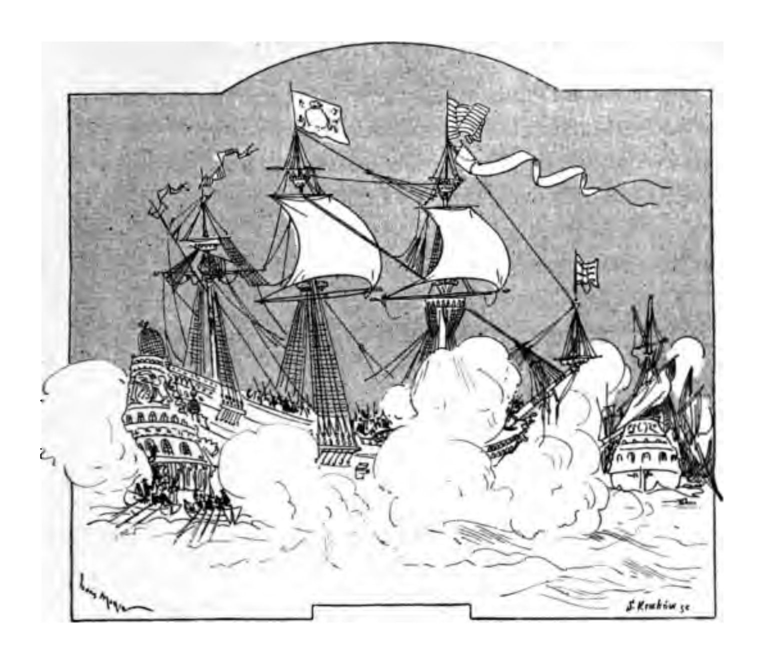
avaient tout à fait dégrisé, furent bientôt debout sur le pont et, saisissant les armes de deux Mores couchés à terre, ils se mirent, tout nus qu'ils étaient, à frapper par derrière ceux qui défendaient l'abordage, avec tout le courage de deux hommes qui ont le plus vif désir d'échapper à l'esclavage, aux galères et à la noyade. Leur intervention fut d'un grand secours pour l'équipage des chevaliers et en peu de temps tous les Mahométans furent massacrés ou jetés par dessus bord.

Les malheureux forçats chrétiens poussaient des cris de joie en voyant que leur supplice allait finir, on les déchaîna sur-le-champ et on leur promit de les mettre en liberté aussitôt que la galère capturée serait conduite à l'île de Malte, pour échanger son pavillon noir de corsaire contre la croix de l'ordre. Ils s'éloignèrent aussitôt, en tirant sur la rame de meilleur cœur qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, et pendant longtemps leurs chants d'allégresse s'élevèrent dans l'air tranquille. Quant à Hyacinthe et à ses compagnons, ils recouvrèrent leurs vêtements et rentrèrent en possession de leur bâtiment.

Le capitaine s'aperçut alors avec désespoir que son petit tonneau de rhum avait disparu : les corsaires, qui partageaient sans doute son goût pour la benoîte liqueur, s'étaient hâtés de le transporter sur une de leurs galères. Il s'en allait vers Malte ou descendait dans les profondeurs de l'Océan. Penhoën dut supporter cette épreuve sans se plaindre, il avait quelque honte de s'être ainsi laissé surprendre comme un novice et de ne devoir son salut qu'à des hasards heureux.

Hyacinthe augura bien de cette perte pour la fin de la traversée, et, quand de sincères actions de grâces eurent été rendues aux braves chevaliers, les navires se séparèrent, et chacun s'en fut où il voulait aller.





III

FIN DU VOYAGE. COMMENT LE CAPITAINE PENHOEN PROUVA QU'IL SE SOUVENAIT DE SON ANCIEN MÉTIER.

La traversée fut longue et fatigante, mais elle s'acheva paisiblement. A son arrivée aux Antilles, Hyacinthe trouva les affaires de la compagnie en fort mauvais état.

La discorde régnait sans cesse dans ces petites îles, grandes de quelques lieues carrées : Français, Anglais, Espagnols, Hollandais et Portugais, un ramassis des plus mauvais garnements de chacune de ces nations, se

molestaient à l'envi, et la guerre sauvage qu'ils se faisaient se terminait toujours par la destruction de la colonie vaincue et la dévastation de ses récoltes et de ses plantations. Le droit du plus fort était le seul qui prévalût, et la loi du juge Lynch, œil pour œil, dent pour dent, la seule loi du nouveau monde, était rarement appliquée avec impartialité. Cela durait jusqu'à ce qu'un gros navire, envoyé de la mère patrie, vînt mettre le holà et donner raison à ses nationaux, en couvrant les autres îles de bombes, grenades, boulets rouges et autres engins de destruction.

Hyacinthe, délégué de la Compagnie, eut fort à faire pour charger son navire au plus grand bénéfice de ses patrons; non contents de se harceler les uns les autres, les minuscules gouvernements étaient en proie à de terribles dissentions intestines: les gouverneurs se succédaient avec rapidité, qu'ils fussent poignardés, fusillés, empoisonnés, brûlés ou simplement déportés par leurs compétiteurs, et les transactions étaient compliquées de plus d'intrigues et de trahisons que n'en virent jamais les cours italiennes du xv[e] siècle. Hyacinthe parvint cependant à conclure des marchés avantageux, à l'ombre des canons du *Saint-Jean* et, après un séjour de plus de six mois à la Guadeloupe, à Marie Galante et aux îles Saintes, le navire mit à la voile vers l'Amérique du Sud, où il devait recueillir le surplus de sa cargaison.

Le commerce était plus facile avec les sauvages; ces pauvres gens donnaient ce qu'on voulait en échange des merveilles de verroterie que leur offraient les hommes blancs, principalement lorsque ces propositions étaient

appuyées par quelques coups des tonnerres que ces hommes blancs portaient dans leurs mains ; l'eau-de-vie, qualifiée eau de feu, avait aussi grand pouvoir sur eux, car les colonisateurs, avec les bienfaits de la vieille civilisation, ne se faisaient pas faute de répandre ses vices à profusion, et, passant aux yeux des gens de la race rouge pour des espèces de dieux, s'embarrassaient peu de leur donner le mauvais exemple, à l'instar des déïtés de l'antiquité, dont les mauvaises mœurs sont notoires, si l'on en excepte l'orgueilleuse Junon, Minerve, Diane et quelques autres.

Cependant Hyacinthe et le capitaine eurent encore à guerroyer dans ces parages. Comme ils trafiquaient avec les naturels de la côte, une frégate espagnole, forte de six canons, vint leur faire défense de continuer leurs opérations, arguant que le commerce de la côte appartenait à Sa Majesté Philippe IV, roi de toutes les Espagnes, et que ceux-là seuls qui avaient l'honneur de se dire Espagnols pouvaient commercer avec les habitants, — que, du reste, le roi de France étant en guerre avec le roi d'Espagne, il ne tiendrait qu'à la frégate de s'emparer du brig, selon les lois de la marine, et que c'était un effet de sa magnanimité si elle permettait au vaisseau français de partir sur-le-champ.



— J'ai l'honneur de me dire Français, répondit Pen-

hoën, ce qui est bien autre chose ! Quant à la prise de possession de votre roi, je n'en ai eu connaissance et je ne m'en soucie guère ; apprenez, en outre, que je ne suis point homme à obéir à vos pareils, que l'on m'a compté naguère parmi les plus célèbres flibustiers de l'île de la Tortue, que l'amiral de vos galions doit avoir conservé de moi un mauvais souvenir, s'il lui revient quelquefois à la mémoire que vingt-neuf braves gens, un beau jour, vinrent, après s'être coupé la retraite en brûlant leur navire, le prier de leur abandonner le sien, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce, en remerciement de quoi les vingt-neuf dont je parle le déposèrent en sûreté sur la terre ferme, où il est encore, s'il a plu à Dieu de l'y laisser. Quant au reste, six canons espagnols ne sauraient faire peur à deux canons français. »

Les Espagnols répondirent qu'ils feraient respecter leurs droits, et ces paroles discourtoises étant échangées, chacun remonta sur son navire pour se préparer au combat. En ce moment la nuit tombait.

Hyacinthe eût fort bien laissé le champ libre aux Espagnols, car il était marchand plutôt que guerrier et, sans craindre pour lui-même, il craignait fort pour sa cargaison ; mais le capitaine ne l'entendait pas de cette oreille-là ; céder à un Espagnol, mille bombes ! plutôt mourir cent fois ! Il avait à cœur de prendre une éclatante revanche de l'affaire des galères barbaresques, et il la prendrait sur ces Espagnols, puisqu'ils avaient l'audace de lui chercher querelle. Pour lui, du reste, Espagnols ou Mores, c'était tout un : il y avait les Français,

et il y avait l'ennemi, il eût été impossible de le faire sortir de là. En réalité, le vieux boucanier regardait d'un œil d'envie cette belle frégate dont la poupe toute dorée émergeait de l'eau bleue, comme un palais flottant, avec ses petites fenêtres et ses fines sculptures ; et, ses instincts d'écumeur de mer se réveillant, il ne pouvait résister au désir de tenter encore une fois la fortune.

La nuit se passa en préparatifs. Les bons sauvages, comprenant qu'il y avait noise entre les hommes blancs, accoururent en foule sur le rivage, priant du fond du cœur leur manitou de bois de faire qu'ils se foudroyassent jusqu'au dernier, avec leurs tonnerres. Au lever du jour, dans la calme brume du matin, les deux navires se saluèrent d'une bordée de projectiles; tous les tonnerres éclataient à la fois.

A ce bruit, les naturels furent saisis d'une telle frayeur qu'ils s'enfuirent sur la colline prochaine, pour voir de plus loin la lutte des géants.

Cette lutte était fort inégale, et, malgré la confiance que le capitaine avait dans ses canons français, les Espagnols eurent presque aussitôt l'avantage. A la troisième bordée, le grand mat de brig tomba, coupé par le pied, sur l'un des deux canons, et si malheureusement qu'il fut impossible de débarrasser la pièce sur le champ et de la remettre en état de service. A cette vue, un long cri de triomphe s'éleva du navire ennemi. La situation devenait critique pour nos gens, leur canon fit quelque dommage dans la mâture de l'Espagnol et lui démonta deux pièces, mais sans causer de préjudice sérieux.

A la cinquième bordée, le second mât du brig tomba

comme le premier, écrasant dans sa chute quatre combattants, brisant par le milieu le troisième mât et couvrant le pont de ses agrès. Le *Saint-Jean* était rasé comme un ponton, quelques boulets au-dessous de la ligne de flottaison allaient suffire maintenant pour le couler à fond, et pour noyer la fortune du malheureux Hyacinthe. Le capitaine écumait de rage, et c'est à ce moment qu'il montra ce qui restait en lui de l'audace et de la témérité de ses jeunes années.

Il réunit sa troupe et en quelques mots lui fit part de la résolution désespérée qu'il venait de prendre : les deux barques de brig purent être mises à la mer et, pendant que les Espagnols chantaient *Te Deum*, croyant la victoire complète et leurs ennemis en fuite, les deux coquilles de noix, parées avec une rapidité merveilleuse, s'avancèrent, cachées par la fumée, à la conquête du gros navire.

Le seul espoir des Français était dans l'extrême promptitude de leurs mouvements : avant que les quatre pièces eussent pu être braquées sur elles, les barques se rangèrent à la poupe de la frégate, sous les petites fenêtres du gaillard d'arrière.

Ils étaient dix-huit, un de moins qu'à l'attaque du galion, autrefois ; en tête se trouvaient le capitaine et Hyacinthe, la hache au poing, les pistolets à la ceinture, le coutelas entre les dents, parfaitement résolus à vaincre ou à périr. Ils grimpèrent comme des furieux, s'accrochant aux sculptures qui ornaient l'arrière du navire et en un moment parvinrent dans les cabines. La fortune

se déclarait pour eux, décidément : ils trouvèrent le magasin d'armes sans défense, les Espagnols, convaincus qu'ils allaient en quelques bordées couler leur adversaire et ne redoutant point une aussi soudaine attaque, avaient négligé de s'armer pour un combat d'abordage, corps à corps ; ils restaient les mains vides, terrifiés, auprès de leurs pièces inutiles, devant cette poignée d'enragés qui s'abattaient sur le pont comme ces lames traîtresses qui surprennent les marins imprévoyants.

Le combat ne fut pas long : les Espagnols se rendirent à merci ; saisis l'un après l'autre et soigneusement garrottés, ils furent déposés à terre, où ils devinrent ce qu'ils purent, — ce sont les lois de la guerre !

Le capitaine Penhoën répara rapidement les avaries de la frégate, accosta le *Saint-Jean* qui flottait désemparé et fit passer son chargement sur la frégate. Le soir, à la brune, l'ex-navire espagnol, pavillonné aux couleurs françaises, mettait à la voile pour l'Europe, poursuivi par les injures des vaincus et leur laissant cependant, par magnanimité, la carcasse de *Saint-Jean*, de laquelle des hommes industrieux pouvaient fort bien tirer quelque parti.

Après cette glorieuse affaire, le retour s'effectua sans autre aventure. Penhoën, en touchant le port du Havre, jura que la prise de la frégate couronnerait sa vie d'écumeur de mer ; la vente de son vaisseau suffirait pour le rendre riche ; il reçut de la compagnie les louanges qu'il méritait et eut sa part du bénéfice ; quant à Hya-

cinthe, ses marchandises vendues, il se trouva à la tête de cinquante mille livres, ce qui constituait, à cette époque, une fortune imposante.





IV

GRANDEUR DE HYACINTHE DUPUITS. DE LA GUERRE GALANTE QUE FAISAIT LE ROI LOUIS XIV.

Hyacinthe fit plusieurs autres voyages en Amérique, le chiffre de ses affaires grandissait rapidement, bientôt il put avoir deux navires en sa possession et acheter une concession.

A l'avènement du ministère de Colbert, il était devenu l'un des plus notables trafiquants des produits du nouveau monde. Le ministre eut quelquefois besoin de consulter le marchand, pour les réformes qu'il méditait dans l'administration de la marine et du commerce, et, du premier jour qu'ils se virent, les deux hommes se comprirent et s'aimèrent. Colbert était violent et emporté, mais le plus accessible du monde au raisonnement, il aimait passionnément la vérité et servait la cause de la France et du roi avec une fidélité et une honnêteté qui font de lui l'une des plus pures gloires du pays ; il trouva en Hyacinthe Dupuits l'homme dont il avait besoin pour connaître très exactement la situation de nos colonies. La véracité était à ses yeux un grand mérite, car — a beau mentir qui vient de loin, et les relations qu'il avait obtenues des autres négociants français lui étaient apparues comme entachées de flatterie ou dénaturées par l'intérêt personnel. Colbert, comme son maître Mazarin, savait juger les hommes et les employer pour le plus grand bien de l'Etat ; Hyacinthe fut chargé de missions dangereuses et difficiles, il s'en acquitta avec une bravoure et un désintéressement au-dessus de tout éloge, et, si ce dévouement ne profita guère à ses intérêts, il en fut du moins récompensé par la faveur avec laquelle le ministre le traita.

Hyacinthe en était digne. S'il avait hérité de l'esprit d'affaires de la bonne ménagère Simone, il avait aussi la franchise d'allures du grand-père Jacquot : l'ambition du pauvre capitaine revivait dans l'âme du petit-fils, ambition très louable, très noble, qui semblait pousser

tous les membres de cette famille à reconquérir une place perdue parmi ceux qui prennent part aux affaires publiques et s'approchent de ce soleil vivant qui éclaire l'état monarchique, et loin duquel tout n'est que ténèbres, misère et *ridicule*, comme disait M. de Vardes, le roi.

Peut-être avaient-ils raison, le vieux héros, compagnon d'Henri IV, l'artiste de génie, arrêté dans son essor, et l'honnête marchand, prêt à se dévouer aux intérêts de son pays, de se croire une origine illustre et un sang pur ; peut-être aussi cette croyance était-elle vaine, mais elle avait pour résultat d'entretenir en eux l'amour des vertus élevées qui font les bons citoyens, et ce mystique trésor de la famille était semblable à celui que le laboureur de la fable promet à ses enfants.

L'heure était favorable aux gens de bonne volonté, à quelque classe qu'ils appartinssent. Colbert avait fait entrer la bourgeoisie dans le gouvernement, et le roi permettait à son valet de chambre Molière de railler publiquement sa noblesse : une ère de justice allait-elle commencer ? La magistrature et l'administration se réorganisaient ; dans les campagnes, Jacques Bonhomme relevait un peu la tête et ne tremblait plus si fort en regardant son seigneur, car la justice du roi, les *grands jours* allaient venir, et les intendants royaux primaient la vieille puissance féodale.

Hyacinthe seconda ces réformes de tout son pouvoir, et son pouvoir était grand, car ses coffres s'emplissaient maintenant avec une rapidité merveilleuse : la mer étant libre, purgée de ses pirates, les lointaines colonies reformées, soumises à la volonté du roi et protégées par

lui, les trésors du nouveau monde arrivaient facilement, et l'écoulement en était rapide, dans un état aussi prospère. Haycinthe prit part à presque tous les grands travaux de l'époque et fournit des fonds considérables pour l'entreprise du canal des deux mers. Le rachat par l'Etat des comptoirs qu'il avait fondés aux Antilles et sur la côte américaine termina sa rapide fortune.

Il avait maison montée, vivait largement, bien qu'avec une simplicité puritaine et, quoique ses nouveaux amis de la cour s'appliquassent à ne le nommer autrement que M. du Puits, il sut éviter les travers de M. Jourdain et ne voulut pas devenir un homme de qualité malgré le roi et d'Hozier. Colbert ne restait-il pas M. Colbert !

Un sentiment de piété filiale lui défendait d'oublier l'humble demeure où son père et son grand-père avaient vécu. Le Puits-sans-Vin, quitté depuis quinze ans, luttait toujours contre la mauvaise fortune : sa façade, sommairement restaurée depuis l'horrible massacre de la Fronde, avait de nouveau subi les injures du temps et la bicoque montrait piteux et sombre visage au milieu des maisons nouvellement construites et des cabarets rivaux dont les couleurs brillantes attiraient le regard des chalands : les pauvres gens qui en avaient pris possession n'avaient point d'assez gros bénéfices pour lui donner l'air de prospérité nécessaire. Hyacinthe le fit reconstruire en partie et n'épargna rien pour en faire le plus confortable cabaret de tout Paris, puis il congédia ses anciens locataires avec une forte indemnité et donna la

gérance du nouveau Puits-sans-Vin aux enfants du comédien Rodrigue, mort depuis peu sans laisser un sou vaillant. Il en conserva toutefois la propriété, car il n'eût voulu pour rien au monde que cette maison eût d'autres possesseurs. N'était-ce point son fief, à lui : il en portait le nom.

Il allait se retirer chez lui pour y vivre tranquille, attendant que l'on eût besoin de lui, lorsque Colbert l'appela de nouveau. Le roi venait de déclarer la guerre et la campagne de Flandre se préparait ; le ministre chargea Hyacinthe d'établir le service des vivres. C'était une grosse affaire, non pas à cause du grand nombre de troupes mises en campagne, mais parce que toute la cour devait accompagner le roi.

Ce fut une fête, un brillant tournoi : le jeune roi n'avait qu'à se montrer pour que les villes se rendissent, suppliantes, comme au dieu Mars en personne ; quelquefois cependant on donnait l'assaut, pour en offrir le spectacle aux dames.

Sur la colline voisine, commodément assises dans les carrosses dorés, elles assistaient à la bataille, et il y avait juste assez de danger pour qu'elles eussent le petit frisson tragique : au loin, près des tranchées, un groupe bariolé, le roi et les princes, montés sur ces gros chevaux luxembourgeois, chers à Van der Meulen, qui caracolent et se dressent sur leurs pieds de derrière, comme dans les bronzes des places publiques : le roi reconnaissable aux panaches rouges de son chapeau et monsieur de Turenne à son vêtement noir orné de rubans verts ;

d'une simplicité militaire. Les aides de camp étaient là, inclinés, parlant au roi, ou galopaient à travers la plaine, penchés sur le cou de leurs chevaux; puis tout au loin, au pied des murailles de la bonne cité flamande, la foule des assaillants, les tourbillons de fumée, le tonnerre et les cris, et les jeunes officiers, l'épée au poing, dans des poses héroïques, qui enlevaient leurs hommes, rivalisaient d'audace et de folle bravoure, en songeant qu'ils étaient anxieusement cherchés, suivis du regard, que les cœurs des dames battaient à se rompre, que les vainqueurs auraient de doux sourires, les blessés des soins touchants et que les morts seraient pleurés par de beaux yeux.

La ville prise, le triomphe commençait : le roi revenait vers les carrosses, couvert d'une nouvelle gloire, attendant les magistrats de la ville qui devaient présenter les clefs, à deux genoux, en faisant amende honorable.

Hyacinthe fut d'un grand secours à Colbert et à Louvois pour l'organisation de cette immense partie de plaisir, car il n'était point aisé de trouver où loger tous ces grands seigneurs et leur innombrable suite, et de fournir les vivres assez à temps pour que rien ne manquât à des gens qui n'avaient point l'habitude de faire campagne. En courant le pays, il voyait de près la misère qu'engendrait cette gloire et il entendait les cris de détresse de ces gens qui avaient le bonheur de devenir les sujets de Louis XIV : dans ces petits intérieurs dont les peintres flamands et hollandais nous ont conservé le doux bien être rustique, la guerre était entrée,

le soldat brutal, qui décroche les jambons pendus à l'âtre, dévalise la cave, renverse le berceau du pied, fait s'enfuir effrayés la femme et l'enfant, force le mari à lui servir de valet et, gris et repu, s'amuse encore à tout briser dans la maison pour prouver qu'il est le maître.

Et celui-là aussi était à plaindre, et digne d'excuse, malgré sa rudesse et sa cruauté : cette licence de mal faire impunément n'était-elle pas le loyer de longues années malheureuses, dans la pauvre vie de garnison, depuis le jour où le racoleur avait obtenu qu'il fît sa croix, au bas d'une feuille d'engagement, par des promesses menteuses et l'appât d'une poignée d'écus aussitôt regagnés au jeu ; les meilleurs n'y pouvaient rien et M. de Turenne lui-même, à vouloir faire respecter l'habitant, eût perdu l'amour qu'avaient pour lui ses soldats. On en pendait quelques-uns pour l'exemple, dans les commencements, puis on laissait faire.

La campagne fut terminée en trois mois et toute la cour revint à Paris pour chanter les *Te Deum* et organiser les réjouissances ; mais la paix ne devait pas durer longtemps, Hyacinthe reprit les grosses bottes de voyage et enfourcha de nouveau le cheval de guerre : le roi repartait pour conquérir la Franche-Comté. Trois semaines suffirent, cette fois, pour exécuter une brillante marche militaire, et les quatre années de paix qui suivirent permirent à Colbert d'achever les belles créations qui devaient illustrer le règne de son maître, plus que ses faciles victoires. A ce moment, malgré l'économie du ministre, les splendeurs de Versailles commençaient à

sortir de terre : au joli rendez-vous de chasse de briques roses qu'avait fait bâtir Louis XIII s'ajoutaient les lourds et majestueux palais de Mansard. Les millions s'écoulaient et le trésorier du roi, qui jusque-là avait pu équilibrer les dépenses et le rendement des impôts, se vit obligé d'emprunter sur l'avenir.

Ce fut alors que Hyacinthe arriva au sommet de sa gloire : ce petit marchand, qui avait commencé par une pacotille de verroteries, prêtait à l'Etat maintenant, prêtait aux grands ! Sa fortune, accrue sans cesse par le trafic de ses navires, lui permettait de tenir un rôle de prêteur généreux et d'aider de tout son pouvoir son cher maître, le vaillant Colbert, qu'épuisait une double lutte contre la misère publique approchante et les exigences toujours plus grandes d'un roi prodigue. Les plus grands seigneurs, ruinés par le faste auquel on les obligeait, venaient frapper à la porte de Dupuits, et il n'était pas de caresses qu'ils n'employassent pour figurer sur son livre de crédit ; mais lui, qui ne se fiait guère à tous ces beaux semblants d'amour, n'ouvrait sa caisse que contre de bonnes hypothèques prises sur leurs terres patrimoniales. Le roi le voyait volontiers et lui donnait des marques publiques d'amitié. Plusieurs fois même, il lui fit, au moment des plus gros emprunts, la promesse de l'anoblir, — promesse qui ne se réalisa jamais, mais Hyacinthe avait l'âme trop haute pour en faire la condition des services qu'il rendait ; en outre, il dut, bien malgré lui, accepter en échange des intérêts que l'Etat ne pouvait lui payer, la traite de plusieurs impôts.

Mais cette fonction de traitant, qui enrichit à cette époque tant de gens de conscience facile, fut plus nuisible qu'utile à ses intérêts, car il était peu fait pour contraindre le populaire à rendre tout l'argent des contributions, plus lourdes de jour en jour.



Ce fut vers ce temps qu'il se maria; il avait cinquante-deux ans : Mlle du Hennin, qui était d'une petite noblesse de robe, voulut, pour prix de la mésalliance à laquelle elle avait consenti, mener un train de duchesse. Elle se mit tout de suite à plonger ses petites mains dans les coffres du bon traitant, qui volontiers la laissait faire, car il était tout au bonheur de l'adorer; deux ans après, elle lui donna un fils, qui fut baptisé du nom de Jean.

A cette occasion, tous les gens de cour briguèrent l'honneur de tenir le petit enfant sur les fonts baptismaux. Mlle du Hennin voulut qu'Hyacinthe donnât au roi, dans l'hôtel qu'il avait acheté, une fête qui fut comparable à celles de l'intendant Fouquet. Il y eut soupers, arcs de triomphe, carrousels, ballets, comédie du sieur Molière; cela coûta gros, deux frégates chargées d'ivoire

n'eussent pas suffi pour payer la dépense, mais la considération que le financier en retira fut considérable et Mme Dupuits eut la joie de se voir jalousée par les premières femmes du royaume.





V

DÉCADENCE DE HYACINTHE DUPUITS. PETITES MISÈRES DU PETIT JEAN, SON FILS. LA FIN DU SIÈCLE.

Cependant la campagne de Hollande était commencée, brillante au début, mais bientôt arrêtée par l'héroïque défense d'Amsterdam et la valeur de Guillaume d'Orange; le crédit de Colbert baissait de plus en plus, l'influence de Louvois l'emportait. Les années s'écoulèrent, agitées par des guerres continuelles jusqu'à la paix de Nimègue, qui ferma l'ère glorieuse du règne. Quatre ans après Colbert mourait, presque disgracié, mais soutenu et

consolé dans ses derniers jours par celui qui avait été son appui et le confident de ses amertumes, Hyacinthe Dupuits.

Le maître mort, la faveur du disciple décrut aussitôt, et il y avait surtout, dans la mauvaise humeur que le roi montra pour Dupuits, la haine du débiteur insolvable pour son créancier ; mais la rupture n'eut lieu qu'en 1685, à l'occasion de la révocation de l'édit de Nantes. Colbert avait toujours fait ajourner cette mesure cruelle, Dupuits eut l'audace de la blâmer devant le roi : il pensa y gagner un logement à la Bastille et d'avoir son nom sur le registre d'écrou, au-dessous de celui de son père. Cependant, craignant peut-être que cette mesure ne fût mal interprétée et ne décourageât les gros prêteurs, le roi se contenta de défendre à Dupuits de reparaître à la cour.

Ce fut le commencement de la décadence du pauvre homme ; des troubles éclatèrent dans son ménage à la suite de cette disgrâce : M[lle] du Hennin ne pardonna pas à son mari l'excès de franchise avec lequel il avait parlé au roi, et ne put se consoler d'être éloignée de la cour, au moment même où elle commençait de s'y faire admettre, qu'en dépensant plus follement que jamais les écus de la traite. C'était de quoi Hyacinthe s'inquiétait peu, il aimait encore assez sa femme pour trouver bien qu'elle vécût à sa fantaisie, pourvu qu'elle fût heureuse.

Son caractère s'était assombri. Il s'était tourné vers le jansénisme depuis peu, et il avait fait la connaissance d'Arnaud et de Nicole ; leurs doctrines austères lui plai-

saient par l'opposition qu'il y trouvait avec la vie fastueuse et dissipée de la cour; il se renferma chez lui, étudiant les livres de ces hommes en qui naissait déjà, inconsciente, la révolte de la raison.

Il prit goût à s'occuper de l'éducation du petit Jean. L'enfant montrait déjà un esprit charmant et trait pour trait ressemblait, avec une plus grande délicatesse qu'il tenait de sa mère, au portrait de son grand père Blaise, pieusement conservé dans la famille. Hyacinthe voulut lui faire donner l'éducation qui lui avait toujours fait défaut à lui-même, — ce qui bien souvent lui avait valu les dédains de la précieuse Mlle du Hennin. Mais le petit Jean se prenait peu aux charmes du rudiment, et on ne le voyait appliqué sur le gros livre que pour en couvrir les marges de frustes dessins, au grand désespoir de son gouverneur, maître Matribus, qui ne pouvait concevoir qu'un enfant, si léger qu'il fût, ne prît pas un plaisir extrême aux « *Extraits des auteurs profanes* ».





Le pauvre Jean, malgré l'amour que son père avait pour lui et le bien qu'il lui voulait, eut donc la dure enfance, pleine de misères, de pleurs et de coups de férule, des innocents qne la Muse tourmente déjà. Et le pédant qui le gouvernait mit à le contraindre de goûter les délices du jardin des racines grecques la même âpreté que mettait M. de Villars à convaincre les parpaillots des

bienfaits du catholicisme. Mais ce fut l'inconsciente passion de l'enfant qui triompha, à la fin, après plusieurs années d'une lutte homérique, car il ne retint absolument rien du fatras grec et latin dont on lui avait bourré la cervelle, et le sieur Lebrun, ayant vu par hasard ses bonshommes, pria Hyacinthe de lui confier l'enfant, en lui promettant d'en faire merveille.

Jean avait quatorze ans : c'était un joli enfant, d'une grâce un peu féminine, et dont l'œil brun se voilait parfois de tristesse. Contrairement aux prévisions de son père, il fit peu de progrès chez Lebrun, dont le génie sombre et tourmenté lui déplaisait. A la mort de celui-ci, il entra chez Pierre Mignard, que le roi venait d'élever à la charge de premier peintre et dont il fut le seul élève ; là encore il ne travailla guère et Hyacinthe dut conjecturer avec chagrin que son fils ferait peu d'honneur à la famille. Quant à Mlle du Hennin, elle avait levé les bras au ciel et s'était trouvée mal plusieurs fois de suite en apprenant que son fils allait avoir un métier. Du coup elle rompit toutes relations avec son mari.

Hyacinthe, pour se consoler des sujets de tristesse qu'il trouvait chez lui, s'était remis tout entier à ses affaires, fort négligées depuis quelques années. Il fut effrayé du mauvais état dans lequel elles se trouvaient : le commerce mourait, les douanes dont on l'avait payé rapportaient peu, l'État ne pouvait lui rendre les sommes prêtées, les grands seigneurs, ses débiteurs, recevaient ses gens d'affaires comme il convient que de nobles

créanciers reçoivent des hommes de lésine, c'est-à-dire en les jetant à la porte, quand ils ne les faisaient pas bâtonner d'importance. Les procès qu'il faisait s'éternisaient, les terres seigneuriales sur lesquelles il avait pris des gages ne rapportaient plus rien, à cause de l'affreuse misère des pauvres gens. Pour comble de malheur, le roi s'étant mis mal avec tous ses voisins, les corsaires étrangers recommencèrent à courir les mers, et ses vaisseaux furent pris, comme du temps des pirates barbaresques. Brochant sur le tout, la très noble Mlle du Hennin gaspillait ses derniers écus avec une grandeur royale.

Ces malheurs arrivèrent, non pas tous ensemble, mais l'un après l'autre, avec la continuité d'une irrémédiable décadence, marquant d'une pierre noire chacune des années de cette sombre fin de siècle, où la France agonisait sous le mortel gouvernement de Mme de Maintenon.

Enfermé dans son palais, le vieux Louis XIV, sévère et morose, semblait porter le deuil de sa gloire, mais il ne faisait rien et ne voulait rien laisser faire pour que la misère de son peuple fût soulagée.

Hyacinthe fit l'impossible pour reconstituer sa fortune : les spéculations qu'il tentait ne rapportaient rien, l'avoir public étant ruiné et représenté par des assignats de nulle valeur. Avec Fénelon, Boisguilbert et Vauban, il chercha passionnément le remède à tous ces maux ; mais Fénelon fut écarté, Boisguilbert exilé, Vauban traité de fou dangereux, lui-même dédaigné. En 1708, il dut refuser à sa femme l'argent qu'elle demandait : Desmarets, le trésorier public, ne payait plus.

La chétive pécore en mourut de chagrin.

Et lui-même, après une si triste vieillesse, succomba au terrible hiver de 1709, entre les bras de son fils, auquel il ne laissait que l'héritage paternel : le cabaret du Puits-sans-Vin.





LIVRE IV

Comment Jean, fils d'Hyacinthe Dupuits, ne sut être qu'un bon peintre.



I

COMMENT JEAN DEVINT UN BON PEINTRE, ET COMMENT IL SE MARIA.

Le pauvre Jean resta tout seul sur la terre. Il avait trente-quatre ans et, malgré cet âge d'homme, il était tout aussi incapable de se gouverner dans la vie qu'un enfant de quinze ans. Des amis de son père lui conseillèrent d'habiter les chambres hautes du Puits-sans-Vin, et de louer le cabaret, moyennant sa nourriture, qu'il y prendrait. Il ne fallait pas espérer en tirer davantage en l'état de gêne où les gens se trouvaient. La dernière fille de Rodrigue venait de mourir, justement ; Jean

trouva d'honnêtes personnes qui consentirent à cet arrangement et remplirent loyalement leurs engagements, sans abuser de l'indifférence de leur propriétaire pour tout ce qui touchait les choses de la vie.

Jean se trouvait parfaitement heureux et ne regrettait rien des splendeurs de sa fortune passée; l'immense grenier du Puits-sans-Vin lui faisait un atelier très confortable et les modèles ne lui manquaient pas, car il pouvait les choisir parmi les habitués du cabaret. La grande décoration était défunte, le vieux roi avait fini de faire représenter sa gloire sur toutes les murailles de Versailles, et Jean ne regrettait guère l'art pompeux qu'avaient voulu lui enseigner ses premiers maîtres ; il n'était point fait pour les fanfares de l'allégorie et ne prenait aucun plaisir à peindre, sur des nuages, le char doré du roi-soleil, drapé en empereur romain, que traînent des chevaux sans traits ni brides et qu'escortent des femmes ailées portant les attributs de la Gloire, de la Renommée, de l'Abondance et de la Royauté ; il ne comprenait guère non plus le charme des paysages correctement composés, avec leurs lointains profonds, leurs masses de feuillage symétriquement disposées et leurs bergers de convention qui méditent sur des ruines; et la religion galante de son second maître Mignard ne le satisfaisait pas davantage. Jean rêvait un art plus humain, une poésie plus réelle, il lui semblait qu'il n'était pas besoin d'aller chercher des sujets si loin, dans le rêve des anciens poètes, et que la fantaisie mythologique, malgré sa grâce et sa grandeur, ne devait cependait pas être l'unique objet de la peinture.

La naïveté de son caractère, la parfaite bonne foi qu'il mettait en toutes choses, et peut-être aussi l'absence d'éducation classique lui firent apercevoir ce que personne ne voyait à cette époque, la beauté de la nature dans ses plus communes créations : quelques tableaux d'intérieur flamands et hollandais, que son père avait rapportés de la guerre de Hollande et qui avaient été sauvés du désastre, furent ses initiateurs : un cabaret aux ombres rousses, qu'éclairait un rayon de soleil, deux scènes familières, d'une couleur délicate, et un magistral portrait d'enfant où éclataient la vie et la lumière.

Jean se mit à peindre des portraits, des scènes de la vie commune et des natures mortes. Les modèles les plus vulgaires le tenaient des heures entières sous le charme, attentif aux jeux de la lumière, et il lui suffisait, pour faire chanter toutes les harmonies de la couleur, de quelques humbles objets de ménage, un verre de vin, un pot de grès et quelques pêches, sur lesquels passe un rayon de lumière.

Mais le portrait l'intéressait par dessus tout, et volontiers il faisait pour rien celui des buveurs du cabaret. Le buveur s'installait, la pipe aux dents, devant une cruche de vin, et la séance durait tant que durait la cruche. Mais les portraits qu'il exécutait ainsi ne ressemblaient en rien à ceux du maître Hyacinthe Rigaud, où l'on voit, sur des fonds de draperies qu'agite un impétueux vent d'apothéose, les têtes de seigneurs ou de bourgeois qui se gonflent, se forçant aux expressions grandioses et majestueuses, au milieu de la perruque

bouclée qu'aucun souffle ne défrise ; sous sa brosse sincère, la tête de l'ivrogne apparaissait, telle que Bacchus l'avait faite, blafarde, avec le nez fleuri de la fleur bleue du vin, ou truculente et pourprée ; et il les habillait comme ils l'étaient réellement, avec leurs gros habits de drap fripé, usé au col et aux coudes, leurs simples jabots de dentelle blanchis au safran, leurs culottes de velours miroité, leurs bas de laine, leurs gros souliers à boucles et leurs tricornes déformés par le soleil et par la pluie.

Les camarades riaient et s'extasiaient, pendant que le portraicturé faisait mauvaise mine, car il est toujours dangereux de montrer aux gens ce qu'ils sont et toute vérité n'est pas bonne à dire, même en peinture ; mais, lorsque la bonne aubaine lui arrivait de peindre une belle fille ou quelque jolie ménagère aux couleurs fraîches, nul n'accusait alors la vérité de sa peinture, et les petites personnes souriaient de plaisir de se voir si bien reproduites, avec leur sourire le plus mignard, sous la cotte de futaine et la coiffe d'étamine.

Parfois aussi, il composait de petites scènes d'intérieur ; c'étaient des départs pour l'école, la gouvernante remettant à l'enfant ses livres et son chapeau, en lui faisant promettre qu'il sera sage, des pourvoyeuses pliant sous le poids des provisions, des enfants jouant aux cartes, à la poupée, au toton, aux bulles de savon, au jeu de l'oie ; des mères laborieuses, des repas en famille, des peintres à leur travail, des écureuses de cuivre ; sa manière, d'abord un peu lourde, s'était peu à peu affinée par l'observation, et la délicatesse de sa

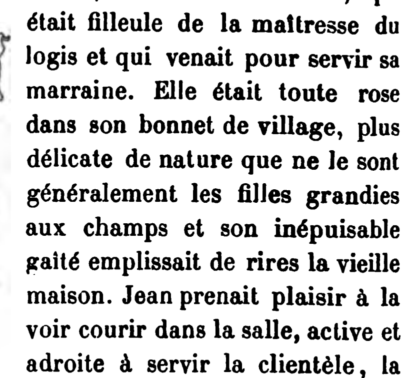
touche donnait de l'intérêt aux plus ordinaires sujets. Cependant les amateurs ne prenaient point garde à lui et cette peinture bourgeoise ne semblait pas digne d'entrer dans la galerie des riches connaisseurs.

Bientôt d'autres sujets le tentèrent ; les comédiens, en souvenir du capitaine Rodrigue — lequel, depuis sa mort avait été par tous déclaré inimitable comédien, — avaient, pendant que ses enfants gouvernaient le Puits-sans-Vin, repris la coutume de fréquenter le cabaret. Jean peignit les comédiens, en habit de ville, avec leur figure glabre, brûlée par les cosmétiques, par la poudre de baleine et le blanc de talc, et aussi en costume de théâtre, adonisés ou grimés pour leurs rôles, dans des vêtements de satin, de pourpre ou de bure, et cela lui donna l'idée de peindre des scènes de la comédie italienne. Pour cet art nouveau, pour ce mélange charmant de fantaisie ou de réalité, il trouva une touche plus légère, plus brillante ; dans ses toiles, les Cidalises, les Eglés, Léandre, Pierrot, Arlequin, Gilles, les Capitans, Truffaldin, Zerbine, Scapin, Cassandre et l'âne se mirent à jouer silencieusement leur pantomime, pour amuser et instruire les hommes, dans leurs rôles d'amoureux, de méchants, de niais, de glorieux, de trompés, de trompeurs, de bernés et de sages, non plus devant des décors de toile grossièrement enluminée, mais au milieu de la nature elle-même, dans l'air bleu, sur les verts gazons, sous les ombrages qui laissent apercevoir des horizons de montagnes lointaines.

De grands seigneurs remarquèrent ces ouvrages et offrirent des sommes assez importantes pour les possé-

der, cela enrichit quelque peu Jean, qui du reste n'y tenait guère, pourvu qu'on fût content de son travail. Il prenait l'argent et le mettait dans son tiroir, sans s'inquiéter des nouvelles spéculations du système de Law, dont tout le monde parlait déjà et qui allait bouleverser les finances de la France.

Vers 1716, arriva au cabaret du Puits-sans-Vin une petite paysane du Gâtinais, nommée Armande, qui



était filleule de la maîtresse du logis et qui venait pour servir sa marraine. Elle était toute rose dans son bonnet de village, plus délicate de nature que ne le sont généralement les filles grandies aux champs et son inépuisable gaîté emplissait de rires la vieille maison. Jean prenait plaisir à la voir courir dans la salle, active et adroite à servir la clientèle, la jupe retroussée, avec ses grandes manches retenues au coude et son corps de bazin toujours orné de quelque fleurette. Il fit son portrait, une fois, deux fois, dix fois, et, d'après elle, créa toute une légion de servantes : servantes à la fontaine, servantes cousant, repassant le linge, épluchant les légumes. Armande s'amusait fort d'être ainsi représentée et s'était prise d'inconsciente amitié pour ce peintre si grand et si bon, deux fois plus âgé qu'elle, il est vrai, mais que la naïveté de son âme et la simplicité de sa vie avaient laissé presque enfant ; et Jean, de son côté, s'effrayait à la pensée que cette enfant,

si pure et si jolie, s'en irait bientôt pour être mariée à quelque lourdaud. Il arriva que cet homme, sans respect des convenances sociales, le fils du riche traitant, créancier du roi et ami du grand Colbert, le fils de Mlle du Hennin, demanda et obtint en mariage la petite Armande Rifflet, dont les parents cultivaient la terre de Bardilly, en Gâtinais.

De cette union naquirent deux jumeaux, un garçon et une fille, qui furent appelés Claude et Rose.





II

GRANDEUR DU PUITS-SANS-VIN. RÈGNE DE MADAME ARMANDE. QUEL MAUVAIS TOUR LUI JOUA MONSIEUR LAW.

Sous ces dehors charmants qui avaient gagné le cœur de Jean, Armande était une personne sérieuse ; elle avait toute l'économie et le désir de gain de la paysanne. Sitôt qu'elle fût devenue madame Dupuits, les choses allèrent mieux pour la fortune du ménage. D'abord elle

obtint de reprendre le cabaret, de le gérer toute seule, avec des servantes et des valets, en mettant tout doucement sa marraine à la porte. Sous sa direction, le Puits-sans-Vin suivit aussitôt la révolution qui se faisait et de cabaret devint café, sans toutefois changer son enseigne. Le vin, le vieux vin de France était dédaigné pour le café, produit des pays chauds, qui ne grise que la cervelle, et pour les liqueurs des îles : les tonneaux qui s'entassaient le long des murs s'en allèrent à la cave et des banquettes rembourrées prirent leur place, propres aux longues causeries des raisonneurs qui allaient venir bientôt, la feuille publique en main, parler tout haut de choses effrayantes que jusqu'alors on ne se disait qu'à l'oreille, après avoir jeté un regard de méfiance autour de soi.

Quand les nombreux aménagements furent terminés, et que les économies de Jean furent épuisées, elle vint trôner dans le nouveau comptoir, entre les morceaux de sucre et les carafons ; et ce ne fut certes pas une des moindres attractions du nouveau café que le spectacle de la petite patronne, présidant gravement au service des consommateurs. Quelle joie pour la grand'mère Simone, si elle avait pu revenir un instant, et voir son arrière-petite-fille assise à sa place, avec le trousseau de clefs de l'hôtesse pendu à sa ceinture !

Et Jean ne s'aperçut pas que lui-même avait perdu sa liberté, la franchise de son talent, tant elle employa de ruses délicates pour ployer cet indépendant, qui n'avait jamais suivi que l'impulsion de sa fantaisie, au rôle de gagne-pain productif ; elle quêta pour lui des

commandes, sans en avoir l'air, mettant en jeu toute sorte d'influences, et les amateurs surent bientôt que c'était à madame Dupuits qu'on devait parler pour obtenir le trumeau, l'éventail ou le panneau de meuble désiré. Il fallait alors que le pauvre artiste se pliât au caprice du grand seigneur ou du gros fermier général qui faisait la commande, qu'il se forçât à des besognes qui n'étaient pas les siennes : l'un voulait des scènes mythologiques, des jeux, des ris et des grâces folâtrant autour du portrait de la femme aimée, représentée en Diane ou en Vénus, et parfois souhaitait de figurer en personne auprès de la déïté, sous les traits d'Eudymion ou du berger Pâris ; l'autre demandait des bergeries, un concours de tir à l'arc, avec un cœur rose pour cible, et lui-même, sous la carmagnole et le chapeau de Colin, recevant le prix des mains de la beauté ; d'autres encore voulaient des grisailles jouant la sculpture, un dessin d'éventail ou un modèle de tapisserie des Gobelins. Jean usait son talent à ces travaux divers, dont le pire résultat était de le distraire de son studieux et lent travail de bon peintre, que jamais la pensée du pécule n'était venu hâter.

Mais quelle joie aussi d'apporter une poignée de louis à sa bonne ménagère, de l'entendre compter gravement, comme la laitière de la fable, tout le bien qu'on en pourrait avoir; il ne regrettait plus sa peine et ses heures perdues, puisque cela lui causait tant de plaisir.

C'est que la dame Dupuits s'était prise, comme les autres, au Système qui faisait alors des Français un peuple

d'agioteurs; les jeux de Bourse avaient commencé, démoralisant tout le monde par leurs coups de fortune rapides, d'un balayeur et d'un laquais faisant en quelques mois de gros richards; les faits étaient certains : on coudoyait tous les jours ces enrichis, un peu ahuris de leur élévation.

Armande ne quittait le Puits-sans-Vin que pour la rue Quincampoix et la rue Vivienne, où se tenait la Banque. Elle avait l'intuition des affaires, comprenait le langage des chiffres, sans savoir compter autrement que les gens de la campagne, et s'étonnait de voir que Jean faisait d'inutiles efforts pour comprendre les merveilleuses spéculations de M. Law. Les billets d'Etat l'occupèrent d'abord, puis les actions du Mississipi. Tout le monde en parlait, de ce Mississipi, comme d'une terre promise : de là devait venir la richesse pour tous, et mieux que la richesse, les honneurs; tel serait comte, duc en Mississipi, pour son argent. Les honneurs la tentaient moins que le profit; en quelque temps, elle eut amassé un gros magot.

Le Puits-sans-Vin en profita, le café s'agrandit, s'étendit dans les maisons voisines, devint le rendez-vous des gens qui voulaient s'amuser et dépenser leur gain. Ce fut le beau moment du règne de Mme Armande, la mode était venue que les grandes dames et les seigneurs vinssent s'encanailler parfois au milieu des petits bourgeois et du peuple : Armande sut attirer tout ce monde, et la foule des carrosses qui se pressaient dans la rue du Mouton témoigna du bel achalandage du café. On y vint d'abord pour voir l'enseigne que Dupuits, sur la

demande de sa femme, avait peinte pour sa devanture : un Bacchus puisant avec sa coupe à même un tonneau défoncé; puis on y vint pour s'amuser, parce qu'on s'y était trouvé bien la première fois. Armande avait envoyé ses deux enfants à la campagne, chez leur grand'mère, n'ayant plus le temps de s'en occuper au Puits-sans-Vin, et elle servait elle-même les personnes de marque. C'était une autre attraction pour le café, car les seigneurs s'amusaient fort à rire avec l'aimable hôtesse, en tout bien tout honneur. Les marquis, les chevaliers, les robins, les beaux esprits l'entouraient et se disputaient le plaisir de causer avec elle, et M. de Bernis, un jour de verve, écrivit ces vers sur les murs du café, comme au vieux temps des raffinés, sous Louis XIII :



La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne,
Le Dieu d'amour est son portrait
La jeune Hébé lui sert d'enseigne,
Bacchus, assis sur son tonneau,
La prend pour la fille de l'onde,
Même en ne servant que de l'eau
Elle a l'art d'enivrer son monde.

Cependant Jean souffrait de tout cela sans en rien dire ; le bruit qui se faisait autour de lui l'étourdissait, et les commandes incessantes qu'il recevait l'accablaient de besogne; mais, par dessus tout, le départ de ses enfants le chagrinait et peu à peu, d'ennui et de fatigue, il tomba dans une mélancolie qui contrastait avec sa situa-

tion de fortune. Il eût voulu pour tout au monde quitter Paris, aller rejoindre Claude et Rose et vivre tranquillement à la campagne. Qu'attendait-on, puisque l'on avait de quoi vivre en seigneurs et que la fortune d'Hyacinthe était retrouvée ?

Mais Armande n'était pas femme à s'arrêter en si beau chemin, elle ne sut pas, comme les plus malins le firent, convertir à temps ses papiers en bonnes terres, en diamants de prix ou en maisons bien construites. La crise de Law vint la surprendre au milieu de ses projets de grande fortune, et elle fut de ceux qui s'écrasèrent à la place Vendôme en demandant vainement que l'on changeât leur papier pour de l'or. Du jour au lendemain Armande se retrouva pauvre cabaretière, comme devant, n'ayant gagné à tout cela que les embellissements du Puits-sans-Vin.

Mais ce gain même ne lui profita pas : les gens étaient pour la plupart ruinés, ruinés à ne plus boire ni manger, et par conséquent ne fréquentaient plus guère les cafés ; la noblesse, accusée d'avoir trompé le populaire de connivence avec les banquiers, n'osa plus trop se familiariser avec lui, et les Dupuits durent abandonner les annexes qu'ils avaient données au Puits-sans-Vin. On était en 1721, les maux qui, pendant la fin du règne de Louis XIV, avaient accablé la France étaient revenus plus nombreux, accrus par la peste qui désolait le Midi et menaçait le Nord, et par les bandes de voleurs qui tenaient les routes et s'en venaient dévaliser les gens jusque dans Paris. En même temps que la vogue du café baissait, les commandes cessèrent : nul, parmi les riches,

n'était soucieux d'attirer l'attention sur lui par des dépenses de luxe, en ce temps de Visa où des cours étaient instituées pour vérifier les fortunes et faire rendre gorge aux joueurs trop heureux ; tout le monde criait misère, et les riches fripons plus encore que leurs victimes. Toutes les sources de fortune manquaient donc à la fois.

Jean supporta très indifféremment cette ruine, sa pensée semblait ailleurs, dans le regret de son talent perdu, déshonoré par des années d'œuvres hâtives, commerciales ; mais Armande en faillit mourir de chagrin, elle ne pouvait se consoler d'avoir laissé passer devant elle dame Fortune sans la saisir aux crins, et son exaspération croissait à mesure que la misère augmentait. Comment ! en cette aventure incroyable, c'était Jean, l'imprévoyant, qui avait eu raison, et elle, la sage et l'économe, elle seule qui avait eu tort ! Sa gaîté disparut et son caractère s'aigrit, la tristesse de Jean lui semblait un muet reproche dont elle lui savait mauvais gré, étant incapable d'en distinguer les véritables raisons ; et la paix cessa d'habiter dans le ménage.

Cet état de trouble intérieur dura quelques années, la santé de Jean allait toujours en s'affaiblissant et la vieillesse semblait déjà venue pour lui, bien qu'il n'eût pas dépassé la cinquantaine. Il ne touchait presque plus à ses pinceaux, passait ses journées assis dans le café, se laissant aller à boire des liqueurs, pour tâcher de retrouver ses forces, et écoutant les causeries des habitués, dans un état de somnolence vague. Les médecins lui conseillèrent de quitter Paris.

Ce fut une joie pour Armande et pour lui. La patronne

s'irritait de le voir descendre à l'ivrognerie, peu à peu, et lui-même sentait le besoin de s'arracher à l'engourdissement, à la mort lente qui le prenait : il n'avait plus du reste qu'un désir, revoir ses enfants. Armande les avait laissés à la campagne, ils approchaient de leurs huit ans, maintenant. Quel plaisir pour lui de les serrer sur son cœur, de retrouver auprès d'eux la paix et la santé, dans la profonde tranquillité des campagnes !

Jean partit donc. Armande ne s'effrayait pas de diriger toute seule le café ; elle se refaisait en ce moment une clientèle selon son cœur, celle des mécontents. Il y avait déjà à cette époque un groupe de gens qui causaient entre eux de toutes sortes de choses, et même des affaires de la France, qui ne regardaient pourtant que le roi : c'étaient ceux que la banqueroute avait démoralisés, des grimauds de lettres, des gens qui prétendaient y voir plus clair que les autres. Ils trouvaient bon accueil au Puits-sans-Vin ; les premiers grondements de la grande colère qui devait éclater soixante ans plus tard sortirent de la salle où trônait la belle Armande.





III

HISTOIRE DE VOLEURS.

On était aux premiers jours de mai, lorsque Jean prit place dans l'une des voitures qui faisaient le service des messageries de Paris à Fontainebleau ; les voyages étaient difficiles, à cette époque, les routes peu entretenues et bien des Parisiens ne connaissaient de la campagne que les alentours de la ville, Saint-Cloud, Meudon, Marly, où le dimanche les familles du peuple s'en allaient en

troupe, le panier de provisions au bras, pour consacrer une journée aux plaisirs champêtres, et où les gens riches avaient leur maison de campagne, leur *folie*. Jean lui-même n'était jamais sorti de cette zone restreinte ; les merveilleux bords de la Seine, vers Bezons, Bougival et les forêts de Meudon et de Saint-Cloud avaient suffi aux études qu'il avait faites du paysage. Le paysage, jusqu'alors, c'était le parc du roi, une fontaine jaillissante à personnages mythologiques, une colonnade de marbre, quelques masses d'arbres et des lointains bleus.

La voiture était petite, incommode, chargée de paquets et bourrée de voyageurs. Il y avait, outre Jean Dupuits, un vieux petit greffier, deux théatins, un soldat qui s'en allait en congé, un gros marchand, une jeune servante et deux femmes qui, ayant reconduit à Paris leurs nourrissons, rentraient au village avec de l'argent dans un bas de laine. Les théatins avaient de fort belles barbes, le greffier des yeux fureteurs, le soldat de grandes moustaches, la fillette de beaux yeux, le marchand une grosse importance et les nourrices une corpulence et des paquets qui gênaient toutes les autres personnes.

Les voyageurs se considérèrent d'abord en silence ; ce fut le greffier qui rompit la glace en demandant indiscrètement à chacun qui il était, ce qu'il faisait et pourquoi il se trouvait là ; puis, quand chacun sut à qui il parlait, des contestations s'élevèrent au sujet des fenêtres, pour décider si elles devaient être ouvertes ou fermées ; il était grand matin, l'air était clair et froid, la voiture se sépara aussitôt en deux camps : le marchand, les nourrices et le

soldat qui demandaient que l'on ouvrît; la fillette, le greffier, Jean et les théatins qui voulaient que l'on fermât; mais, pendant le cours de la dispute, il y eut une défection, le soldat, par courtoisie pour la servante, se rangea du parti des frileux et, d'autorité, comme représentant la force armée, ferma les fenêtres, soutenu du reste par la justice et le clergé. Aussitôt le marchand et les nourrices, vaincus, mais non soumis, firent leur possible pour être désagréables à leur voisins, et le voyage se continua au milieu des coups de coude et des paroles aigres, jusqu'à ce que chacun s'endormît à sa place, bercé par le mouvement de la guimbarde, hors les théatins qui disaient leurs prières et Jean qui regardait la campagne.

Il y eut relais pour le déjeuner, vers une heure, dans une auberge de belle apparence. L'hôte servit aux voyageurs une soupe tellement brûlante qu'ils perdirent leur temps et leur souffle à la refroidir, pendant que le traître affirmait que rien n'était meilleur pour réchauffer les estomacs engourdis. Une oie maigre succéda au potage, mais on avait à peine eu le temps d'arracher quelques bribes de sa chair tenace que le postillon vint annoncer qu'il fallait repartir : on était en retard déjà et sans doute ces messieurs et dames ne se souciaient pas de traverser la forêt à la brune. Il y eut bien quelques récriminations; mais on obéit cependant, la perspective d'un voyage de nuit ne rassurant personne. L'oie fut payée fort cher, comme si elle avait été mangée, et l'hôte se frottait déjà les mains en clignant de l'œil au postillon, lorsque le soldat s'empara du volatile et d'un fort pain qui se trouvait là, en décla-

rant qu'il ne se contentait pas de déjeuner en effigie et que l'on terminerait très bien le repas pendant la route. Cela ne faisait point l'affaire de l'hôte; il affirmait, contrairement à l'opinion du greffier, qu'une telle chose ne se faisait jamais, et s'efforçait de ravoir sa carcasse et son pain, mais les deux théatins le prirent chacun par un bras et lui commencèrent un sermon en trois points pour l'exhorter à souffrir patiemment une chose qui n'était que juste; puis ils le quittèrent en prenant chacun une bouteille de vin, ce qui mit le comble à son exaspération ; il dut laisser faire, cependant, un peu intimidé par les textes de lois que lui citait le greffier, car il n'y avait là personne que sa femme pour l'appuyer et le postillon n'osait prendre ouvertement son parti contre les voyageurs.

Le gros marchand n'avait pris part ni au repas interrompu, ni à la querelle qui s'en suivit et s'était promené indifféremment pendant toute cette aventure. Il avait son déjeuner dans un panier, composé de bonnes tranches de pain beurré, de viandes froides fort appétissantes, de pommes bien ridées qui avaient fait leurs Pâques et de deux bouteilles de vin dont le cachet très ancien laissait soupçonner la qualité. Il fit, avec un malilicieux plaisir, l'étalage de toutes ces denrées délicates, pendant que les huit autres personnes se partageaient les tronçons de la rétive volaille, et rompaient le pain en parts égales, et, comme un gourmand égoïste, se mit à manger tout seul, savourant ainsi le plaisir de se venger de l'affront qui lui avait été fait le matin. On le laissa faire sans rien lui dire, quoique le soldat mourût d'en-

vie de lui casser quelque chose. Son repas achevé, il resserra précieusement ses restes dans son panier, s'endormit et se mit à ronfler bruyamment, comme un homme parfaitement repu.

Jean regardait toujours la campagne qui se déroulait devant lui, à peine accidentée dans les lointains : le doux soleil de mai l'éclairait maintenant, et ses rayons, tamisés par une légère brume de printemps, donnaient au ciel des colorations roses et bleues d'une pâleur nacrée ; sur la terre, qui se couvrait de verdures naissantes, les pommiers en fleur étalaient leurs grands bouquets de fête, et le peintre admirait, ébloui, goûtant par avance la joie profonde qu'il allait avoir à vivre dans cette campagne aux immenses horizons, où de si larges souffles d'air devaient délicieusement rafraîchir l'esprit et rendre au corps une jeunesse nouvelle. Vers quatre heures le soleil disparut, laissant au couchant d'indéfinissables lueurs.

La voiture roulait plus vite, sur des pentes descendantes; à l'intérieur, des conversations s'étaient établies ; les nourrices causaient entre elles, le soldat parlait tout bas à l'oreille de la fillette, et les théatins poursuivaient avec le greffier le cours d'une grave controverse, tandis que le marchand dormait toujours. Jean remarqua que depuis quelques instants un cavalier avait rejoint la voiture et conversait avec le postillon ; il était monté sur une rosse qui n'avait que la peau et les os, et qui cependant courait comme le vent, faisant honte aux chevaux bien nourris des messageries. Le cavalier, drapé dans un grand manteau brun, n'avait guère que les yeux à dé-

couvert, par crainte du vent sans doute, car son manteau l'enveloppait jusqu'au nez et son tricorne lui retombait sur les sourcils. Jean comprit aux gestes du postillon que l'inconnu s'enquérait de l'endroit où il se trouvait et des chemins qui menaient à la ville, mais il fut surpris de le voir modérer l'allure de son cheval et tourner autour de la voiture, comme pour se rendre compte du nombre des personnes qui s'y trouvaient.

A ce moment, l'on était arrivé au pied d'une côte assez rude ; la voiture se mit à monter lentement, pendant que le cavalier donnait des éperons dans le ventre de son cheval : la bête fit un bond, escalada la colline ventre à terre et disparut sur le versant opposé.

Jean était descendu pour gravir la côte à pied.

— Voilà, dit-il au postillon, un homme qui est bien pressé et qui ne craint pas les voleurs.

— En effet, répondit celui-ci, mais peut-être a-t-il pour cela de bonnes raisons, à lui connues.

— Comment ! pensez-vous que ce soit un voleur ?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais rien, mais cela est bien possible ; ce chrétien-là m'a demandé son chemin qu'il a l'air de connaître aussi bien que moi, et sa grande hâte ne me dit rien de bon.

— Mais alors, nous allons être attaqués !

— Peut-être, répliqua le postillon d'un air assez indifférent.

— Mais alors retournons.

— Pourquoi retourner, demain ce serait la même chose. Vous avez besoin d'aller à Fontainebleau, n'est-ce pas ?

— Oui, certes, mais en plein jour.

— Oh, cela ne fait rien, le jour n'effraye pas messieurs les brigands, la forêt n'est-elle pas là pour parer aux surprises et couvrir la retraite ; on sort d'un taillis, discrètement masqué et, la laine tirée, l'on y rentre ; ni vu ni connu, j' t'embrouille!

— Cela vous arrive donc souvent ?

— Très souvent, monsieur, depuis quelque temps, et vous voyez que je ne m'en porte pas plus mal. C'est une contribution qu'il faut savoir supporter, comme celle du roi, sans se plaindre. Il n'y a rien à faire à cela, la maréchaussée y perd ses pas.

— C'est bien pour vous, mais vos voyageurs ! Les brigands ne se font pas faute d'assassiner les honnêtes gens.....

— Oh ! que non, monsieur, quand ceux-ci ne font pas d'imprudence et se tiennent tranquilles. — Avez-vous beaucoup d'or sur vous ?

— Non, je ne possède qu'un petit porte-manteau.

— Êtes-vous brave ?

— Je n'en sais rien... mais je crois que oui.

— Ne le soyez pas et engagez les autres à ne pas l'être.

Puis il expliqua à Jean Dupuits que les voleurs de la forêt de Fontainebleau étaient de galants hommes qui se seraient fait scrupule de dévaliser brutalement les gens ; des légendes couraient sur leur chef, qui prenait le nom de don Spavento. C'était, disait-on, un fils de noblesse de très près apparenté au régent, que le système avait ruiné et qui courait les bois pour reprendre

son bien où il le trouvait. On ignorait où était son refuge, mais le peuple l'avait pris en amitié et volontiers l'eût défendu, car il était certain qu'il ne dévalisait que les gens riches ; on disait dans les campagnes qu'il levait un impôt souvent plus justement réparti que par MM. les intendants.

On était arrivé au sommet de la côte, la forêt commençait à peu de distance, Jean dut remonter en voiture, après avoir jeté un coup d'œil peu rassuré sur cette masse sombre qui semblait, au demi-jour, recéler de mystérieuses terreurs. Le sang-froid du postillon l'avait un peu interdit, il crut cependant devoir faire part à ses compagnons de route de ses appréhensions. Aux premiers mots, les nourrices glissèrent dans leur corsage le bas qui contenait leur argent, les théatins dirent qu'il fallait se considérer comme étant toujours sous la protection de Dieu, et le soldat rassura la fillette en s'écriant que personne n'avait rien à craindre tant qu'il aurait son sabre au bout de son bras. En réalité tous se sentaient de bourse légère et connaissaient de réputation les mœurs douces de MM. les voleurs de la forêt, qui n'en voulaient qu'aux gens riches. Le greffier, à cause de son état, craignait d'être reconnu et semblait mal à l'aise ; il demandait qu'on retournât et Le cria vingt fois par la portière au postillon, mais celui-ci ne voulut pas entendre ou n'entendit pas, en effet, car il avait enlevé ses chevaux au triple galop.

La perspective de rester tout seul sur la route fit que l'homme de loi se remit à sa place, résigné aux événements.

Le seul qui ne donna pas son avis fut le marchand; il avait achevé sa seconde bouteille de vin et repris son sommeil interrompu par la montée de la côte : on ne jugea pas à propos de le réveiller.

Tout, en effet, se passa comme l'avait prévu le postillon : la voiture n'avait pas fait un quart de lieue dans la forêt qu'elle fut tout à coup entourée par une troupe d'hommes à cheval, le pistolet au poing, qui ordonnèrent au postillon de s'arrêter, ce qu'il fit très docilement. Il faisait nuit, sous les grands arbres, une dizaine de torches s'allumèrent comme par enchantement et les voyageurs terrifiés purent juger de la belle ordonnance



des assaillants : ils étaient enveloppés de grands manteaux noirs et portaient, sous leur tricorne, le petit masque blanc en usage pendant le carnaval, à Venise, ce qui leur donnait une apparence spectrale fort propre à intimider leurs victimes ; le chef se distinguait à la cocarde blanche qui décorait son chapeau. Il s'avança près de la portière du carrosse et pria fort poliment les voyageurs de descendre et de s'aligner sur la route : on eût pu croire, à ses façons de gentilhomme, quelque haut fonctionnaire désolé d'avoir à déranger les gens pour remplir une ennuyeuse formalité, n'eussent été les deux pistolets toujours braqués sur le visage de ceux auxquels il s'adressait.

Les voyageurs obéirent; les deux nourrices se serraient l'une contre l'autre, en poussant de petits cris, comme si elles étaient déjà à demi égorgées, les moines priaient avec de grands soupirs : *Confiteor !... miserere !... in manus !...* le soldat avait tiré son sabre et soutenait la servante évanouie, mais il semblait avoir perdu sa grande bravoure, sachant bien que Roland luimême, avec sa grande épée, n'eût rien fait contre l'ost des Sarrazins que de se rendre ou de mourir sans gloire, s'ils avaient eu entre les mains les tromblons que l'on voyait briller par-dessus la tête des chevaux, le greffier avait perdu sa langue et ne citait plus de lois ni d'arrêts. Jean, quoique la peur le tînt comme les autres aux entrailles, regardait la scène et la trouvait fort belle, et le marchand, brusquement réveillé, poussait des cris affreux en appelant tout le monde aux armes; mais quelques paroles courtoises du chef des brigands et le froid du canon d'un pistolet sur sa tempe le calmèrent aussitôt.

Les nourrices, le soldat, la servante, le greffier, les moines, Jean et le marchand étaient donc rangés sur la route comme l'avait désiré le chef; il commença de passer en revue le timide peloton, comme un général qui s'informe de ses soldats.

— Ne craignez rien, bonnes nourrices, dit-il aux premières, après s'être enquis de la condition de chacun, vous avez donné votre lait le plus pur et partagé l'amour que vous deviez à vos enfants pour quelques pièces d'or, votre bien ne vous sera pas retiré, allez en paix. — Toi, brave soldat, tu nous aurais certainement

offert la bataille si nos forces n'avaient été vingt fois supérieures aux tiennes, mais tu fais sagement en te résignant au mauvais sort, et nous savons rendre honneur au courage malheureux ; quant à cette jeunesse, c'est ta promise, n'est-ce pas ! eh bien, épouse-la, et que de vous sorte une race de braves soldats et de jolies filles. — Toi, monsieur le greffier, pour ceux d'entre nous que tu as fait ou que tu feras pendre, tu paieras l'amende en passant sur nos terres ; offre à ces messieurs les montres qui s'étalent sur ton gilet ; je te fais grâce de la vie, parce que, si l'on fauche des gens de loi, il en repousse aussitôt et nous n'y gagnons rien. — Vous, mes pères, dit-il en s'inclinant dévotement devant les théatins, je ne vous demande que vos prières, ne me les mesurez pas, car je suis un grand pécheur. — M. Dupuits, je vous prie de voir en moi l'un des plus grands admirateurs de votre talent ; si la fortune me favorise, je ne veux pas d'autre peintre que vous pour décorer le château que je compte faire bâtir en Thuringe ; si je puis vous être utile, je n'ai rien à vous refuser, regardez-moi comme votre serviteur. — Quant à toi, marchand, c'est toi qui paieras la plus grosse amende, les rapports que j'ai sur toi par mes agents sont détestables : tu es orgueilleux, avare autant que riche et dur aux misérables ; les gens de ton espèce méritent de bonnes leçons. En échange de ta vie, si inutile aux autres, tu donneras toutes les marchandises que contiennent tes coffres.

Le pauvre marchand ainsi dévalisé ne put contenir son indignation, et, l'intérêt lui faisant oublier la peur, il se remit à hurler de plus belle : au voleur ! au meurtre !

à l'assassin ! Allons, mes amis, criait-il en s'adressant à ses compagnons, défendons-nous contre ces bandits. Me laisserez-vous ruiner, égorger de la sorte !... Ses compagnons n'avaient garde de bouger, peu désireux de se faire casser la tête pour un si vilain homme... Il n'en dit pas plus long, deux voleurs l'avaient saisi chacun d'un bras et semblaient très résolus à lui brûler tout à l'heure la cervelle, lorsque Jean se précipita vers le chef :

— Monsieur le voleur, vous m'avez promis la grâce que je vous demanderais, laissez la vie à ce pauvre homme !

— Soit, mais il est mort s'il pousse un seul cri.

Le marchand s'affaissa en gémissant, pendant que les voleurs se passaient les caisses du sommet de la voiture au dos de quelques mules qu'on avait fait approcher.

L'opération terminée, tout le monde remonta dans le carrosse, le postillon fouetta ses chevaux et l'on partit, emportant les souhaits de ces parfaits gentilshommes de grand chemin.

Aussitôt que l'on fut hors de leur portée, le marchand et le greffier se mirent à accabler d'injures leurs compagnons, l'un regrettant sa marchandise, l'autre ses montres. Ils jurèrent cent fois qu'ils feraient pendre tout le monde en arrivant à Fontainebleau ; mais leur colère dut tomber, car personne ne voulut leur répondre, et on les laissa libres de faire tout ce qu'ils voudraient. Les pères théatins n'étaient-ils pas là pour dire la vérité.

Le voyage se termina heureusement et le lendemain

à l'aube, Jean Dupuits partait en carriole pour Larchant et Bardilly ; il fallait traverser l'autre côté de la forêt, mais Jean n'avait plus peur des voleurs, et le soleil, radieux, était fait pour dissiper toutes les terreurs.





IV

PAYSANNERIES. VENDANGES. SOLEIL COUCHANT.

La ferme de Bardilly était située à la lisière d'un petit bois, entre le hameau de Bardilly et la plaine immense, percée des clochers de Puiseaux et de Bromeilles et couverte de champs labourés et de vignobles.

Les bâtiments étaient composés, comme cela existe dans tous les pays de vin, de caves immenses, voûtées, construites avec de larges pierres de taille, et supportant une médiocre habitation, à peine logeable, et des granges ouvertes à tous les vents.

Dans la salle de la ferme et les deux pièces qui la joignaient vivaient le père et la mère Rifflet avec leurs neuf enfants, leurs petits enfants Claude et Rose, Babet, la fille d'un gros cabaretier de Puiseaux, qu'ils avaient élevée, et leurs servante Eulalie. C'était une famille de solides vignerons, durs à la tâche ; Pierre, l'aîné d'Armande, était parti à la milice, mais il restait là Louis, Jules, Théodore, Toinette, Constant, Alix, Gervais, Lucette et Paul, le dernier né. Et tous, de Louis qui avait seize ans à Paul qui en avait quatre, montraient, dans leurs différents âges, la croissance merveilleuse de ce beau sang de paysan qui les faisait tous pousser comme de jeunes arbres, sans qu'aucune maladie y vint jamais mettre obstacle.

Claude et Rose, les gémeaux, nés dans la rue du Mouton, et Babet, la fille de Puiseaux, se distinguaient du groupe par des couleurs moins vives et de membres plus délicats.

Quelle joie pour Jean Dupuits de revoir ses enfants, qu'on lui avait arrachés depuis leur naissance ! il ne remarqua pas, dans son enthousiasme de les trouver si beaux et si grands, que tout le monde le regardait avec un craintif respect et que le père et la mère Rifflet ne pouvaient en revenir qu'un si beau monsieur fût leur gendre.

Ces pauvres gens, qui n'avaient jamais vu que la petite ville voisine, ne pouvaient se figurer Paris et la vie qu'on y menait. Jean perdit son temps à vouloir leur expliquer le Système, les gains et les pertes d'argent de leur fille, le café du Puits-sans-Vin et la vente des tableaux ; leur

gendre était un monsieur, un seigneur, cela suffisait pour les combler d'orgueil.

De son côté, Jean était aussi ignorant de la campagne que ses beaux parents l'étaient de Paris : il fallait tout lui expliquer, lui apprendre le nom de toutes choses. Il vit combien ses bergeries étaient fausses, ses moutons menteurs, ses paysans en dehors de toute réalité ; la rusticité de tout ce qui l'entourait le charmait ; pour ce délicat amateur de la lumière et de la couleur, c'était une merveille de voir, dans une grange obscure, un rayon de soleil filtrer par la toiture sur les tas de blé, au milieu du vague amoncellement des instruments de labourage et des tonneaux préparés par la récolte prochaine. L'allée de pommiers qui bordait le clos, vers le hameau, le jetait dans des ravissements qui, maintesfois, firent croire aux bonnes gens que monsieur leur gendre perdait la raison. Il ne travaillait pas cependant, se sentant trop vieux, trop las pour entreprendre d'étudier le nouvel art qu'il entrevoyait, un art qui viendrait bientôt sans doute, lorsque les peintres quitteraient les écoles royales et s'en iraient dans la campagne, la boîte à couleurs sur le dos, étudier la grande nature.

Il passait ses journées à s'amuser avec les enfants, croyant parfois qu'il redevenait enfant lui-même. Quelles bonnes cachettes il y avait dans le petit bois, dans les granges, jusque dans les caves ! Il se dissimulait derrière une tonne, se laissait chercher par toute la troupe des petits, puis tout à coup, comme il se sauvait, craignant d'être pris, de joyeux cris s'élevaient, et toute la volée le poursuivait dans la campagne, jusqu'à ce qu'il voulût

bien se laisser prendre. Le père Rifflet, parfois, le voyant courir ainsi, s'arrêtait de façonner sa vigne, s'appuyait sur son hoyau et regardait son gendre, tout surpris, se disant à part lui que c'était dans la tête qu'était son mal.

Le dimanche, Jean allait aux lavoirs où dansait la jeunesse, au son des crins-crins et de la musette, et volontiers il eût dansé lui-même, si sa condition ne l'eût retenu parmi les spectateurs. C'était l'assemblée du pays, il y avait là les bourgeois de la ville, et souvent les deux nobles de l'endroit, MM. de la Bobinette et de Bois-Commun. M. de Bois-Commun très raide et très fier, mortellement haï de ses vassaux qu'il pressurait horriblement, M. de la Bobinette affable, léger, toujours poudré à blanc et pinçant le menton de chaque fillette. Bardilly dépendait de la seigneurie de Bois-Commun, et Jean s'indignait des misères que souffraient ses beaux-parents, sans se plaindre, avec une résignation gaie qu'ils tenaient de leurs pères, grands-pères, aïeux et bisaïeux et ainsi de suite jusqu'à la nuit des temps. Pour ces pauvres gens, accablés de famille, il y avait le douloureux chapelet des impôts qu'il fallait payer grain à grain, les années désastreuses comme les années de prospérité ; il y avait les tailles, les corvées, les droits de potage, de péage, de boucherie, de banalité des moulins, la dîme, la capitation, les vingtièmes, la gabelle, les aides, les traites, le champart, etc., etc., un droit sur chaque acte, sur chaque bénéfice de leur vie de paysans, et il y avait, avec tout cela, les obligations vexatoires, le rappel incessant et douloureux de la condition du servage, les paroles dures et méprisantes, l'humiliation continuelle. M. de Bois-Commun

voyait d'un fort mauvais œil cet espèce de monsieur parisien chez des gens à lui, et il tâchait de le foudroyer de ses regards méprisants, n'osant autre chose, car il lui était revenu que le quidam était fort bien avec des gens de la plus haute qualité. Il en fut pour ses airs de dédain, auxquels Jean Dupuits ne prit garde aucunement.

Le printemps et l'été se passèrent ainsi. Jean ne se remit qu'en apparence, sa santé ne s'améliorait guère, il annonça cependant à sa famille qu'aux premiers froids il retournerait à Paris. Il lui était pénible de quitter ses enfants, et les lettres d'Armande lui défendaient de les ramener avec lui : qu'il restât plutôt, la vogue revenait au Puits-sans-Vin. Sans entrer dans de longues explications, elle déclarait les affaires en bon état, et qu'il lui serait impossible de s'occuper de si jeunes enfants : on verrait dans quelques années, quand ils pourraient aider leur mère. Cela paraissait dur à Jean, mais sans doute était-ce plus sage.

Claude et Rose avaient huit ans, c'étaient de beaux enfants, élevés sainement, et qui promettaient, sous des dehors plus délicats, la belle santé des Rifflet ; ils s'aimaient de l'étroite tendresse qui unit les jumeaux. Jean résolut de passer encore avec eux le premier mois d'automne.

C'était le mois de la cueillette du raisin : la campagne était en fête, les vendangeurs s'avançaient dans les vignobles, en longues files, barbouillés de rouge, comme pour quelque fête romaine ; les vieux vignerons, réputés pour leur goût infaillible, allaient de chez l'un chez

l'autre, leur tasse de bois à la ceinture, et discouraient en claquant de la langue après chaque lampée. Dans les cours de ferme des tas de marc s'étalaient, que les pauvres venaient chercher pour en extraire encore un peu de vinasse. L'année avait été bonne, au milieu de la pénurie générale, il y aurait encore du vin pour réchauffer les vieux et faire pousser les jeunes; la campagne ressemblait à une immense goguette où l'enivrante récolte se faisait au milieu des rires et des cris de fête. Jean prenait sa part de ces plaisirs, mais l'approche du départ le remplissait de tristesse. Pourquoi ne pouvait-il pas toujours rester au milieu de ces braves gens, dans cette médiocrité où l'on pouvait trouver tant de bonheur !



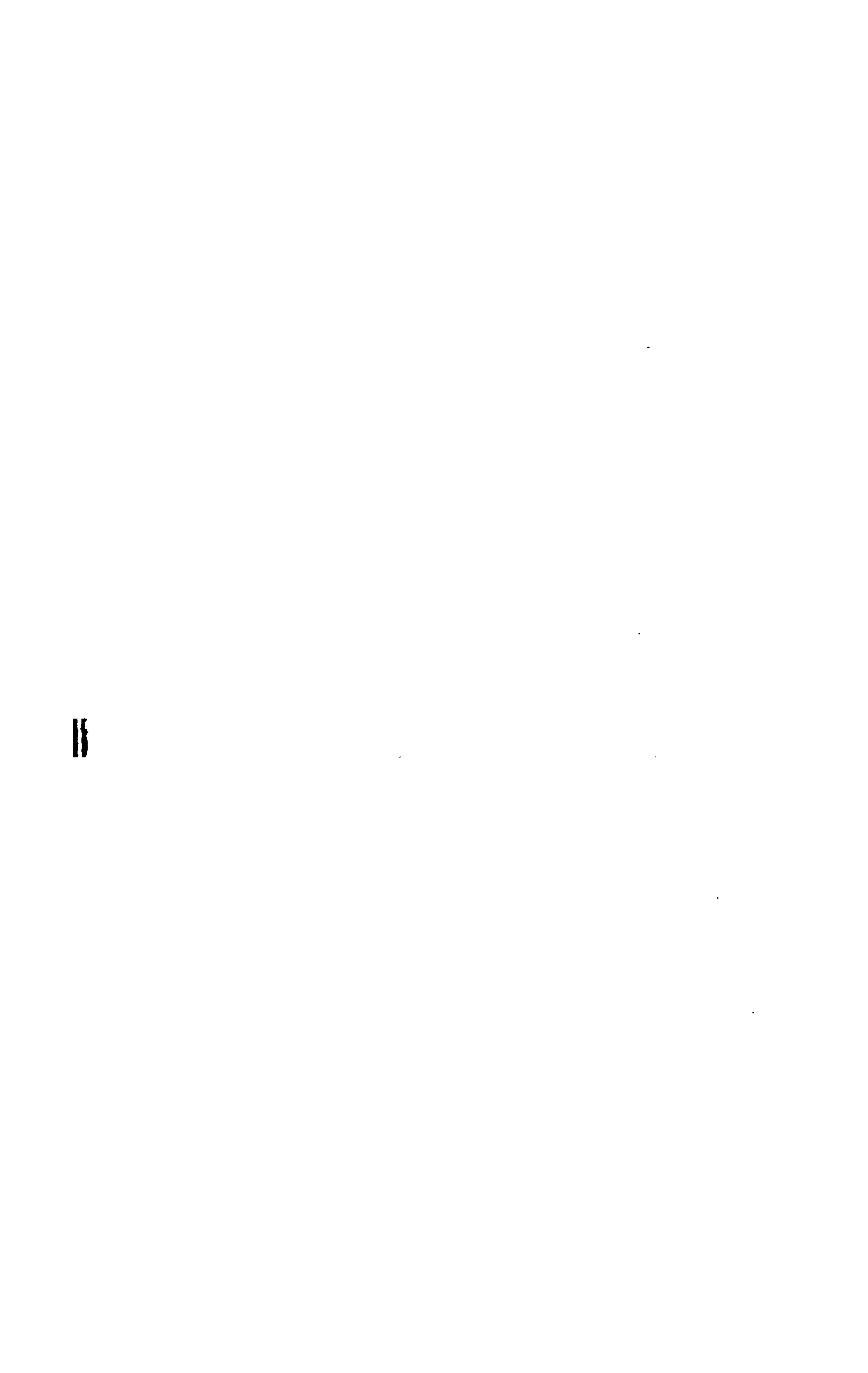
Un soir, comme il avait passé sa journée au milieu des enfants, selon son habitude, il vint s'asseoir sur un banc de pierre adossé à la ferme, du côté de la plaine; le soleil se couchait, nul obstacle n'empêchait de le voir descendre dans une mer de nuages rouges qui, vers le haut du ciel, se mélangeaient d'ombres violettes; dans toute la plaine, au loin, retentissaient les chants des vendangeurs et l'on entendait grincer sur les routes les essieux des lourds chariots pliant sous le poids des raisins. Claude et Rose s'étaient couchés dans l'herbe, regardant aussi, vaguement intéressés par cette grandiose

bacchanale. Peu à peu la nuit tomba, le ciel s'éteignit et les chants cessèrent.

— Viens, père, rentrons, dirent les enfants en s'approchant de Jean.

Il était mort, les yeux dans la lumière.






LIVRE V
Vie et mort de Claude,
fils de Jean.
Décadence du Puits-
sans-Vin.
CLAUDE.



I

COMMENT Mme ARMANDE RECONSTITUA SA FORTUNE EN PROTÉGEANT LA PHILOSOPHIE NAISSANTE

Une dizaine d'années s'écoulèrent sans que la veuve Dupuits songeât à rappeler ses enfants. Elle s'entêtait à refaire sa fortune et la refaisait en effet, car le groupe des mécontents était devenu légion, et cette légion fournissait au café de nombreux clients. Armande souriait à tous ces causeurs, sans trop bien savoir ce qu'ils disaient, ce qu'ils voulaient, ni ce que c'était que les optimistes, les jansénistes, les philanthropes, les déistes, les francs-maçons, les économistes, les philosophes.

Elle était fort ignorante, ne sachant même pas lire, et tous ces noms baroques ne lui disaient rien, mais il lui suffisait d'être persuadée que l'on voulait autre chose que ce qui était, quelque chose de mieux, qui ferait que tous les hommes vivraient parfaitement heureux, dans une concorde universelle; quant à l'argent qu'elle retirait de tout cela, elle ne le hasardait plus sur les fonds publics, ayant été trop punie pour l'avoir fait, mais elle le célait, à la mode des gens de campagne, par petites sommes, dans des cachettes imprévues, ou l'enterrait dans sa cave en un solide coffre de cuir.

Quelquefois elle surprenait confusément le sens des conversations qui se tenaient devant elle, elle concevait vaguement l'idéal de ces gens : — une religion plus large, plus de dragonnades, plus de gibets pour les protestants, plus de prison pour les auteurs et les libraires, une société mieux établie, la réforme de l'impôt, qui ne pesait que sur quelques-uns, les plus pauvres, une justice moins vénale, et même, comme certains le disaient à voix basse, le gouvernement des affaires enlevé au bon plaisir d'un seul homme. Il y avait là des disciples de l'abbé de Saint-Pierre, qui parlaient de ramener la société à ses lois primordiales; on appelait ceux-là les économistes, ils disaient que l'homme était originairement bon, humain, juste, libre, égal, que de mauvaises lois l'avaient corrompu, que la société était perfectible, pourvu qu'on la ramenât aux voies de la nature. Ceux-là étaient amis de la cour, ils comptaient de grands seigneurs parmi leurs alliés, le président Hénault, MM. d'Argenson, de Bragelonne, d'Ayen, de Pomponne, de Plélo,

et l'on répétait souvent que, sans partager leurs doctrines, le cardinal Dubois avait coutume de dire : ce sont des rêves d'hommes de bien. Il y avait des athées, Nicolas Boindin en tête, le président des beaux esprits de café; ceux là peu estimés de Mme Armande, qui, avec son bon sens de paysanne, répugnait aux doctrines qui sentaient le fagot. Il y avait des jansénistes, toujours condamnés depuis Port-Royal, mais plus forts que jamais et comptant parmi leurs alliés presque toute l'université et la magistrature. Il y avait des déistes : à leur tête un petit homme maigre, au lumineux regard, spirituel, audacieux, souple, éloquent, bruyant, toujours en action, ironique et raisonneur, c'était Voltaire. Sans cesse occupé d'une hardiesse nouvelle, il faisait imprimer ses ouvrages clandestinement, lettres, pamphlets, discours, et n'avait rien de plus pressé, l'édition répandue aux quatre coins de Paris, que d'en nier aussitôt la paternité et de courir chez le lieutenant criminel pour se plaindre à grand fracas des fourbes et des imposteurs qui dénaturaient ses ouvrages ou les imprimaient sans sa permission.



Mme Armande éprouvait, presque malgré elle, une grande sympathie pour lui; mieux que par tous les raisonnements, elle avait compris d'instinct combien cet homme avait la passion de l'humanité et à quel point il avait la justice courageuse et militante, jusqu'à employer tous les subterfuges et tous les mensonges pour faire triompher ce qui lui paraissait être la vérité.

Il n'y avait que lui qu'elle comprît clairement et tout de suite, et pour quelques phrases qu'il avait jetées dans la conversation, dans une brusque apparition au café elle en savait plus qu'en suivant péniblement les rêvasseries des autres discoureurs. Voltaire souvent profitait de cette bonne volonté et confiait à Mme Armande des liasses de papiers et de petits ballots d'imprimés qu'elle cachait avec précaution, comme son or, dans les coins, dans la cave, avec la vague intuition que c'était là aussi un trésor que l'on déposait entre ses mains.

Il y avait enfin des francs-maçons : Voltaire faisait partie de cette société, mais sans s'astreindre à sa manière d'être; ceux-là causaient peu, avaient des signes secrets, des mots de guet qui les faisaient se reconnaître et s'entr'aider partout où ils se trouvaient; mais ils abandonnèrent bientôt le café du Puits-sans-Vin, cherchant de plus solitaires tavernes pour continuer leur œuvre mystérieuse, que personne ne connut.

Tout ce monde était en lutte avec la police du roi, et en lutte victorieuse, presque toujours, car, malgré le zèle des espions, des archers, des garnisaires, des commissaires au Châtelet, des huissiers à verge et à cheval, du lieutenant criminel de robe courte et du lieutenant général de police, les manuscrits, les mprimés, les gazettes de Hollande, d'Angleterre et Suisse, prohibés, poursuivis, condamnés, brûlés par la main du bourreau, continuaient à circuler dans toutes les mains, critiquant, chansonnant, narguant, calomniant les ministres, la justice, la cour, les fermes générales, les jésuites et le roi. On eût dit qu'un invisible

Asmodée courût la ville, parlant à tout le monde, racontant les débauches du roi, les intrigues du cabinet, la tyrannie de la justice, les exactions des Fermiers, les dilapidations des grands, la misère du peuple, invisible pour la police seule. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, journal des jansénistes, parurent ainsi pendant soixante ans, et l'audace de ses éditeurs était telle qu'ils faisaient jeter dans la voiture même du lieutenant de police le journal poursuivi.

Cependant il avait en main de rigoureuses ordonnances : pour un écrit non autorisé, confiscation, marque au fer rouge, carcan, galères. La geôle du Châtelet, la Bastille, Vincennes et le Fort-L'Évêque étaient là pour recevoir les accusés, en attendant le départ de la chaîne.

Mais le plaisir de fronder est tel que, pour un qui disparaissait et qui s'en allait là-bas « faucher le grand pré », vingt autres se levaient pour agacer le monstre, quitte à laisser entre ses griffes leur sang et leurs os ; et puis l'on connaissait bien la justice, chacun se flattait que la protection d'un grand seigneur le sauverait du châtiment promis. L'esprit nouveau tenait les grands aussi, et il était de mode de se montrer « grand partisan de la populace ». Les amis de Voltaire étaient M. de Formont, le comte d'Argental, Mme du Châtelet, Mme de Forcalquier, Mme du Deffant ; MM. de Chauvelin, de Lamoignon, de Richelieu et le cardinal Fleury lui-même le protégeaient.

Il n'était enfin si petit individu qui ne pût se recommander de quelqu'un de puissant, comme autrefois les clients romains se recommandaient du nom de leur patron.

Armande régnait donc dans sa caisse en toute sécurité; un flair parfait lui faisait découvrir, au milieu de tout ce monde, l'individu suspect venu pour écouter, l'espion de la police, et elle savait en avertir ses clients sans signal apparent, par un clin d'œil, un mouvement de la tête; aussitôt les conversations prenaient une autre allure et l'homme du Châtelet, stupéfait, n'entendait chanter à ses oreilles qu'un hymne d'amour et de reconnaissance au roi, aux ministres et même à M. Hérault, lieutenant de police, défenseur des institutions.

L'agent s'en allait, honteux, berné, suivi par des sourires moqueurs.





II

COMMENT Mme ARMANDE PAYA LES HARDIESSES DE M. DE VOLTAIRE. SCÉLÉRATESSES DE L'EXEMPT TORTILLARD.

Le 9 juin 1734, au matin, comme les garçons ouvraient les volets du café et que Mme Armande, déjà levée, toute fraîche sous son bonnet blanc surveillait les premiers apprêts de la journée, un homme noir et deux hommes bleus se présentèrent.

L'homme noir fit lecture à Mme Armande d'un papier ainsi conçu : « Ordre du roi de se transporter chez la veuve Dupuits, d'y faire perquisition et de saisir tous les livres et manuscrits non autorisés, et entre autres les lettres philosophiques de M. de V. » Signé : « Hérault. »

Puis il déclara se nommer Louis-Pierre Regnard l'aîné, commissaire au Châtelet de Paris, accompagné des sieurs Vanneroux et Tortillard, exempts de robe courte, de la compagnie de M. le lieutenant criminel.

C'était une perquisition domiciliaire. La police se vengeait. A ce moment, une troupe d'archers entra dans la maison et se plaça devant la porte, pendant que l'on fermait les volets pour ne pas attirer l'attention du public.

L'interrogatoire commença ; Armande s'était laissée tomber sur une chaise, muette de terreur sans trop savoir pourquoi, et paralysée par l'effroi que les mots de commissaire et de lieutenant criminel causaient aux gens du peuple. Elle se croyait pourtant innocente, ne concevant pas quel lien il pouvait y avoir entre elle et ces « Lettres philosophiques ». Le commissaire lui expliqua qu'elle avait été observée plusieurs fois, recevant de petits ballots des mains de quelques auteurs surveillés, entre autres de M. Arouet de Voltaire, et que l'on croyait savoir que le principal dépôt était chez elle.

Son premier mouvement fut d'avouer ; elle n'allait certes pas s'attirer des misères pour protéger ses clients ; mais, comme elle allait le faire, après avoir machinalement répondu aux questions du commissaire sur son âge, le lieu de sa naissance, etc., la pensée que son argent était caché dans le même coffre vint tout à coup lui fermer la bouche. Saisis les papiers, saisi l'argent, elle connaissait bien les gens de loi ! Elle perdit la tête, mentit et nia avec un tel entêtement, se coupant vingt fois dans ses réponses, que le commissaire

jugea qu'elle avait la conscience fort trouble et se crut autorisé à la faire arrêter sur le champ. Il ajouta, par manière de menace, que la question saurait la faire parler. Ce furent alors des cris perçants, une colère folle de désespérée, de laquelle deux archers vinrent aisément à bout en la saisissant dans leurs bras ; elle fut délicatement enlevée, mise dans une voiture et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, enfermée dans un cachot, au greffe du Châtelet.

Pendant que se faisait ce rapide emprisonnement, le commissaire fouillait la maison : ses suppôts, malgré la finesse de leur nez, furent mis en défaut : on ne trouva rien. Le commissaire alors mit les scellés sur toutes les armoires et s'en alla, laissant jusqu'à nouvel ordre comme garnisaires dans la maison



déserte, pour empêcher que nul n'y entrât, maître Vanneroux et maître Tortillard, qui étaient bien les plus déterminés coquins de toute la prévôté de Paris.

Vanneroux et Tortillard commencèrent par réunir tous les flacons qui garnissaient les rayons du café ; les liqueurs n'étaient pas sous scellés, cela suffisait pour que leur conscience fût tranquille ; ils s'assirent à une table, dans la demi obscurité que faisaient les volets fermés, sans prendre garde au bruit de la rue où la foule s'amassait déjà, discutant les causes de la fermeture du

Puits-sans-Vin, et goûtèrent à toutes les consommations, se donnant leur goût en parfaits connaisseurs.

Tortillard et Vanneroux étaient de nature différente : l'ivresse éclaircissait l'esprit de Tortillard et appesantissait celui de Vanneroux ; au bout d'une demi-heure de boisson Tortillard était plein d'idées et Vanneroux complètement abruti. La conversation suivante commença entre eux.

— Camarade, dit Tortillard, la patronne de ce café est une estimable femme.

— Tu as raison, camarade, ses liqueurs sont excellentes. A sa santé !

— Oui, ce n'est pas la marchandise d'une méchante femme, mais dis-moi, Vanneroux, la crois-tu riche ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Un homme de police doit tout savoir, mon camarade ; voyons un peu. — A ma connaissance, Mme Dupuits, qui a pris le café à son compte en 1716, s'est plainte en 1721, à la ruine du Système, d'avoir perdu 15,000 livres d'argent, gagnés par son commerce, non comptés les gros bénéfices de la banque. Si je calcule bien, cela fait 3,000 livres de gain par an. Le café a baissé pendant quelques années, mais il est devenu plus florissant que jamais ; estimons donc le bénéfice annuel à 3,000 livres, sans plus ni moins ; de 1721 à 1734, cela donne 36,000 livres, tu vois que la veuve Dupuits est digne d'intérêt !

— Où veux-tu en venir avec tes chiffres ?

— Cela veut dire, camarade, que le métier d'exempt est ingrat, improductif, et mal payé, pour qui est sans industrie, — que les clients ordinaires que le roi nous

fournit sont de pauvres hères, incapables de contraindre à s'ouvrir, à beaux deniers comptants, l'incorruptible main de la justice, — suis bien mon raisonnement ! — cela veut dire que les gens fortunés, seigneurs, bourgeois ou marchands, qui nous tombent entre les pattes, sont rares, *à cause que* la vertu leur est plus facile, — cela veut dire enfin que la fortune est femme et se livre à qui la courtise, et que l'occasion doit être saisie aux cheveux.

— Je ne comprends rien du tout, Tortillard !

— Preuve que tu es abruti par les liqueurs. Je te parlerai donc plus clairement. Veux-tu gagner une jolie somme ?

— Je crois bien !

— Eh bien ! bois en paix et prépare-toi à m'obéir demain comme au lieutenant de police lui-même.

Pendant que les garnisaires se grisaient à ses dépens, Armande faisait de tristes réflexions dans son cachot sur les dangers de la philosophie. Nul ne savait, quand il tombait entre les mains de la justice, jusqu'où son affaire serait poussée ; Armande avait conscience que, recevant des gens hostiles au pouvoir, elle était regardée comme une ennemie, et elle restait en proie à la plus cruelle incertitude, dévorée par la crainte de perdre son argent et d'être condamnée, si elle avouait, et par la crainte d'être mise à la torture, si elle n'avouait pas. Et tout cela pour une complaisance dont elle n'avait pas soupçonné le danger ! Comme elle savait que l'interrogatoire aurait lieu le lendemain, elle passa une nuit

affreuse, hantée par des cauchemars de supplices horribles où elle sentait sa chair se fendre et ses os craquer. Le jour la trouva brisée, sur sa mince couchette, défaillante d'esprit et de corps, et telle que les juges souhaitent les accusés qu'ils doivent interroger.

Dans la matinée, la porte de sa prison s'ouvrit, et un exempt vint la chercher : c'était Tortillard, il s'était habilement fait remplacer dans sa garnison et avait prié ses camarades du Châtelet de le laisser s'occuper de cette affaire. L'exempt prévint Armande que le lieutenant la faisait appeler. La pauvre femme se soutenait à peine, Tortillard lui offrit obligeamment son bras, et la promenade commença parmi les corridors, les escaliers, les chambres sombres et lugubres qui composaient le Châtelet de Paris. Le traître avait médité son rôle, il le joua avec toute l'habileté d'un vieux policier ; il eut soin de faire passer sa victime par certaines salles suspectes dont l'étrange mobilier, les bas chevalets, les réchauds éteints et les murs couverts d'anneaux, de chaînes, de poulies, de cordes sinistrement tachées de rouge, ne disaient que trop clairement la destination. Puis, quand il la vit défaillante et obligée de s'asseoir un moment sur le banc de pierre d'un corridor sombre : — Tout cela, lui dit-il à l'oreille, est pour ceux qui n'ont pas le moyen de se racheter ; mais vous n'êtes pas dans ce cas, je pense.

— Combien faudrait-il, murmura-t-elle ?

— Vingt mille livres, répondit-il résolûment.

— Vingt mille livres, jamais ! je ne les ai pas.

— Vous en avez trente-cinq ou quarante !

Le marchandage était ouvert : Tortillard exposa doucereusement ses raisons.

— Ceux qui tenteront de vous sauver risquent leur tête, ni plus ni moins, songez-y, et comme l'affaire ne peut être tenue secrète, il faut qu'ils gagnent aussitôt la frontière ; examinez, d'un autre côté, ma bonne dame, que vous n'avez d'autre moyen de vous en tirer que par notre bonne volonté. Vous avez les papiers, c'est certain, M. le lieutenant en est convaincu, il fera retourner toute la maison pour les trouver, et, comme il n'aime pas qu'on le contredise, il est homme à vous loger dans une de ces petites chambres qui vous agréent si peu, jusqu'à ce que vous soyez tous les deux du même avis. Il vous en veut, il me l'a confié ; vous en direz plus qu'il n'en faut pour être jugée ; c'est alors le fouet, la marque et la Salpêtrière à vie... peut-être pis !... »

Armande frissonnait, elle savait bien ce qu'était la Salpêtrière et les horribles légendes qui couraient sur cet enfer. Des pas se firent entendre au loin.

— Décidez-vous, dit Tortillard ; dans une minute, il ne sera plus temps !

— J'accepte, soupira-t-elle.

— Niez hardiment, alors, on vous laissera la nuit pour réfléchir et vous n'aurez la question que demain. D'ici là, nous vous ferons envoler.

Devant le magistrat, Armande nia très hardiment, en effet ; elle nia avec l'entêtement de l'avare volé qui veut au moins que son argent perdu lui serve à quelque chose ; elle retrouva une très belle assurance devant

l'homme noir qui faisait trembler tout Paris ; le plus insidieux interrogatoire n'y fit rien, et le lieutenant la renvoya en lui disant que la justice lui donnait jusqu'au lendemain avant de prendre des mesures rigoureuses. Tortillard la reconduisit à son cachot, et il fut convenu qu'il viendrait la chercher le soir même, à la brune, pour lui donner la clef des champs.

Elle n'avait d'autre pensée que celle-la, s'enfuir, sans même songer à ce qu'elle deviendrait ensuite.

Vers onze heures du soir, deux exempts sortaient du Châtelet, se tenant par le bras comme de bons policiers qui s'en vont prendre un verre, leur journée faite ; l'un d'eux était Tortillard ; il jeta un bonsoir retentissant au guichetier qui, rassuré par une voix connue, ne prit pas la peine de dévisager l'autre soldat.

Cet autre soldat, c'était Armande, qui le plus possible se cachait dans les plis de son manteau.

Les deux exempts se dirigèrent rapidement vers la rue du Mouton et entrèrent au Puits-sans-Vin.

Quelques jours après, quatre arrêts étaient rendus ensemble, condamnant, le premier, — les lettres philosophiques de M. de V... a être brûlées en place publique par la main du bourreau ; le second, — la veuve Dupuits, à être enfermée, sa vie durant, *par contumace ;* le troisième et le quatrième, — les sieurs Vanneroux et Tortillard, ex-exempts de M. le lieutenant criminel de robe courte, à être pendus haut et court, pour crime de trahison, *par contumace*.

Le premier de ces arrêts fut seul exécuté ; le Puits-sans-Vin fut quelque peu pillé et dévasté, mais la maison ne put être confisquée, car elle était, d'après la loi, la propriété de Claude Dupuits, fils de Jean Dupuits. Elle resta donc fermée, attendant le bon plaisir de son propriétaire.





COMMENT CLAUDE, FILS DE JEAN, SE PRÉPARAIT A GOUVERNER LE PUITS-SANS-VIN. AMOURS DE DEUX JUMEAUX ET D'UNE PETITE FILLE AUX YEUX BLEUS.

Claude et Rose avaient dix-sept ans, lorsque les nou-

velles du désastre du Puits-sans-Vin et de la fuite d'Armande arrivèrent à la tranquille ferme de Bardilly ; les Billiet furent épouvantés, se crurent perdus, puisque leur fille était une *condamnée* ; puis, après les premières heures d'affolement, ils décidèrent d'aller consulter des gens de sens et d'expérience, tels que M. de Bois-Commun, M. de la Bobinette et le notaire.

— Qu'avais-je dit, s'écria M. de Bois-Commun, les vilains veulent sortir de leur condition, il leur en cuira, et votre fille ne sera pas la dernière sur qui s'appesantira la justice du roi : dans quel temps vivons-nous, mon Dieu ! Le premier grimaud venu dit ce qu'il pense et le dernier goujat se mêle de réformer la société !... Sachez que je suis fort content de ce qui arrive et que je ne veux en aucune façon me mêler de cette affaire. »

M. de la Bobinette accueillit mieux les pauvres gens : il les rassura, leur fit comprendre qu'ils ne pouvaient en aucune façon être impliqués dans cette affaire et leur conseilla de voir le notaire de la ville pour faire surveiller les intérêts de leurs petits-enfants. Le notaire se chargea volontiers de l'affaire et fit un voyage à Paris à la suite duquel il revint annoncer à ses clients que la maison était louée pour quatre ans, — jusqu'à la majorité de Claude, mais que les quatre années de bail seraient absorbées par les frais, y compris ses indemnités de voyage, le coût de son déplacement, ses copies, grosses et autres paperasses. Il fut grandement remercié cependant, car il ajouta que la maison était estimée environ quatre mille pistoles, ce qui faisait de Claude un

riche héritier. Ce bruit fut répandu dans le pays et tout le monde eut aussitôt pour le jeune homme une grande considération.

M. de la Bobinette lui donna l'excellent conseil de se placer en qualité de garçon chez le plus riche cabaretier du pays, à l'enseigne du « Gai Vigneron » ; il était bon qu'il fît quelque apprentissage, s'il voulait plus tard diriger le Puits-sans-Vin. Claude suivit ce conseil et revêtit le tablier de futaine chez maître Bouteloup, tout fier de posséder un garçon qui avait des propriétés à Paris.

Ce Bouteloup était le père de Babet, la petite camarade des jumeaux.

Claude était devenu, d'enfant délicat, un solide garçon de campagne, un peu lourd et brutal, de par son éducation campagnarde, mais honnête et de cœur excellent. Il aimait sa sœur Rose comme les jumeaux aiment parfois leur jumelle, et cet amour fraternel ne devait pas se démentir un seul moment de sa vie. Dans le cabaret du Gai-Vigneron, sur la place du Marché de la ville de Puiseaux,



ses manières rustiques n'eurent pas sujet de s'adoucir ; il n'y avait guère, pour fréquenter ses tables, que les marchands de bétail, les cultivateurs et les vignerons, les jours de marché, et les petits bourgeois de la ville. Claude y passa pourtant bien heureuses les quatre années de sa minorité. Etait-ce

parce que son patron était plein de douceur pour lui et le traitait comme un égal ? Était-ce parce que le cabaret ne désemplissait pas de rires et de chansons, faisant ainsi honneur à son enseigne ? — Que de bonnes journées, en été, sous la treille où était placé le jeu de boules : Claude servait les buveurs, ramassait les quilles, renvoyait les boules aux joueurs ; il y avait là M. le bailli, toujours un calembour entre les lèvres, et si drôle que tout le monde ne pouvait s'empêcher d'en rire pendant un quart d'heure, — [illegible] à part : le sergent de la maréchaussée, le plus fort joueur, un homme qui avait une poigne à casser les billes ; et M. [illegible], un vieux petit bourgeois, si drôle quand il se tordait pour envoyer sa boule à travers les massifs, tout à l'opposé des quilles ; sa maladresse constante faisait attendre le coup avec des rires étouffés qui éclataient en irrésistible fusée, quand il avait manqué de casser la jambe à quelqu'un ; — et tant d'autres bons vivants, pas fiers avec les camarades qui aimaient rire. En hiver, que de chaudes soirées dans la salle qui peu à peu s'emplissait de la grisante fumée des pipes, pendant que les inépuisables racontars des mauvaises langues réunissaient tout le monde autour d'une même table. Au dehors le vent, la pluie, la neige, la grêle faisaient rage, et l'on trouvait meilleure la douce atmosphère de la taverne.

Le jour de marché, c'était une bien autre affaire : dès cinq heures du matin, les marchands arrivaient sur la place, amenant leurs denrées, des bœufs, des vaches, des veaux, des cochons, des ânes, des chevaux, des

chèvres et des moutons qui réveillaient gaîment toute la la ville avec leurs beuglements, leurs grognements, leurs braiements, leurs hennissements et leurs bêlements, et des voitures pleines à craquer de blé, de farine, de tonneaux et de légumes verts ; le commerce commençait : le marchand et l'acheteur s'en venaient doucement vers le cabaret, l'un vantant sans mesure sa marchandise, l'autre la dépréciant sans raison, ils s'asseyaient devant le pot et les deux verres, chacun indiquant un prix qui faisait exclamer l'autre avec de grands gestes, puis, les verres aidant, on coupait la poire en deux et, l'affaire faite, les mains tapées loyalement, l'un et l'autre s'en allaient avec la satisfaction d'avoir dupé le camarade.

Etait-ce tout cela qui amusait Claude et lui faisait trouver la vie si bonne ? Mais non, c'étaient les regards et les sourires de Mlle Babet, la fille du patron. Mlle Babet était l'amie de Rose et l'amie de Claude, ils avaient été élevés comme frère et sœur, depuis l'âge où les enfants dorment ensemble aux bras l'un de l'autre, dans le même berceau. Jusqu'alors Claude avait toujours préféré sa sœur Rose à Babet : dans leurs jeux enfantins, c'était elle qu'il protégeait, défendait, et, même en grandissant, jusqu'à quinze ou seize ans, cette préférence n'avait pas changé ; quand ils revenaient de l'école en galopinant le long des chemins, c'était pour Rose qu'il cueillait des bouquets et Rose dont il portait le panier de livres, il partageait son déjeuner avec elle plus volontiers qu'avec Babet, et c'était encore avec Rose qu'il voulait danser le dimanche,

aux lavoirs ; et enfin Babet, la pauvre Babet, ne venait qu'en seconde place dans ses affections ; mais maintenant les rôles étaient changés, il s'étonnait d'avoir plus de plaisir à voir Babet qu'à voir Rose et se demandait ingénument pourquoi il préférait une étrangère à sa sœur chérie. Rose était fraîche et forte, comme son frère, elle était devenue lourde et campagnarde, Babet était toute mignonne, — si frêle dans son corselet de guêpe, — et ses yeux, pareils à de petites fleurs bleues, étaient si doux et si timides que Claude se croyait attiré vers elle par le besoin de défendre et de soutenir sa faiblesse.

Mais le père Bouteloup surveillait tout cela sans en rien dire, en riant sous cape ; vers la fin de la quatrième année d'apprentissage, comme Claude approchait de ses vingt-un ans et que, plein d'ambition, il parlait de partir bientôt pour Paris afin de gérer sa maison, Bouteloup le prit à part :

— Ça, garçon, lui dit-il, tu vas bientôt nous quitter?

— Avec votre permission, monsieur Bouteloup.

— Et n'as-tu rien à me dire en particulier?

— Non, monsieur Bouteloup, si ce n'est pour vous remercier de vos grandes bontés...

— Tiens, dit le cabaretier d'un air indifférent, je me serai trompé, j'avais cru que tu voulais me demander Babet, puisque tu l'aimes !...

Claude resta tout interdit, plus rouge qu'une pivoine, il réfléchissait que c'était vrai, tout de même, et se demandait comment il n'y avait pas encore songé. Bouteloup riait, bien sûr de son affaire; il venait d'aper-

cevoir par la fenêtre la tête de Babet qui, en cachette, écoutait la conversation, toute pâle.

— Oh ! monsieur Bouteloup, comment avez-vous pu savoir ?... Mais c'est vrai que je l'aime !

— Allons, mon enfant, je te la donne. Babet, viens ici, il est inutile de te cacher davantage !

Babet s'était évanouie sur un petit banc, proche de la fenêtre, lorsque Claude la releva pour la serrer sur son cœur. Rose fut appelée et dit en riant et sans jalousie qu'elle attendait depuis longtemps ce dénouement. Huit jours après, la noce se faisait, et le mois n'était pas écoulé que Claude, Babet et Rose prenaient la voiture pour Paris.





IV

LA LÉGENDE DU ROI HÉRODE ET DES VOLEURS D'ENFANTS. MADAME ARMANDE VENGÉE. TRISTE NAISSANCE DU PETIT VICTOR.

Claude ne put rendre au Puits-sans-Vin la grandeur que sa mère lui avait donnée ; ce paysan, arrivé tout d'un coup patron à Paris, resta campagnard, commun, bon seulement pour vendre du vin, de vulgaires liqueurs aux laquais et au petit peuple : le café redevint cabaret, guinguette, et les anciens clients ne le fréquentèrent plus. Procope, Duverger et Gradat avaient accaparé la

vogue et s'étaient partagé la clientèle du Puits-sans-Vin, que les locataires de Claude n'avaient pas su retenir.

Rose était de même nature que son frère, elle était peuple, n'avait rien pris de la délicatesse de son père : tous deux étaient des Rifflet. Babet seule, plus fine, aurait pu comprendre ce qu'il fallait faire pour conserver à la maison l'allure parisienne, mais sa santé débile ne lui permettait pas de s'occuper du commerce de son mari ; déjà faible et malade au bon air de la campagne, elle n'avait à Paris d'autre occupation que de s'empêcher de mourir, dans cette étroite et malsaine rue du Mouton.

De quelles attentions elle était entourée ? Son mari et sa belle-sœur avaient pour elle les soins touchants, la douce pitié qu'ont souvent les gens très robustes pour les malades ; elle passait presque toutes ses journées dans ce grenier que Jean avait très confortablement installé en atelier ; beaucoup des toiles du peintre étaient restées là, des esquisses, des ébauches et des plâtres poudreux. Babet regardait cela d'un œil intelligent, tout en faisant de menus ouvrages de couture ; elle se rappelait la figure pensive et souffreteuse du peintre, qu'elle avait vu autrefois à Bardilly, et dont elle avait conservé le souvenir très net. Souvent elle songeait que, si elle avait un enfant, elle souhaiterait qu'il eût la force et la bonté de son père, mais aussi quelque chose de son grand-père, cette grâce et cette délicatesse, qui, toute enfant, l'avaient conquise.

En bas, le cabaret retentissait de voix canailles, Claude devant son comptoir tenait tête à tout le monde.

il avait la grosse plaisanterie du marchand de vins qui sait faire rire et retenir le client. Il apprenait Paris, sans sortir de chez lui, par les racontars des laquais qui venaient boire, et ce qu'il entendait lui donnait vraiment une médiocre opinion des grands, de la cour et du roi lui-même. Les valets, effrontés, vicieux comme leurs maîtres, ne taisaient rien des scandales journaliers dont ils étaient les témoins, et les exagéraient même à plaisir, pour scandaliser le patron, le faire rester bouche béante, étonné, indigné par cet étalage de vices inconnus ; le respect qu'il avait contracté pendant sa jeunesse pour tout ce qui était au-dessus de lui s'effaça rapidement, et il devint, pour le menu peuple, l'hôte complaisant, ami des frondeurs, que la veuve Dupuits avait été pour les gens de lettres et les philosophes.

Le souvenir de sa mère le poussait aussi dans cette voie : il avait appris peu à peu dans tous ses détails, par les racontars de chacun, l'aventure à la suite de laquelle elle avait disparu. Qu'était-elle devenue ?

Un voisin affirmait avoir vu, à la lueur douteuse des lanternes, les deux exempts placés en garnison au café et une femme qui ne pouvait être qu'Armande sortir précipitamment du Puits-sans-Vin, le lendemain de la descente de police. Depuis, personne n'avait eu de ses nouvelles, il fallait donc qu'elle eût péri dans quelque mystérieuse embûche, tuée par les deux scélérats qui ne l'avaient fait évader que pour la voler plus facilement. Comment expliquer sans cela qu'elle n'eût pas fait connaître sa retraite à sa famille. Claude serrait les poings en songeant à ces choses, il avait conçu pour la

police une haine terrible, et il pensait à la joie cruelle qu'il aurait d'étrangler les deux exempts, si jamais ils lui tombaient entre les mains.

Cela n'était pas impossible, le même voisin croyait bien les avoir revus à Paris, quelques années après la disparition d'Armande. On savait que la police racolait souvent ses agents parmi les malfaiteurs qu'elle grâciait.

Souvent Rose et Claude parlaient de leur mère ; ils possédaient deux portraits d'elle faits par leur père, et il leur semblait qu'ils la reconnaîtraient tout de suite, si elle revenait à l'improviste. On n'était pas sûr de sa mort, pourquoi ne reviendrait-elle pas un jour, quand le souvenir de cette affaire serait entièrement perdu; peut-être était-elle liée par quelque serment terrible, par la crainte d'une vengeance ? Parfois, lorsqu'une femme inconnue franchissait le seuil du cabaret, Claude et Rose, assis dans leur comptoir, avaient une émotion et se regardaient, se demandant si ce n'était pas elle.

Les années s'écoulèrent, sans notable événement, jusqu'en 1749 ; cette année-la, il y eut une grande joie dans le ménage, Babet allait avoir un enfant. On redoubla de soins pour elle : Claude et Rose dépensaient volontiers toutes leurs économies, pourvu qu'elle fût heureuse, soignée comme une grande dame. Le gain n'était pas grand cependant, Claude ne faisait point une fortune, il gagnait seulement sa vie, revendant, à peu de bénéfice, les petits vins que ses oncles lui envoyaient du Gâtinais. Claude n'avait pas l'esprit commercial de sa mère, et le temps n'était plus, d'ailleurs, aux fortunes

rapides. La misère était grande, la guerre contre les alliés avait épuisé tout le monde et, quoique la paix fût revenue, l'impôt de guerre était toujours levé. Le ministre Machault, la bourse vide, cherchait en vain quel ordre il pourrait rançonner : il osa proposer un vingtième sur les quatre milliards du clergé, qui ne payait nul impôt, mais ce fut une protestation générale, le droit ne put être levé et la gêne augmenta, jusqu'à réduire le pain des prisonniers.

Le mécontentement éclatait, sous des formes différentes : à ce moment de sombres rumeurs commençaient à courir dans Paris ; le peuple, trop bas pour voir ce qui se passait au faîte, dans le mystère d'iniquité de la famille royale, composa sur quelques faits qui transpiraient, colportés par les valets, la légende du *Roi Hérode*, un retour aux noires sorcelleries du moyen âge, aux bains de sang de Gilles de Laval.

Depuis quelque temps on peuplait le Mississipi d'émigrants forcés : tout être abandonné, sans protection, était aussitôt saisi, envoyé sur ces terres lointaines, et, la charrette de Manon Lescaut ne suffisant plus, des exempts déguisés enlevèrent, dit-on, des enfants à leurs familles, afin de toucher la prime qui leur était allouée pour chaque prise : quinze écus. Cela parut louche aux pauvres gens, misérables et bornés ; ils crièrent que le roi, épuisé de débauches, voulait se refaire dans le sang innocent et que les enfants volés étaient égorgés par lui. Ce fut une panique dans tout Paris, une guerre folle aux mouchards, à tous ceux qui semblaient appartenir à la police et au roi. Rue de

Cléry, la maison du commissaire fut saccagée, à la Croix-Rouge, deux archers furent étranglés. Le cabaret du Puits-sans-Vin bouillonnait de colère ; Claude ne se faisait pas scrupule d'échauffer les meneurs et ses gros poings, tout le long du jour, tapaient avec fureur sur l'étain de son comptoir.

Le 23 mai, au matin, la nouvelle se répandit que des exempts volaient un enfant, rue Saint-Honoré. Claude y courut, curieux de la chasse qu'on allait leur faire et prêt à offrir ses bras solides pour la défense commune. La foule amassée se mouvait en longs remous, comme un fleuve irrité ; là, pour la première fois depuis tant d'années de souffrance, des cris de révolution s'élevèrent : A Versailles ! Brûlons Versailles !

Claude se poussa aux premiers rangs ; au milieu d'un groupe, un homme défaillait, très pâle, serré, maintenu par vingt bras comme par autant de pinces de fer. Un autre homme, également entouré, affectait une contenance plus tranquille et des regards insolents. Il tentait de se défendre.

— Ce sont des mouchards, criait la foule, ils ont volé un enfant !

— Nous sommes si peu des mouchards, répondait-il, que, condamnés à la potence par la police, nous nous cachons d'elle !

A ce moment, le voisin de Claude arrivait. — C'est vrai, ce qu'il dit là, ce brave, cria-t-il, ils ont été condamnés pour avoir fait évader, volé et tué sans doute madame Dupuits, la mère du patron du Puits-sans-Vin, mais depuis la police les a graciés pour les réduire au

métier qu'ils font. Est-ce bien ça, mon camarade ? toi tu te nommes Tortillard, et ton ami, Vanneroux !

Tortillard, — car le voisin l'avait bien reconnu — avait pâli et cherchait une défaite ; à ce moment, un homme écarta tout le monde et se jeta sur lui ; c'était Claude, ivre de fureur.

— Qu'as-tu fait de ma mère Armande Dupuits, hurlait-il en incrustant ses doigts noueux dans la gorge du misérable.

Des cris : A mort, à mort ! s'élevaient dans la foule, par centaines. Tortillard se vit perdu, il fit signe qu'il voulait parler :

— Ta mère, va la chercher au fond de la Seine !...

Il n'avait pas achevé, que Claude lui brisait la tête sur le pavé.

A ce moment, une décharge de mousqueterie éclata, au milieu de cris affreux : la troupe tirait sur le peuple, des marches de Saint-Roch ; la foule affolée s'enfuit, laissant des morts et des blessés et oubliant son autre prisonnier ; mais Claude était là, il saisit cette seconde proie et l'étrangla ; comme il laissait retomber l'homme à terre, une balle lui traversa la poitrine et le jeta, râlant, entre ses deux victimes.

Babet ne put, dans sa faiblesse, supporter cette douleur; elle mourut le lendemain, en donnant le jour à un pauvre petit être venu au monde au milieu des larmes. Sa tante Rose le recueillit et le fit baptiser sous le nom de Victor.

Le soir même du baptême, deux cercueils emportaient

côte à côte Claude et Babet vers le cimetière du Montparnasse. Rose ne versait plus de larmes, sa rude figure de campagnarde avait pris une expression de sombre résignation ; elle suivit le convoi, tenant dans ses bras le petit Victor enveloppé dans un manteau. Quand les morts furent enterrés et que la foule se retira, elle découvrit le visage de l'enfant, et, comme s'il eût pu comprendre ses paroles :

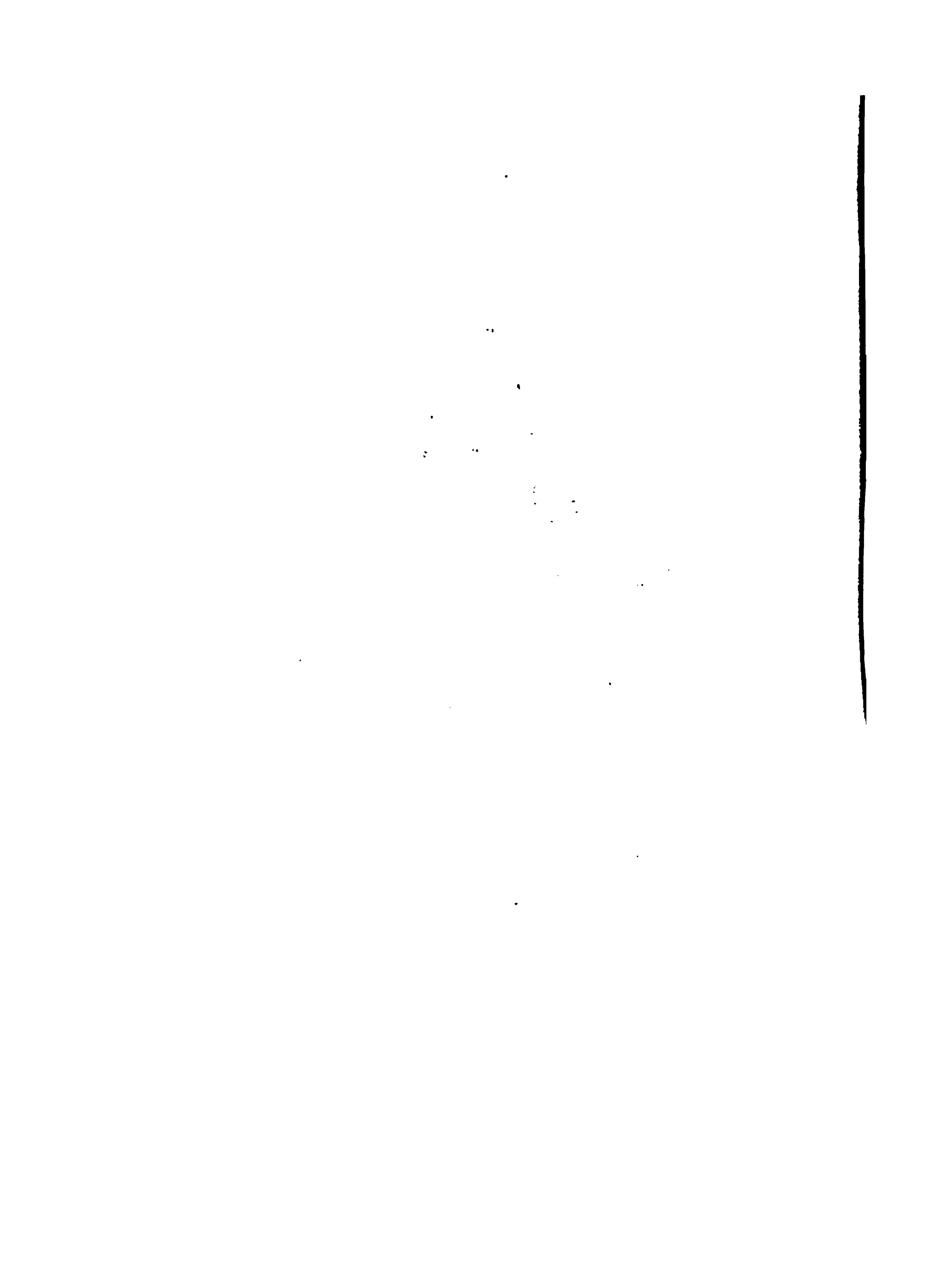


— Souviens-toi, lui dit-elle, de ceux par qui sont morts ton père, ta mère et ton aïeule, et que ta malédiction, comme la mienne, les poursuive jusque dans leurs enfants.

La nuit était tombée. A l'ouest de Paris, sur la colline lointaine, une brillante illumination mettait comme une lueur d'incendie : c'était le palais de Mme de Pompadour qui s'éclairait ; ce palais, dans lequel, suivant les racontars du peuple, il y avait pour un million de fleurs de porcelaine.




LIVRE VI
Aventures de Victor,
fils de Claude,
et de
la tante Rose.
VICTOR





I

QUELLE FUT L'ENFANCE DE VICTOR ET COMMENT IL SOUFFRIT LE MARTYRE POUR MONSIEUR ROUSSEAU.

Tante Rose ne négligea rien pour élever de son mieux le petit Victor; avec son honnêteté paysanne, elle regardait tout le gain qu'elle pouvait avoir au Puits-sans-Vin comme la propriété exclusive du petit garçon et, ne retenant que la faible somme qui suffisait à la nourrir, sou par sou économisait les recettes journalières : — Ce serait pour plus tard, quand il faudrait payer les colléges pour son éducation. Et elle se désolait que les

bénéfices allassent toujours en diminuant, depuis que le joyeux patron du cabaret n'était plus là pour faire rire les clients et les pousser à boire.

Elle avait envoyé Victor à Bardilly chez ses oncles, voulant lui faire une santé pareille à celle de son père; mais, quand il eut huit ans, elle le rappela auprès d'elle pour le confier à de bons maîtres.

Les basses classes n'existaient pas dans les colléges, à cette époque ; les premières études se faisaient dans de nombreuses pensions dirigées par de vieux ecclésiastiques qui occupaient les loisirs de leur retraite à l'enseignement du B, A. B A. Entre toutes ces pensions, la plus renommée était celle de l'abbé Larose, située dans les jardins de Mouceaux, au bon air. C'était la pension choisie par la noblesse pour faire instruire ses enfants, et l'on ne voyait sur les bancs de la classe que moutards de six ou sept ans portant déjà l'épée et qui, tout le long du jour, se traitaient de ducs et de marquis. Le père Larose, pour entretenir l'émulation parmi ses nobles élèves, leur adjoignait quelques enfants de petits bourgeois, choisis parmi les plus intelligents et les plus appliqués, et dont le rôle était de faire honte, par leur savoir, aux petits gentilshommes fainéants.

Tante Rose connaissait l'existence de cette pension ; elle sut s'y prendre très habilement pour que Victor y fût admis. L'enfant montrait l'esprit le plus vif et savait déjà quelque chose, ayant reçu d'excellentes leçons du curé de Puiseaux. Il fut interrogé par le père Larose, le satisfit pleinement par ses réponses et, le jour même, fit partie de ses élèves. Le prix que tante Rose devait payer pour lui était élevé, mais l'honneur était immense.

Tout autrement en jugèrent les voisins du Puits-sans-Vin : ils blamèrent Rose de placer l'enfant dans une maison tellement supérieure à sa condition. C'était peut-être en effet le condamner à une enfance malheureuse. Mais la tante ne répondit rien et laissa dire sans s'émouvoir, comme si elle eût suivi quelque plan mûrement réfléchi.

Victor fut très heureux cependant chez le père Larose, il était le plus fort d'esprit et de corps, roulait facilement toute la marmaille de qualité, en classe comme à la récréation, et son rôle ne fut en rien semblable, comme le craignaient les voisins de Rose, à celui de Rafaël, l'ami de Gil Blas, que le précepteur fouettait sans pitié pour les fautes de son jeune compagnon, le marquis de Léganez. Le père Larose avait l'esprit équitable et le cœur excellent ; Victor, sous sa paternelle direction, fit de rapides progrès et développa les bonnes qualités qui étaient en lui, il apprit à penser juste et à parler franchement, autant que le permettaient l'éducation et les mœurs du temps, et, en quelques années, devint assez instruit pour que son maître lui conseillât de le quitter et d'entrer au collége.

Victor y entra en 1762 ; une vie tout autre que la douce vie de pension l'y attendait : plus de soins, plus d'intimité entre le maître et les élèves, plus de ces paternelles réprimandes qui parlent au cœur et enseignent si bien la sagesse, mais un élevage de troupeau, une nourriture de caserne et l'indifférence du régent qui ne connaît aucun de ses élèves et parle à la masse ; à la moindre faute, des peines sévères, infamantes, et la stupide brutalité des élèves pour le nouvel arrivant qui, dans son

ignorance, commet bévue sur bévue, au milieu des rires et des moqueries, et finalement, pour sa bienvenue, reçoit le fouet devant tout le monde, de la main du correcteur.

Là, malgré une égalité apparente, celle par exemple de tous les élèves devant le frère fouetteur, les distinctions de rang étaient très grandes et très blessantes ; les petits gentilshommes arrivaient en carrosse, escortés de leur précepteur, précédés de laquais galonnés qui criaient leurs titres et qualités ; ils déposaient leur épée au parloir, mais là se bornait leur condescendance, car ils habitaient des chambres particulières, mangeaient, jouaient et travaillaient à part.

Les enfants des parlementaires affectaient aussi de ne point se mêler aux enfants de la bourgeoisie, et ceux-ci, à leur tour, pour avoir à mépriser quelqu'un, tinrent constamment Victor à l'écart ; c'était un enfant du peuple.

Pour lui commença une pénible existence qui devait durer six ans : comme il regrettait, dans ces salles nues et malsaines et dans ces cours étroites, la maison du bon abbé Larose, à Mouceaux, et la vieille servante Gothon, qui gâtait comme une mère tout ce petit monde, et les jeux dans le grand jardin, sous les arbres, et surtout les promenades à travers Paris, les jours de congé. Le père Larose prenait auprès de lui quelques élèves favoris, et, pendant que les autres marchaient devant, deux par deux, il satisfaisait volontiers leur curiosité toujours en éveil en leur expliquant ce qu'ils avaient sous les yeux, en leur faisant pressentir, dans de simples conversations, la vie, la science et l'art, et tout ce qu'on n'apprend pas dans les colléges.

L'intelligence de Victor, de bonne heure éveillée, en était réduite maintenant à la sèche instruction pédagogique. Lecture, écriture, histoire, géographie et danse, beaucoup de latin et un peu de grec, il fallait qu'il se contentât de cela, puisque personne ne voulait être son camarade, faire avec lui une de ces bonnes amitiés de collège où les esprits analogues se découvrent eux-mêmes, et se complètent l'un par l'autre, en de fraternelles causeries.

La solitude et le désœuvrement d'esprit, qui eussent abattu bien des courages, firent de lui un bon élève ; il s'éprit des poètes latins, de Virgile et d'Horace surtout. Des idylles et des églogues sortait un frais parfum de nature, un coup de soleil champêtre qui éclairait pour lui la sombre classe, et les odes d'Horace, pleines de beuveries joyeuses, lui rappelaient les rouges vendanges de Bardilly, les beaux soirs de septembre où les petits enfants dansaient autour des cuves pleines, en chantant la vieille ronde :



Oh ! mon beau laboureur,
Oh ! mon beau laboureur,
Beau laboureur de vigne,
O lire, ô lire,
Beau laboureur de vigne,
O lire, ô la !

N'a vous pas vu passer,
N'a vous pas vu passer
Marguerite ma mie,
O lire, ô lire,
Marguerite ma mie
O lire, ô la !

. . . .

L'histoire aussi le captivait, le tenait des heures penché sur son livre, évoquant les grandes figures des héros d'autrefois, se mêlant par le pensée aux immenses batailles d'Alexandre ou de César ; pendant les récréations, il emportait son livre, s'asseyait sur une pierre et continuait ses lectures favorites, puisque les autres le tenaient pour un paria et ne lui permettaient que contraints de se mêler à leurs jeux.

Ils avaient même fini par prendre en haine, sans aucune raison, ce garçon studieux qui obtenait toujours les premières places et qui avait l'air de s'amuser tout seul, sans trop souffrir de la peine qu'on voulait lui faire.

Cependant, les jours de sortie, son cœur se serrait malgré lui : on mandait les enfants au parloir pour les remettre à leurs parents, et, lorsqu'au milieu des habits brodés et des robes de satin fleuries il apercevait, sous la cornette de toile unie et la robe de lainage, la tante Rose, froide et rigide devant les regards dédaigneux, la rougeur lui montait au front et il se hâtait de l'entraîner, pour pouvoir l'embrasser à son aise, loin des sourires de ses camarades.

La bonne femme approchait de la cinquantaine ; l'âge, qui souvent adoucit le visage, durcissait le sien de plus en plus ; on eût dit qu'aucune émotion ne pouvait troubler ces yeux aux reflets d'acier, cette chair qui semblait pétrifiée ; et pourtant Victor l'aimait de toute son âme, il savait bien que le cœur de la bonne femme ne battait que pour lui et qu'il était l'unique pensée, la seule joie de ce pauvre être engourdi par une inconsolable douleur.

Une seule fois, il lui avait parlé de ses souffrances au collége, de l'isolement cruel où il devait vivre, mais ce jour-là elle lui avait raconté, ce qu'elle n'avait jamais fait encore, la mort de ses parents ; et elle lui avait fait promettre d'un air si sombre de ne point oublier ces choses et de souffrir patiemment, en attendant des heures plus heureuses, que l'enfant, effrayé, sans comprendre toutefois ce qu'elle voulait dire, avait promis en pleurant et n'avait plus osé reparler de cela.

Mais elle avait beau faire, elle ne pouvait lui souffler la haine qui la dévorait : les tout jeunes gens ne savent guère qu'aimer et admirer. En ce moment une grande révolution se faisait dans les esprits, un vent de passion, d'humanité, de sensibilité soufflait sur la France, pénétrant partout, et les cœurs amollis n'étaient point à la haine. Victor, de ses sorties du dimanche, avait rapporté les livres que tout le monde lisait, célés au plus profond de ses poches, et, en cachette, abrité par un gradus ou un dictionnaire, il dévorait *Julie*, *Emile*, tous les livres de Rousseau, se saturait lentement du subtil poison qu'ils contiennent. Il était bien inutile de demander de la haine à un jeune homme qui ne rêvait plus que retour à la nature, flambeau de la vérité, vertus naissantes et bonheur champêtre.

Victor souffrit même le martyre pour M. Rousseau : sa petite bibliothèque philosophique, surprise dans les profondeurs de son pupitre, fut brûlée par la main du bourreau, c'est-à-dire du frère fouetteur, et lui-même reçut les étrivières devant toute la classe. Il y avait

cette circonstance aggravante que le coupable avait revêtu les livres incriminés de couvertures arrachées aux livres les plus orthodoxes : *Julie* s'intitulait ainsi *La Journée du bon Chrétien*, et *Le Contrat social*, *Exhortations des Pères de l'Eglise*. La stupéfaction et l'horreur du bon régent n'eussent pas été plus grandes si Belphégor, démon de la luxure, et Asmodée, esprit destructeur, lui étaient apparus en personne, cachés d'un froc et d'une soutane.

Victor ne dut qu'à sa renommée d'excellent élève de ne pas être chassé sur-le-champ.

Cependant ses années de collége touchaient à leur fin, il allait falloir choisir un état. Il n'y avait qu'une carrière qui lui parût désirable, celle de soldat, qui justement lui était fermée. Pour être admis dans une école militaire, il fallait faire la preuve de sa noblesse, d'Hozier en main, et Victor ignorait même parfaitement les prétentions nobiliaires du brave capitaine Jacquot, son trisaïeul, dont Jean, le dernier dépositaire, avait parfaitement oublié de faire part à sa descendance. Il aurait dû se vendre comme simple soldat, ainsi que le premier portefaix venu, aux racoleurs du quai de la Ferraille, et n'aurait pu conquérir qu'un grade de bas officier, d'*officier bleu*, de brigadier ou d'enseigne ; à quoi bon savoir tant de choses, avoir remporté tous les prix sur ses camarades, colonels dès le berceau, pour s'en aller moisir dans une garnison de province, sous l'uniforme blanc.

Il dut chercher autre chose : tante Rose le poussa à devenir avocat.

C'était un pauvre métier, le sac à procès traîné toute la vie au milieu des cris assourdissants de la chicane et des paroles inutiles ; cependant il dut le choisir, la noblesse de robe étant moins sévère que la noblesse d'épée, un homme de talent pouvait se pousser jusqu'au Parlement.

Il fit donc son droit, connut les longs égarements de la justice dans l'inextricable forêt des lois et arrêts, et, comme un autre, mieux qu'un autre même, défendit plus souvent le faussaire et le fripon que la veuve et l'orphelin. Mais ce métier lui semblait insupportable ; il reprit ses études philosophiques, sans crainte du fouet cette fois, et rechercha ceux qui s'y plaisaient. Ils ne manquaient pas parmi les jeunes avocats.

Peu à peu tous ces jeunes gens prirent l'habitude de se réunir au Puits-sans-Vin ; Rose, si économe, leur servait libéralement ses meilleures piquettes, dans la petite salle basse où ils se retiraient pour causer librement. Elle restait là, dans un coin, sous la grande horloge, écoutant de toutes ses oreilles, sans rien dire, ne saisissant parfois que vaguement le sens de ces discours audacieux. Souvent on évoquait le souvenir de choses disparues et dont elle n'avait jamais entendu parler : il y avait eu des gouvernements, autrefois, — sans doute en cet âge mystérieux qu'on appelle l'âge d'or —, où les hommes se gouvernaient eux-mêmes, nommaient eux-mêmes leurs magistrats, et où les vertus seules étaient honorées.... C'était le bon temps, un temps qui pouvait revenir, peut-être !.... et, écoutant chacun de ces causeurs bâtir une société nouvelle, de grandes

espérances lui venaient, une foi sincère dans un bonheur prochain, mais dont ne jouirait plus, hélas ! son pauvre jumeau, Claude, si lâchement assassiné.





II

VICTOR PART POUR DÉLIVRER L'AMÉRIQUE, MALGRÉ LES LARMES DE TANTE ROSE.

En l'année 1775, un sujet nouveau vint défrayer les conversations, soulever des discussions violentes, passionnées, dans le petit cénacle du Puits-sans-Vin. Sur la jeune terre d'Amérique, un cri de liberté s'était fait entendre, la colonie se séparait de la mère patrie.

Un petit livre avait tout fait : le *Bon Sens*, de Paine; cent mille exemplaires couraient l'Amérique, démasquant l'oppresseur, apaisant les scrupules, prouvant que tous les peuples avaient concouru à la fondation de la colonie et que le sang anglais comptait à peine pour un tiers.

Tout navire arrivant du Nouveau-Monde apportait la nouvelle de grands événements : la déclaration du congrès de Boston, le combat de Lexington, la prise de Boston, accueillis avec transport par cette nouvelle France qu'avaient faite les philosophes. L'année suivante, l'enthousiasme grandit encore, les treize Etats-Unis avaient déclaré leur indépendance, foulé aux pieds les prétendus droits du roi Georges, et levé l'étendard aux treize étoiles. Washington était nommé dictateur.

Mais ce qui gagna l'appui de la France à la libre Amérique, ce furent ses premiers revers : Washington était battu à Brookely, perdait New-York et Long-Island. A la douleur qu'elle en ressentit, la France sut que son cœur était pris et, quoiqu'en eussent Louis XVI et Vergennes, elle s'allia.

On le vit bien à la réception qu'elle fit à Franklin ; l'homme simple, l'ex-ouvrier, le fils du marchand de savons, avec son habit brun, ses cheveux libres et ses gros souliers trouva tous les esprits gagnés d'avance, toutes les mains tendues et les secours qu'il venait demander offerts spontanément. Beaumarchais réunissait des millions, des hommes, des armes, frétait des navires. La Fayette, à peine âgé de vingt ans, quittait sa femme, son régiment, bravait le roi, dépensait sa fortune pour équiper un vaisseau, et s'en allait bravement, *le cœur enrôlé*, comme il l'a dit plus tard.

Un soir Victor rentra tout courant au Puits-sans-Vin :

— Adieu, tante Rose, je pars.

— Comment, tu pars ; où vas-tu ?

— En Amérique.

— En Amérique ! juste ciel ! » Et tante Rose retomba sur sa chaise, toute pâle.

— Victor, mon fils, tu ne feras par cela !..

Et comme il expliquait, l'air très décidé, que c'était chose convenue, que M. de La Fayette l'emmenait, elle se mit en colère et, pour la première fois de leur vie, ils se querellèrent.

— Comment, malheureux, tu veux t'en aller, et à quel moment ! Mais tu ne sens donc pas que le sol tremble, que le feu court sous les pavés, tu n'entends donc pas que la maison craque ! Notre heure est proche, va ! et, si tu vas si loin, tu ne seras pas là le jour où se lèvera la grande justice !... Que te font ces Américains, qu'ils se délivrent tout seuls, nous, nous n'aurons besoin de personne, criait-elle en levant ses grands bras maigres, garde ta colère pour ceux qui ont tué tes parents.

Lui, parlait de l'alliance des peuples, du devoir fraternel de tous les hommes ; le coup de folie héroïque de La Fayette l'avait entraîné, il cherchait à la convaincre, avec un enthousiasme qui lui mettait un tremblement dans la voix et des larmes dans les yeux.

Rose vit bien qu'elle ne pourrait vaincre sa volonté, elle pleura et ce fut en vain qu'il tâcha de la consoler, leur passion n'était point la même : la vieille femme ne vivait que pour la vengeance, et jamais nul mauvais sentiment n'était entré dans l'âme du jeune homme, qu'occupait un plus haut rêve.

En avril, sur la mer calme et sous le ciel printanier, le vaisseau de La Fayette déploya ses voiles blanches, emportant les premiers soldats de la liberté : un général de vingt ans et une armée de jeunes volontaires, nobles et roturiers, qu'unissait étroitement la même pensée. Jamais plus grand élan, dans aucune croisade ! on eût dit que ces jeunes gens allaient rejoindre une maîtresse adorée, à l'autre bout du monde. Victor, accoudé sur les sabords, regardant fuir au loin la terre, et les brumes légères entourer le vaisseau d'un nuage d'apothéose, songeait à une toile du grand-père Jean, retrouvée sous les poussières du grenier : un départ pour Cythère, des amants qui s'embarquaient pour le pays de leur désir.

Et quel accueil en Amérique ! chaleureux et ému, à les payer de toutes leurs peines ; dans la grande nature vierge, ils respiraient un autre air. N'était-ce pas là le retour aux lois naturelles, promis par Rousseau, la félicité de l'homme des champs, les petites fermes patriarcales où chacun prend le morceau de terre nécessaire à sa vie, le défriche de ses mains, (ou par celles de ses esclaves ?) et jouit en famille du prix de son travail. Ces soldats, auprès desquels ils allaient combattre, étaient des chefs, des fils de famille, c'était la mise en action de toutes les déclamations des encyclopédistes : — Les hommes seront citoyens lorsqu'ils comprendront que l'amour de la patrie est nécessaire à à leur sûreté et à leur bien-être.

Emile avait fait son chemin là-bas, les Français étaient dans un continuel étonnement de voir vivre leurs

idées et c'est à peine s'ils remarquèrent les surprenants contrastes de l'esprit des hommes qui, au sortir de la réunion où tous avaient versé des larmes sur les grands mots de justice et de liberté, s'en allaient faire donner le fouet à leurs esclaves et les contraignaient aux plus durs travaux !

Les Américains étaient réduits à deux mille hommes ; cette vaillante troupe, composée surtout des rapides cavaliers virginiens, donnaient une chasse sans trève aux habits rouges ; ils couraient le savane, battus sans cesse, jamais vaincus et toujours pleins d'espoir, précédés des skinners, les farouches écorcheurs, les coureurs des bois, moitié soldats, moitié brigands, vêtus de guenilles, et qui portaient partout la terreur.

La Fayette avait été tout de suite et d'acclamation nommé major général ; il fut blessé à la défaite de Brandiwine et ne put empêcher la perte de Savannah et de Charlestown ; la chance ne favorisait pas les armes américaines, mais l'appui qu'ils espéraient de la France les empêcha de déposer les armes.

Victor se faisait à son nouveau métier de soldat, il avait l'audace et l'insouciance qui font les bons militaires. Lorsque La Fayette repartit pour l'Europe, aux bruits de guerre prochaine entre la France et l'Angleterre, il resta au service des Etat-Unis ; il savait bien que des secours allaient venir, puisque Franklin avait obtenu le traité d'alliance ; en peu de temps il devint lieutenant, et nul, dans ce beau cavalier qui marchait si fièrement à la tête d'un détachement des dragons de

Virginie, avec sa figure bronzée et sa moustache naissante, n'eût pu reconnaître le petit avocat dont les harangues passionnaient les habitués du Puits-sans-Vin.

Il eut de nombreuses aventures de guerre. Un jour qu'il chassait tout seul dans une forêt du territoire neutre, il s'égara jusque sur un district ennemi et tomba au milieu d'un parti de Cow-Boys. Ces Vachers, comme les appelaient les Français, étaient aux troupes loyalistes ce que les écorcheurs étaient aux républicains, mais ils avaient fait entrer l'esprit commercial anglais dans la maraude de guerre, et s'étaient chargés eux-mêmes d'approvisionner de viande leurs compatriotes, contre de bons carolus, en recuillant leur marchandise dans les étables des rebelles, où elle ne leur coûtait que la peine d'effrayer un peu les gens avec deux toises de corde. Ils étaient toujours accompagnés de ces gros chiens que l'on dressait à la garde des bestiaux et à la poursuite des nègres marrons. Ces Vachers étaient des gens terribles; tout Américain surpris par eux, seul et armé, était considéré comme espion et pendu sur-le-champ, sans autre forme de procès. Victor le savait bien; aussi, à peine eût-il reconnu les uniformes verts des Cow-Boys qu'il fit pirouetter son cheval et se lança dans la forêt, entraînant toute la troupe après lui; il connut

alors les terribles angoisses du cerf que l'on chasse à courre.

Son cheval était meilleur que ceux des Vachers, mais les chiens le suivaient de près, guidant la troupe par leurs aboiements ; parfois il s'arrêtait, écoutant les voix se rapprocher, reprenant haleine, sans chapeau, le visage et les mains déchirés par les épines, les vêtements en lambeaux, et se demandant avec anxiété si sa monture, dont il sentait les jambes fléchissantes, pourrait le mener jusqu'au bout. Il essayait inutilement de tromper les chiens, de les égarer sur de fausses pistes, en danger d'être pris à chaque intant.

Au bout de trois heures de chasse, son cheval avait déjà trébuché plusieurs fois, et la respiration haletante de la pauvre bête annonçait qu'elle était à bout de forces. — Victor lui-même sentait son courage épuisé, et il allait se livrer, lorsqu'il aperçut de l'eau briller au soleil entre les branchages. Une idée rapide lui vint à l'esprit : il poussa sa monture dans la rivière et la descendit rapidement. C'était le salut ; les chiens, ne trouvant plus la voie s'arrêtèrent, et Victor n'entendit plus leurs sinistres aboiements.

Il ne put regagner le camp que le lendemain, et fut plusieurs jours à se remettre d'une si chaude alarme.

Une autre fois il eut grand'peine à se tirer des mains des Peaux-Rouges, qui trouvaient étrange, non sans quelque raison peut-être, que tous ces étrangers se querellassent si fort pour partager le pays de leurs pères, a eux, premiers habitants de la terre américaine. Il cou-

rait fort le danger d'être scalpé, lorsque des cavaliers, envoyés à sa recherche, le rejoignirent et le délivrèrent.

Pendant ce temps, La Fayette avait si bien endoctriné tout le monde, en France, qu'il avait obtenu des millions et des soldats. Une flotte arrivait, apportant six mille hommes, sous le commandement du lieutenant-général de Rochambeau. La guerre changea de face aussitôt, La Fayette défendit victorieusement la Virginie contre Arnold et Cornwallis, et, le 28 septembre 1781, Washington, Rochambeau, La Fayette, Viomesnil, et notre ami Victor à la tête du régiment dont il avait été capitaine, se trouvèrent devant Yorktown, dernier refuge de l'armée anglaise.

L'assaut fut donné, la ville prise, et les soldats du roi Georges firent leur soumission.

Victor rentra en France l'année suivante, malgré les avantages que lui offraient les Américains; rien ne pouvait valoir pour lui la rue du Mouton et le Puits-sans-Vin, et la tante Rose.





III

LE CLUB DE LA RUE DU MOUTON

Tante Rose faillit mourir de joie quand elle revit son Victor, superbe avec son air militaire, son teint bruni, ses moustaches noires et son uniforme de capitaine américain, qu'il ne pouvait se décider à quitter. Elle l'approuvait maintenant d'avoir été là-bas, d'être devenu soldat, tout prêt pour la guerre d'indépendance française qu'elle appelait de tous ses vœux.

Elle voyait bien que cette expédition lointaine avait transformé les esprits ; les héros de Yorktown étaient admirés par tout le monde, même par les gens de la cour ; on eût cru, à voir l'enthousiasme du parti philosophe, que ce n'était pas seulement Georges III qui était vaincu par sa colonie, mais aussi Louis XVI par son peuple. Les temps marchaient, comme disait Rose, le roi n'était plus le *bon Seigneur*, le *cher saint homme de Dieu* du temps de Louis XIV et de la jeunesse de Louis XV, et, si la légende du roi Hérode était tombée devant les vertus familiales de Louis XVI, le respect, la foi au roi étaient morts à tout jamais.

Cela apparut dans les années suivantes, quand l'affaire du collier fit traîner dans la boue le nom de la reine.

La carrière militaire de Victor semblait terminée : en France, à ce moment, il fallait quatre quartiers de noblesse pour être seulement sous-lieutenant ; le beau capitaine fût redescendu au dernier rang, redevenu simple soldat sous des colonels de seize ans qui faisaient encore leurs classes ; il reprit donc l'habit noir et fit tomber ses moustaches, mais rien ne put le décider à reparaître à la barre, à rouvrir le sac aux procès.

D'autres idées l'occupaient à présent ; le Puits-sans-Vin redevint le rendez-vous des politiques, et tante Rose reprit, sous la grande horloge, sa place accoutumée ; elle était toujours muette, attentive aux discussions,

comme autrefois, mais elle trouvait à part elle que c'était assez causé, qu'il était temps d'agir. Une crainte la troublait, celle de mourir avant le grand jour! Comme elle aurait voulu hâter cette horloge qui marchait si lentement, pouvoir tourner, tourner les aiguilles, fouiller l'avenir!... Elle avait soixante ans bientôt, Dieu la laisserait-il mourir avant l'heure de sa justice?

Les causeries se prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit; le petit cénacle faisait tous les jours de nouvelles recrues; Victor avait voix prépondérante, était fort écouté, son instruction et son récent voyage lui donnaient une grande autorité sur la plupart des assistants. Cependant on trouvait généralement ses opinions trop modérées; il aurait voulu que le différend entre les classes se terminât tout naturellement, par la seule force du raisonnement, sans lutte et sans effusion de sang : il avait vu la guerre civile, chez les autres, et il savait l'horrible chose que c'est pour tout le monde, vainqueurs comme vaincus. Pourquoi ne pas s'entendre, puisque c'était encore possible? — et il persistait à le croire; il suffisait de propager les idées nouvelles, rien n'était contagieux comme la vertu, ne voyait-on pas de grands seigneurs gagnés aux idées de justice, comme malgré eux : M. de La Fayette, les frères Lameth, le comte de Mirabeau et tant d'autres, et des membres du clergé, l'abbé Sieyès, par exemple. Victor croyait sincèrement que le roi abandonnerait son pouvoir absolu, la noblesse ses privilèges, le clergé ses biens, sur une demande faite par le peuple, au nom de la justice.

Les autres hochaient la tête, peu convaincus, et la

tante s'irritait en elle-même de voir son neveu si crédule ; les adversaires de Victor tâchaient de lui donner de bonnes raisons : — Tu vois bien, toi-même, sous Louis XV, tu aurais pu encore avoir un petit grade, à présent tu ne peux plus : il n'y a pas à dire, plus le peuple avance, plus le roi recule ; il n'y aura jamais moyen de se rencontrer.

Et chacun apportait des faits à l'appui de son dire : l'un avait un frère, un ami soldat qui écrivait les misères de la garnison, la ration manquant souvent, même après les corvées les plus rudes ; d'autres avaient vu la campagne, la misère croissante, les champs incultes, les bestiaux enlevés par le fisc, les vignerons arrachant les vignes pour ne pas avoir à payer les aides ; d'autres racontaient les hontes de la justice, les pauvres familles ruinées par les procès, les mystérieuses histoires des lettres de cachet ; d'autres parlaient de tous les postes tenus par la noblesse, dans l'armée, dans le clergé, dans la bureaucratie. Ce sont disaient-ils, ceux qui font profession de vivre noblement, c'est-à-dire de ne rien faire, qui se sont chargés de toute la besogne. Quoi d'étonnant à ce que rien ne se fasse plus !

Parmi ceux qui faisaient ainsi le réquisitoire contre la vieille monarchie, deux jeunes gens se faisaient remarquer par leur violence : c'étaient Georges-Jacques Danton et Camille Desmoulins. Danton parlait sans cesse, s'essayant à cette éloquence qui allait bouleverser le monde. Il fallait que tante Rose prît de grandes précautions pour que nul ne soupçonnât du dehors la présence du petit club. Quelquefois, quand la voix de Danton

grondait comme le tonnerre, Rose se dressait subitement sur sa chaise, le doigt sur ses lèvres minces : c'était une patrouille qui passait dans la rue du Mouton; la voix s'arrêtait, on cachait la lumière sous la table, puis, quand le guet s'était éloigné, Danton se remettait à gronder.

L'affaire de l'assemblée des notables, celle des parlements, les émeutes de province, de Rennes, de Grenoble n'éveillèrent pas le lion populaire encore endormi ; le système de persuasion de Victor avait de nombreux adhérents et l'habitude de souffrir était si ancienne ! Il fallut la misère immédiate, le terrible hiver de 88-89, la famine, et la croyance que cette famine venait de la cour, pour le tirer de son sommeil.

En septembre 88, on apprit que Brienne et Lamoignon quittaient le ministère, ce fut une joie publique, tout le monde illumina. Pour la première fois la vieille maison du Puits-sans-Vin put faire voir quelle révolutionnaire elle était, elle, la demeure du pauvre Jacquot, de Blaise l'embastillé, de Hyacinthe le volé, de Jean et de la malheureuse Armande, et de Claude l'assassiné ; du pied au faîte elle se couvrit de lampions et de chandelles, jusqu'à risquer de brûler sa vieille façade de bois, et ses portes ouvertes laissèrent voir, dans la grande salle, deux barriques de vin que l'économe tante Rose avait libéralement percées pour que le pauvre peuple pût prendre un peu de force et de courage. Il n'était bruit que de cela dans le quartier et chacun venait voir sortir les garçons qui, pour deux doigts de ce vin bu, sortaient l'œil brillant, la mine brave, plus reconfortés que s'ils avaient bu leur bouteille.

La joie de Paris irritait la cour : ordre de dissiper par la force les attroupements. Sur le Pont-Neuf, où la foule s'était portée, la garde de Paris fit une charge terrible ; le lendemain, on fusilla sur le Pont-Neuf et à la Porte-Saint-Martin.

Victor, qui de loin avait vu l'affaire, revint au cabaret, les yeux pleins de larmes.

— Eh bien ! dit tante Rose, tu vois, c'est le premier baiser du peuple et de la cour.

Le fanatisme de la vieille s'exaspérait, elle rapportait tout à sa fixe idée de vengeance ; pour son esprit borné, c'était le gouvernement qui était coupable de la mort de sa mère et de son jumeau chéri : on la rencontrait partout maintenant, excitant les haines, soufflant la colère, et Victor avait fort à faire pour la calmer et empêcher que son zèle ne lui attirât quelque mauvaise affaire.





IV

OU LE PUITS-SANS-VIN JUSTIFIE SON ENSEIGNE D'UNE MANIÈRE TERRIBLE

L'élan était donné, la révolution se faisait toute seule, sans qu'il y eût de conspiration, de mot d'ordre, par un entraînement fatal que tous semblaient subir. Les premières libertés, que la cour accorda d'elle-même, pour

avoir le bénéfice de ses avances, ne firent qu'irriter le désir d'en avoir de plus grandes. La terrible machine populaire une fois mise en branle, il allait falloir que l'ancien régime y passât tout entier.

La convocation des états généraux remplit Victor d'espérance ; il avait vu les électeurs, dans la plupart des districts de Paris, destituer les présidents nommés par le roi et choisir à leur place les plus fermes, les plus sages d'entre eux, et cela sans bruit, avec la ferme dignité que donne la conscience du droit. Les premiers actes des députés du tiers état le comblèrent de joie : ils délibéraient tranquillement, au milieu de la menace des régiments suisses et allemands, et, ayant juré de donner à la France une constitution, ils la lui donnaient.

Cette vivante incarnation de la loi stupéfiait la cour, et sans doute une troupe d'archers eût enlevé ces trop hardis bourgeois et les eût conduits aux plus profonds cachots de la Bastille, si l'on n'eût pas senti par derrière la formidable unité de Paris; le roi voulut éviter l'émeute, il faiblit, et tout de même eut l'émeute.

Victor et surtout Rose ne restèrent pas inactifs pendant les journées qui suivirent les événements de Versailles et le serment du Jeu de Paume : ils furent parmi ceux qui délivrèrent les gardes françaises emprisonnées pour avoir juré de n'obéir qu'à l'Assemblée. Pendant que tous revenaient au Palais-Royal, les libérateurs, les prisonniers et les hussards qui, lancés contre le peuple, avaient fait cause commune avec lui, Rose courut chercher des bouteilles au logis, pour ne

pas arriver les mains vides au repas que le peuple donnait à ses protégés, dans le jardin du Palais. Paris illumina encore, et la façade du Puits-sans-Vin flamba de nouveau dans la nuit noire, comme l'année passée, à la chute de Brienne.



Le 2 juin, Victor et Rose étaient là encore pour exhorter les électeurs à aller demander la grâce des prisonniers.

Au milieu de tout ce peuple en délire, de ces 800,000 âmes parvenues au dernier degré de l'exaltation, et qui, dans leur ignorance de ce qui se préparait à la cour, passaient subitement du plus confiant espoir aux terreurs les plus déraisonnables, Victor jugeait très nettement la situation; il avait acquis, pendant la campagne d'Amérique, le froid raisonnement du soldat qui, à l'heure du péril, mesure d'un coup d'œil toutes les chances de résistance.

L'assemblée, isolée dans Versailles, était aux mains des gardes du corps et des Suisses; Paris était entouré de corps d'armée étrangers : Royal-Croate à Charenton, Reinach et Disbach à Sèvres, Salis-Samade à Issy, Nassau à Versailles, Bercheny à l'Ecole militaire, ailleurs Château-Vieux, Bœmer, Esterhazy; la Bastille venait d'être armée et le bruit courait que les Suisses n'attendaient qu'un signal pour couvrir Paris d'une pluie de

fer; d'un autre côté, la famine commençait à se faire sentir, un ordre pouvait arrêter toutes les subsistances aux portes de Paris, affamer la ville.

Et, pour résister à tout cela, point d'armes, point de poudre, rien que le droit et le courage. Il fallait combattre.

De ce moment, Victor cessa de prêcher la patience.

Le soir du 11 juillet, dans la petite salle basse du Puits-sans-Vin, il exposa la situation telle qu'il la voyait, et n'eût pas de peine à convaincre le petit club; il fut convenu que, le lendemain même, on demanderait des armes et que l'on constituerait une garde nationale.

Le lendemain, en effet, dans le jardin du Palais Royal, un jeune homme sauta sur une table, et, montrant un pistolet: « Aux armes, cria-t-il, les Allemands du Champ de Mars entreront ce soir dans Paris pour égorger les habitants. Arborons une cocarde! » Et il arracha une feuille d'arbre qu'il mit à son chapeau.

C'était Camille Desmoulins; Victor était aupres de lui. Des acclamations s'élevèrent de toutes parts: en un moment les arbres furent dépouillés, et une longue procession se forma, suivant les bustes de Necker et du prince d'Orléans que l'on avait pris au cabinet des figures de cire.

A la place Vendôme, les dragons attendaient le peuple, une charge renversa tout le monde et brisa les bustes.

En un moment, la ville fut sur pied. C'était la guerre. Dans la soirée, le jardin des Tuileries fut bayalé par les Allemands du prince de Lambesc, et chacun se mit à chercher des armes. La nuit cependant se passa sans

événements et une partie même de la journée du 13. Dès le matin, le tocsin sonnait à toute volée, les 20,000 mendiants que l'on occupait sur les hauteurs de Montmartre commençaient à descendre, les dents longues, bons pour la lutte, mais qui seraient terribles après la victoire et que l'on ne pourrait peut-être plus arrêter. Les bourgeois hésitaient, l'attente était anxieuse, d'un moment à l'autre, on pouvait apercevoir les manteaux blancs des Autrichiens et les casques des dragons. Les électeurs décidèrent qu'une milice de 48.000 hommes serait formée et la cocarde fut choisie, rouge, bleue et blanche.

Mais les armes manquaient; les boutiques d'armuriers, pillées, n'en avaient fourni qu'un petit contingent, on fouilla chez les Célestins et chez les Chartreux, sans rien trouver. Alors les électeurs firent fabriquer 50,000 piques, qui furent forgées en trente-six heures.

Cependant quelqu'un vint annoncer que l'on avait découvert un bateau chargé de poudre, en partance pour Rouen. De la poudre, c'était toujours bon à prendre, en attendant les fusils; les tonneaux furent saisis, amenés à l'Hôtel de ville. La difficulté était de faire le partage; tous voulaient en avoir, se ruaient à la distribution, quelques-uns la pipe à la bouche, sans se rendre compte du danger. Mais Rose se trouvait là, toujours dévouée; elle demanda qu'une partie de tonneaux fussent portés chez elle : elle saurait bien verser la poudre à chacun; vider les tonneaux, c'était son affaire! La proposition fut applaudie et dix tonnes de poudre entrèrent au Puits-sans-Vin.

Alors, comme l'année précédente, la queue se forma, dans la rue du Mouton et jusqu'à la place de l'Hôtel-de Ville, pour entrer chez la mère Rose. Elle, très grave, sa mesure en main, puisait au tonneau, versait la poudre : les uns avaient des gobelets, les autres des pots, la plupart des morceaux de gazette qu'ils roulaient en cornet. Il y en avait qui tendaient leur bonnet et d'autres qui entr'ouvraient la poche de leur veste.

Des lazzis et des bons mots couraient dans la foule :

— Dites donc, mère Rose, c'est t'y vous qui l'avez inventée, la liqueur que vous nous donnez ?

— De quel cru que ça vous vient, mère Rose ?

— Au bon vin point d'enseigne, mon garçon !

— Ne mettez pas d'eau dedans aujourd'hui, hé ! la mère, c'est pas un feu d'artifice qu'on veut donner au roi !

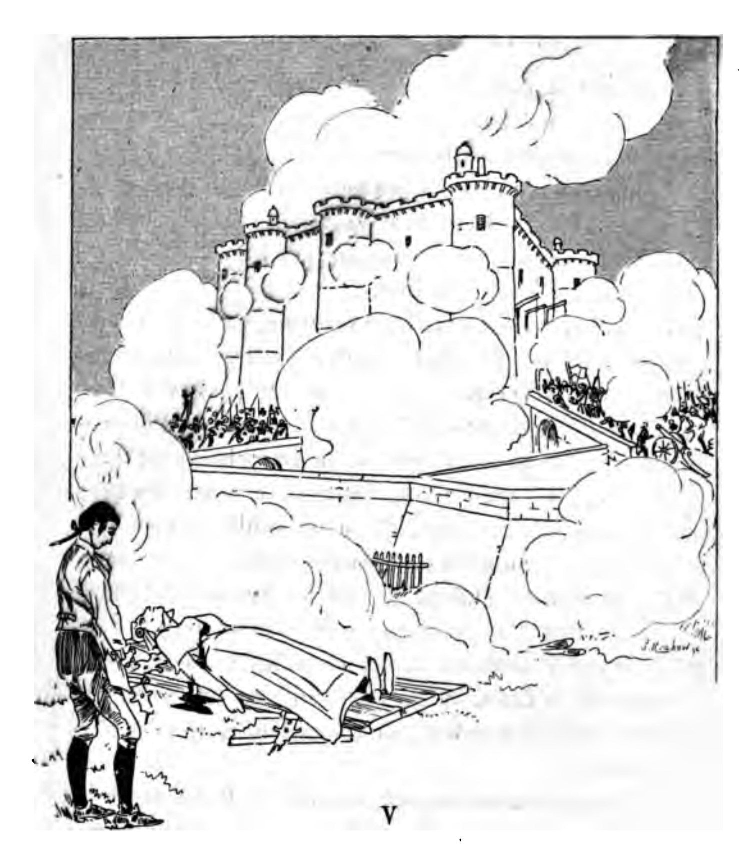
— Versez le puissant vin et laissez-les dire, allez, mère Rose, votre cabaret n'a jamais si bien mérité son nom !

Victor regardait tous ces gens avec inquiétude, se demandant si l'on pourrait faire l'armée du droit de cette troupe confuse, où se mêlaient toutes les classes du peuple, depuis le bourgeois aux cheveux poudrés, correctement vêtu de noir, jusqu'au mendiant décharné, sans chapeau ni souliers. Cependant il avait vu en Amérique ce que peut le fanatisme d'un peuple qui veut être libre contre les armées les mieux disciplinées. Il y aurait chance de vaincre, si l'on avait des fusils ; mais comment espérer que toute cette armée qui entourait Paris laisse-

rait faire, sans étouffer l'émeute au berceau. Non, la tentative était folle, c'était bien inutilement que tante Rose versait la poudre ; tout à l'heure on allait entendre tonner le canon de la Bastille et résonner sur les pavés le galop des chevaux, gare alors à ceux qui seraient compromis ! il n'y aurait plus qu'à battre le briquet sur les tonneaux. Rose et Victor, sans s'être concertés, y étaient parfaitement résolus. Le Puits-sans-Vin était une citadelle qui ne se rendrait pas.

Cependant la distribution continuait toujours : sous le vent qui s'élevait, l'enseigne, à laquelle le peuple venait de donner un sens nouveau, se balançait fièrement, en grinçant comme une révoltée.





V

COMMENT TANTE ROSE DONNA SA VIE POUR LA NATION

Personne se se se coucha au Puits-sans-Vin, pendant la nuit qui suivit. Victor pressentait que la bataille serait pour le lendemain ; les habitués se retrouvèrent comme à l'ordinaire autour de la longue table, mais la réunion fut grave, presque solennelle, chacun songeait que le

jour suivant, à pareille heure, on serait mort ou victorieux. Mort plutôt, sans doute.

Il n'y avait plus à discuter : un seul point occupait tout le monde ; on savait qu'aux Invalides il y avait près de 30,000 fusils et qu'il fallait aller les prendre, ces fusils, à la barbe des Allemands de l'Ecole militaire, casernés 500 mètres plus loin.

Dès l'aube, l'armée populaire se forma, les mains vides, quelques-uns portant des piques, d'autres drôlement armés d'armes anciennes prises un peu partout : tous arborant la nouvelle cocarde. En tête marchaient le procureur de la ville, les clercs de la Basoche, avec leur habit rouge, les gardes françaises et le vénérable curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui avait voulu donner à la manifestation l'autorité de son caractère. A neuf heures, 30,000 personnes étaient devant les Invalides, demandant les armes. Le gouverneur Sombreuil parut à la grille, dit qu'il avait les fusils, en effet, mais que son honneur de militaire et de gentilhomme lui défendait de les rendre sans ordre... qu'il avait du reste envoyé à Versailles.

Et le peuple s'arrêtait déjà, surpris par l'honnêteté de cette réponse, lorsqu'un inconnu sauta sur le parapet, fit comprendre qu'il n'y avait pas un instant à perdre, que les armes appartenaient à la nation, et le premier sauta dans le fossé. Tout le monde le suivit, vingt-huit mille fusils et vingt pièces de canon furent enlevés.

Le peuple était armé. L'École militaire n'avait pas bougé. Cette incroyable inaction rendait la confiance à tout le monde.

L'armée se forma. C'était bien une armée, cette fois ; on prit le chemin de l'Hôtel de Ville.

Pendant ce temps, la Bastille était déjà investie.

Dès le matin la grosse forteresse avait été attaquée, avec rien du tout, avec quelques méchants fusils trouvés de côté et d'autre ; puis des pourparlers avaient eu lieu entre la ville et le commandant. Mais le peuple est impatient, on ne raisonne pas une foule immense, il fallait céder tout de suite ou combattre à mort, avec des assaillants qu'exaspérait la crainte d'être surpris par derrière, et qui, dans toute rumeur s'élevant de la ville, croyaient entendre le galop de la charge des hussards et des dragons blancs.

Lorsque Rose et Victor arrivèrent au pied de la forteresse, le pont-levis avait été abattu, et le peuple combattait dans la première cour de la Bastille. A ce moment, des cris se firent entendre : une députation de la ville arrivait, le Procureur marchant en tête, avec un tambour et un drapeau ; les soldats qui étaient sur les tours arrêtèrent le feu, et la députation, suivie du peuple, entra dans la seconde cour.

Il y avait eu un malentendu, sans doute, car la députation fut accueillie par une furieuse décharge.

Rose qui se trouvait au premier rang s'affaissa sur elle-même, les mains crispées sur les genoux, sans pousser une plainte, pendant que s'élevaient de toutes parts des cris de douleur et des cris de rage, et que le peuple, se croyant trahi, donnait l'assaut avec une furieuse violence.

Victor avait soulevé la vieille femme et tout doucement l'avait traînée contre la muraille, sous le couvert d'une petite porte; elle ne disait rien, ne se plaignait pas, seulement un filet de sang coulait lentement, entre les plis de son fichu et sur son jupon, jusque par terre.



Victor s'empressait auprès d'elle, tout tremblant : — Tante, tu es blessée, te sens-tu bien mal, réponds-moi ! »

Mais elle lui prit la main : — Retourne combattre, mon fils, quand vous aurez pris la Bastille, vous me porterez par la ville, pour faire voir qu'ils tuent toujours les femmes, comme autrefois. »

La fusillade redoublait, près de deux cents corps jonchaient la cour, morts ou blessés. Les suisses tiraient à coup sûr, des meurtrières où ils étaient cachés, et la fureur du peuple se brisait contre les hautes murailles.

Rose reprit : — Quitte-moi, mon enfant, on pourrait croire que tu te caches; et, comme il hésitait encore, elle ajouta avec un faible sourire : ne crains rien pour moi, c'est une égratignure, les vieilles femmes, vois-tu, ça tombe pour rien du tout. »

Au moment où il se relevait pour lui obéir, elle rejeta la tête en arrière, elle était morte.

Victor resta quelques instants agenouillé près d'elle;

une douleur immense l'étreignait; puis il se redressa d'un bond et se jeta furieusement dans la mêlée.

La bataille grandissait. A la grosse voix du canon de la Bastille répondaient maintenant d'autres voix, celles des cinq pièces que deux colonnes, l'une de gardes françaises, l'autre de bourgeois et d'ouvriers venaient d'amener de l'Hôtel de Ville et qui s'alignaient en batterie, comme pour un siège en règle. De toutes les fenêtres du faubourg Saint-Antoine on tirait, trois voitures de paille enflammées avaient été poussées contre les annexes, cuisines et casernes, et de hautes colonnes de fumée s'élevaient dans l'air brûlant. Mais la haute forteresse n'était pas ébranlée, elle était si forte qu'elle pouvait se rire bien longtemps de la tempête qui battait ses murailles inaccessibles. C'était l'arche de la monarchie, depuis quatre siècles accumulant défenses sur défenses, et qu'un jour de colère ne pouvait abattre.

Elle tomba cependant, tout d'un coup ! La garnison, prise de peur, se rendit, demandant d'abord les honneurs de la guerre, puis la grâce seulement.

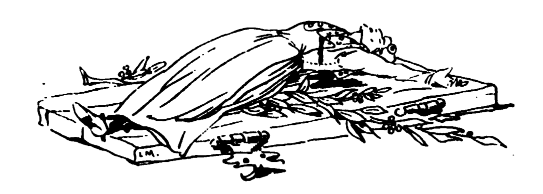
Hullin et Elie, les chefs des deux colonnes, promirent au nom du peuple.

Mais on ne promet pas au nom du peuple, sa force est aveugle, sa volonté, faite de cent mille volontés, est variable comme la mer en fureur. Les vaincus furent égorgés, au mépris de la parole donnée.

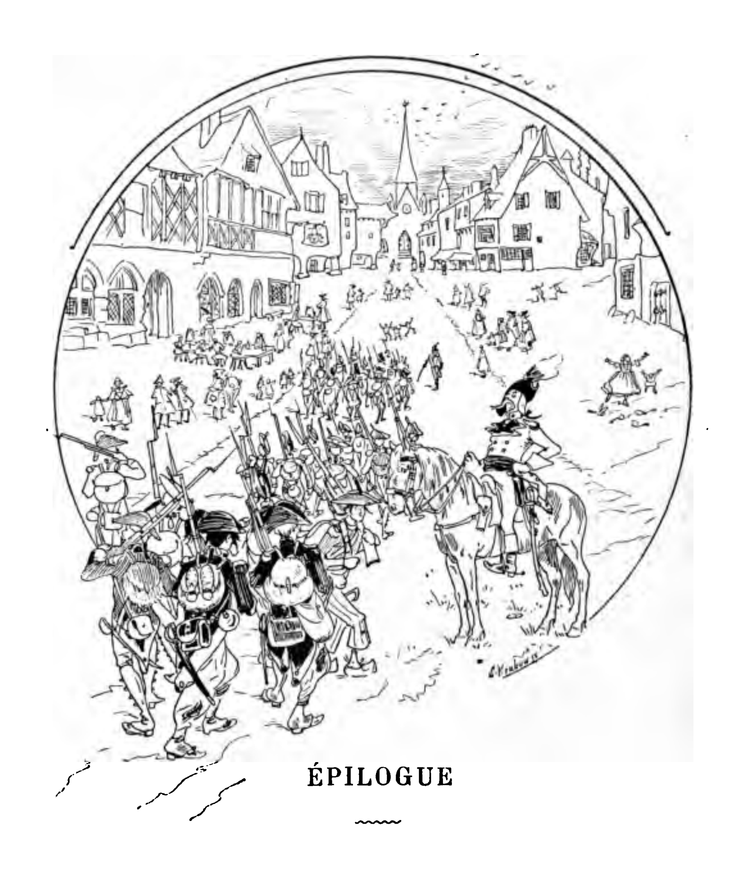
Victor ne vit pas les scènes odieuses qui se passèrent à l'Hôtel de Ville, il était retourné près du cadavre de Rose.

La pauvre femme eut les funérailles qu'elle souhaitait : étendue sur une porte arrachée à la Bastille, elle fut portée par la ville jusqu'au Puits-sans-Vin. Tous les fronts se découvraient sur son passage et de toutes les poitrines sortait un cri de douleur. On savait de quel cœur elle avait donné sa vie pour la nation.

Cependant, ce jour-là, dans son palais presque désert, entouré d'influences étrangères, harcelé de conseils, ardemment sollicité par tous les chefs de corps, un homme souffrait mille angoisses pires que la mort. Louis XVI aurait pu d'un mot anéantir l'armée de la révolution : il eut l'horreur du sang qu'il fallait verser, et l'admirable courage de ne pas se servir des armes terribles qu'il avait en main.




ÉPILOGUE
Mort glorieuse
de
Victor Dupuits,
dernier du
nom.



ÉPILOGUE

LA FIN D'UN MONDE

Le 6 novembre 1792, un peu plus de trois ans après la prise de la Bastille, deux armées se trouvaient en présence devant Jemmapes. C'étaient l'armée des alliés, Prussiens, Autrichiens et émigrés, et l'armée de la jeune République, qui tout juste avait quinze jours, ayant été

proclamée le 21 septembre. La ligue des rois contre la France.

Sur les collines de Jemmapes, — une position forte par elle-même, et fortifiée par plusieurs rangées de redoutes superposées, et, pour la défendre, l'admirable armée qu'avait laissée le grand Frédéric, les solides colonnes prussiennes de la guerre de Sept ans, les dragons et les hussards impériaux, des régiments de colosses dont la seule vue jetait le trouble dans les plus solides carrés; et surtout le corps des émigrés, ces gens de cour qui, pendant les guerres du règne précédent, avaient montré comme ils savaient mourir bravement sur le champ de bataille!

Dans la plaine et dans les marais, — la troupe des républicains, plus de soixante-dix mille hommes, campés comme des sauvages, la plupart sans uniforme, vêtus de sarreaux de toile et coiffés de bonnets de paysans, une armée improvisée, équipée à la hâte, instruite en quelques mois et qui avait traversé la France au pas de course pour défendre la frontière menacée!

Elle avait surgi, cette armée de la France, comme avait surgi l'armée des Parisiens qui prit la Bastille. Aux premières nouvelles de l'invasion tous les hommes s'étaient levés, d'enthousiasme, et avaient couru s'enrôler.

Il n'y avait plus besoin de racoleurs, à présent, un nouveau sentiment venait de naître, l'amour de la patrie menacée. Des hameaux les plus éloignés, les combattants arrivaient, poussés dans le sillon, avec leurs sabots

et leurs mains calleuses, demandant des armes et qu'on les fit partir tout de suite. L'Assemblée leur avait alors envoyé des instructeurs.

C'étaient de vieux sergents, blanchis dans le rang, devenus capitaines, colonels, par la grâce de la Révolution. Il fallait voir ces vieux soldats, qu'une longue habitude avait pliés à l'obéissance muette, commander à leur tour et faire retentir leur voix sur les places des petites villes, au milieu de l'admiration des bourgeois rassemblés ; de quel cœur ils dressaient ces jeunes hommes, en songeant aux misères d'autrefois, et qui pouvaient revenir.

Oui, les mauvais temps étaient passés pour le soldat, les longues années de caserne, le pain noir du roi et la seule espérance d'être sergent au bout de son temps. Un jour, il y avait deux ans de cela, le régiment s'était réuni sur la place de la ville et librement, pendant que les officiers nobles protestaient et s'indignaient, avait choisi ses chefs parmi les plus vieux soldats : quelle joie, quelle gloire d'être ainsi élevé par ses camarades !

Puis, sur un ordre, le sergent, le lieutenant d'Auvergne ou de Picardie était passé capitaine de volontaires. On lui avait donné une troupe de braves garçons pleins de cœur et de volonté, à lui d'en faire un régiment. Qui sait ! peut-être deviendrait-il général ou maréchal, il n'y avait plus d'empêchement.

Voilà ce qu'ils se disaient, en commandant leurs troupes de paysans, sur les places des petites villes, et leur voix s'enflait, vibrait d'enthousiasme quand ils

criaient : — En avant! marche !... Pas accéléré, sus aux Prussiens, les enfants !...

Sur la nouvelle que l'ennemi entrait, ils partaient, se dépêchant, pour être arrivés les premiers. En tête le vieux grognard, sur un cheval de ferme, avec son grand chapeau sur l'oreille, son grand habit à revers et son grand sabre, un empanachement de banquiste qui plaisait à ces officiers parvenus. Aux haltes, quelquefois, malgré la fatigue, on prenait le temps de répéter la leçon : Arme... à droite! arme... à gauche!... pour ne pas avoir l'air emprunté devant l'ennemi.



A la frontière, ils trouvaient l'armée de Dumouriez, et l'élan qui les avait apportés ne les abandonnait pas : tous les départements étaient là, par bataillons, le bataillon du Pas-de-Calais reconnaissait le bataillon de la Somme, le bataillon de la Seine-Inférieure, etc., les parents et les voisins; on était là en famille, les amis avec les amis : c'étaient les fédérations qui se retrouvaient en présence de l'ennemi. Avec cela une gaîté de jeune armée; quand on n'avait pas de pain, on dansait, et il y avait toujours là quelque loustic pour faire rire ceux qui auraient eu envie de se plaindre.

Victor avait des premiers organisé la défense ; pendant que ses amis, Danton, Camille Desmoulins et les



autres prenaient part à la lutte à Paris, il avait quitté la capitale, profondément attristé par les premiers excès de la Révolution. Dès 89, il avait senti que la France allait ameuter le monde entier contre elle, et, se désintéressant de la lutte intérieure, il s'était donné, dans le grand œuvre qui se faisait, la tâche de préparer la résistance. Il fut passionnément soutenu par Danton, en qui s'incarnait, en ce moment, le grand cœur de la patrie.

Infatigablement, pendant deux ans, il parcourut les provinces, échauffant les âmes, élevant les courages par son violent amour pour la France. Il ne voulait ni honneurs, ni popularité ; presque inconnu, sans pouvoirs officiels, il souffla l'héroïsme à ces paysans qui déjà se sentaient grandis par l'exercice de leur liberté nouvelle. La tâche était facile, car les cœurs s'étaient donnés tout entiers, mais il fallait un clairon pour sonner le ralliement et Victor fut ce clairon.

L'Assemblée lui avait rendu son grade, comme à la plupart des combattants de la guerre d'Amérique, qu'elle récompensait ainsi d'avoir été les premiers défenseurs de la liberté. Lorsque la guerre éclata, il demanda et obtint de commander le bataillon du Loiret.

Ainsi était composée l'armée que la République opposait à la coalition : chacun sentait que la bataille serait décisive, que c'était question de vie ou de mort pour la Révolution, et, bien plus, pour la France! Ces cent

quarante mille hommes allaient décider des destinées du monde.

Victor avait pleine confiance ; il était à Valmy, déjà, le 20 septembre, il avait vu l'impassibité, l'admirable résistance de ces jeunes troupes, si peu exercées, sous la furieuse canonnade de l'ennemi ; il avait entendu le terrible cri « Vive la nation ! » poussé par trente mille voix à la fois, ce hurlement de fanatiques qui avait fait reculer l'infanterie prussienne. Que serait-ce, aujourd'hui que l'armée allait faire la guerre d'attaque, la guerre d'assaut, si conforme au génie militaire de la France.

Les Français avaient campé dans la boue, l'arme au bras, le ventre vide. Tant pis, on déjeunerait après la bataille ! Quand le brouillard se leva, les colonnes s'ébranlèrent, montant à l'assaut.

Tout à coup une grave harmonie remplit la vallée, comme un chant qui s'élèverait de cent mille poitrines, c'étaient les musiques des demi-brigades qui, toutes ensemble, entonnaient la *Marseillaise* ! L'effet fut terrible, décupla l'enthousiasme, et les Prussiens frémirent en voyant ces sauvages qui montaient à eux en chantant, semblables aux Gaulois, leurs pères. Comme on atteignait les premières côtes, sous la pluie des projectiles, Victor tomba, un boulet lui avait emporté l'épaule gauche ; et le bataillon du Loiret s'arrêtait, hésitant, lorsque le blessé se redressa : « Montez toujours, je suis avec vous ! » Mais il ne put se relever et il s'affaissa au pied d'un arbre, pendant que sa troupe défilait devant lui.

Il resta seul, son sang s'écoulait à flots : nul remède pour une telle blessure, il savait bien qu'il allait mourir. Le souvenir de Rose lui revint, elle n'avait point faibli dans de telles angoisses : cette pensée lui rendit la mort moins affreuse et lui donna la force de la supporter sans faiblesse. Il serra son manteau sur la plaie de sa poitrine, tâchant de retenir sa vie qui s'en allait, car il voulait voir la victoire avant de mourir.

Les collines, en face, étaient couvertes de fumée. Il ne pouvait rien distinguer, mais il entendait le chant qui montait, montait, toujours plus haut ; parfois de grandes ombres noires passaient devant ses yeux et il perdait connaissance pour quelques instants, rappelé bientôt à lui par l'horrible souffrance de sa chair déchirée.

Une éclaircie se fit dans la fumée, à la droite de Jemmapes, au bas des collines fortifiées : les volontaires parisiens étaient-là, massés, attendant le choc des dragons impériaux ; la charge roulait, un tourbillon plein d'éclairs, et les Parisiens restaient fermes, le fusil à l'épaule, prêts à faire feu... Quand les Autrichiens furent à quelques pas, la fusillade éclata et cent chevaux roulèrent à terre, faisant un rempart aux Français de leurs corps abattus.

La fumée s'éleva de nouveau, cachant à Victor la fuite de la cavalerie impériale.

Deux heures se passèrent ; les chants retentissaient toujours, de plus en plus éloignés ; quelquefois la *Marseillaise* cessait, puis reprenait dans le fracas d'une

plus furieuse mêlée. Enfin la fusillade se tut, les trompettes françaises sonnèrent joyeusement dans le silence, tout au loin, de l'autre côté de Jemmapes, jusque vers Mons. Victor comprit que la France était victorieuse et son âme héroïque s'envola vers la justice de Dieu.





LIVRE PREMIER

COMMENT LE CAPITAINE JACQUOT, FONDATEUR DE LA FAMILLE DUPUITS, VÉCUT PAUVRE, POUR AVOIR ÉTÉ UN GLORIEUX SOLDAT, ET MOURUT RICHE, POUR ÊTRE DEVENU SIMPLE CABARETIER.

LIVRE II

COMMENT BLAISE DUPUITS, FILS DE JACQUOT, FUT REÇU A LA COUR DE LOUIS XIII ET CE QU'IL EN ADVINT.

LIVRE III

GRANDEUR DE LA FAMILLE DUPUITS, SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV, PENDANT LA VIE DE HYACINTHE, FILS DE BLAISE.

LIVRE IV

COMMENT JEAN, FILS D'HYACINTHE DUPUITS, NE SUT ÊTRE QU'UN BON PEINTRE.

LIVRE V

VIE ET MORT DE CLAUDE, FILS DE JEAN. DÉCADENCE DU PUITS-SANS-VIN.

LIVRE VI

AVENTURES DE VICTOR, FILS DE CLAUDE, ET DE LA TANTE ROSE.

ÉPILOGUE

MORT GLORIEUSE DE VICTOR DUPUITS, DERNIER DU NOM.



EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HERISSEY.

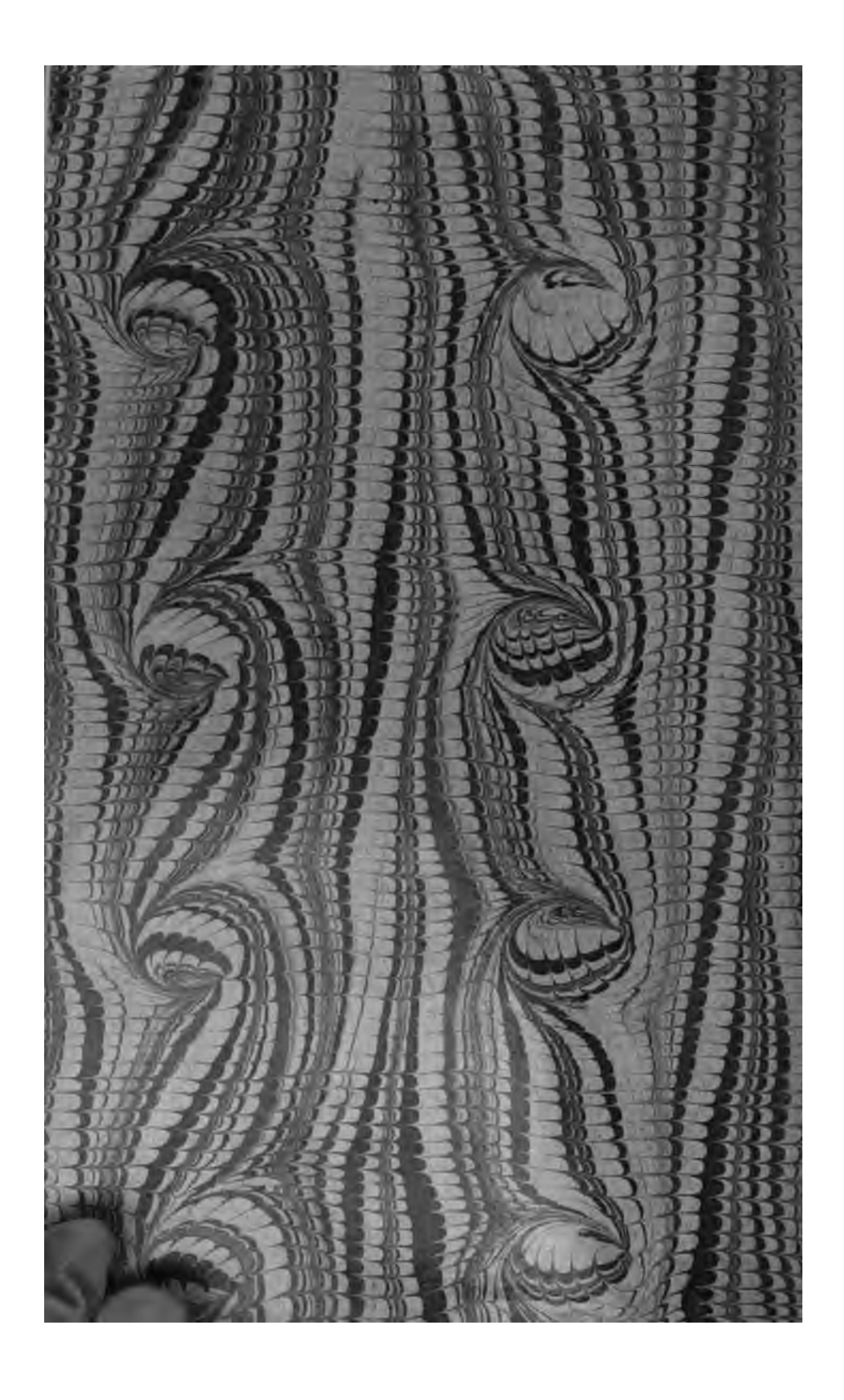


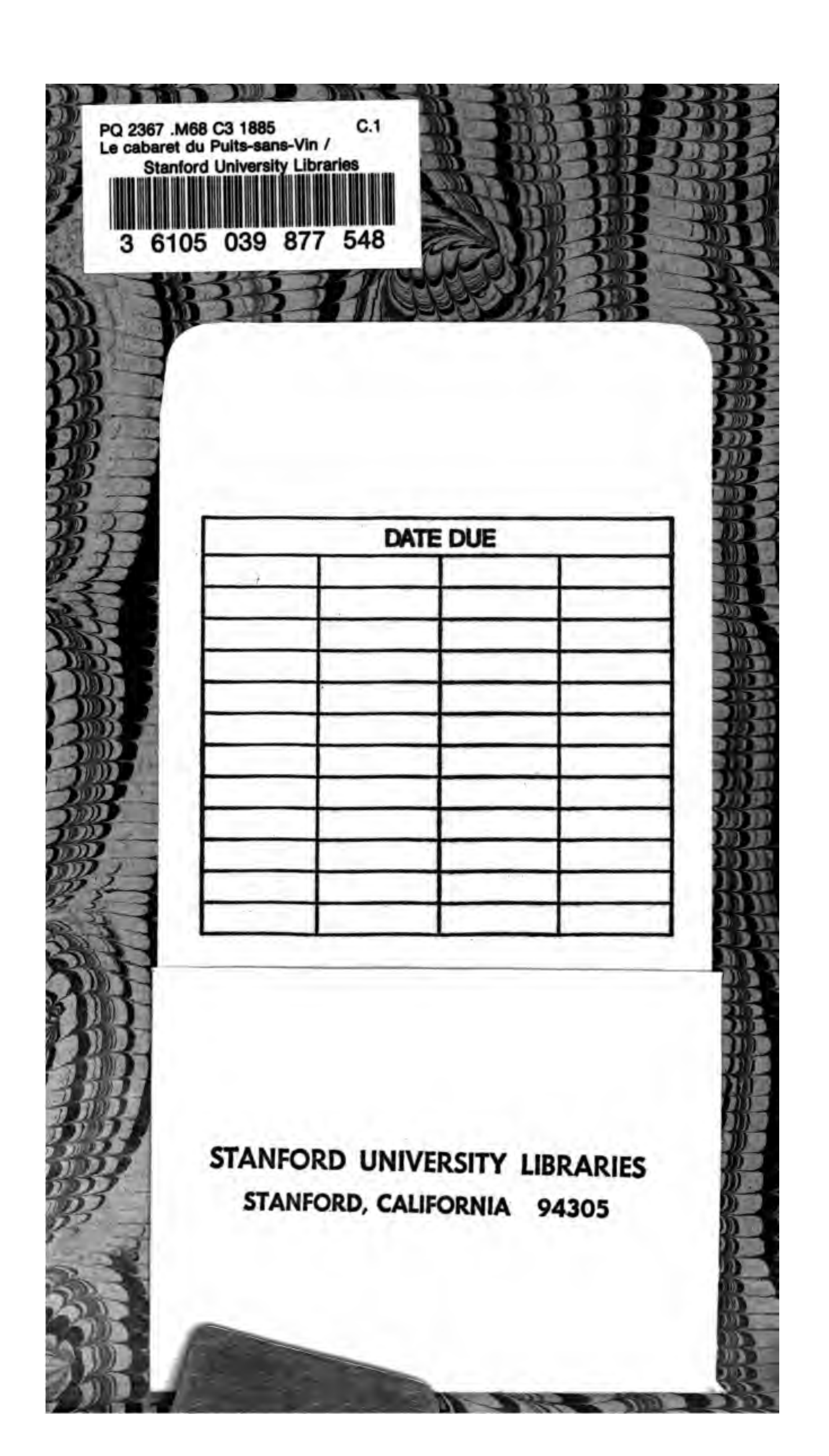
DU MÊME AUTEUR

HISTOIRES D'AUTREFOIS

★

ILLUSTRÉ DE 87 DESSINS





PQ 2367 .M68 C3 1885 C.1
Le cabaret du Puits-sans-Vin /
Stanford University Libraries
3 6105 039 877 548
DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305

